But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

28 PAGES | 35 FRANCS

Dans ce numéro

A. MIMOUN
irrésistible à Birmingham

★

LA DÉFAITE DU QUINZE DE FRANCE A CARDIFF

★

LES QUARTS DE FINALE DE LA COUPE

HASSENFORDER FONCE VERS LE PARC DES PRINCES

Dans la traversée de Versailles, Roger Hassenforder a lâché ses derniers adversaires. Il grimpe en force la côte de Picardie, mais, malgré la violence de son effort, il sourit. La victoire est là, à sa portée. Il ne lui reste plus qu'à dégringoler à cinquante à l'heure vers le Parc des Princes où la foule l'accueillera en grand vainqueur.

28 Pages - 35 Frs

N° 452. Lundi 29 Mars 1954

Afrique du Nord. Avion... fr. 40

Suisse... 70 c.; Espagne, pes. 7.

UN NUMÉRO SENSATIONNEL

HASSENFORDER S'EST VENGÉ

D. L.
30 MAR 1954

Photo Henri LETONDAL

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

7 JOURS DE SPORT

Du 22 au 28 mars 1954

ATHLETISME 23. — Souffrant d'une hernie discale, Ignace Heinrich doit subir un délicat traitement. On craint qu'il ne soit perdu pour le sport. Souhaitons-lui un prompt et complet rétablissement.

● 24. — Le Roumain Luigi Dimitru, qui participa au cross de l'« Humanité » et se classa 25e, a refusé de regagner Bucarest et demandé au gouvernement français la qualité de réfugié politique.

● 24. — L'Australien John Landy se rendra en mai en Finlande et en Suède pour s'attaquer au record du mile et prendra part, à Vancouver, aux Jeux de l'Empire Britannique.

BASKET-BALL 23. — On respire : l'interdit jeté sur les rencontres franco-belges est levé. Amis comme avant.

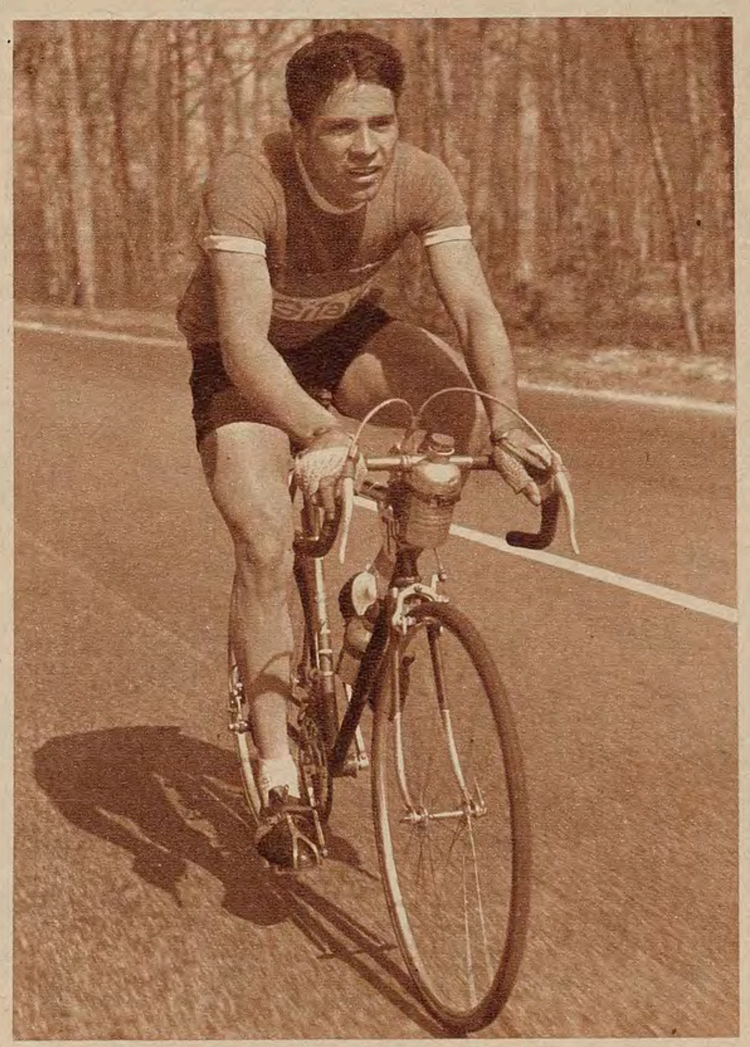
BOXE 26. — A Rome, le poids coq français André Valignat a battu aux points Roberto Spina. Mais le poids moyen italien Diottavio a dominé, aux points, également Michel Aubignat.

● 27. — A Saint-Etienne, Mario Cicarelli a battu aux points Fusaro.

CATCH 22. — Au Palais des Sports. Le Canadien Zorro, meilleur styliste, enlève, en 10' 15", la deuxième manche de son combat contre François Miquet. Le Savoyard, plus athlétique — et surtout plus brutal — après avoir gagné la première, en 27' 15", remporte également la belle, en 4' 20". L'arbitre, M. Crausaz, termine cette dernière manche le front bandé. S'étant trop approché des combattants, il avait reçu un coup de genou à la tête. — En 9' 45", Primo Carnera écrase le Prussien Hermann Reiss sous ses 140 kilos après l'avoir assommé à coups de manchettes.

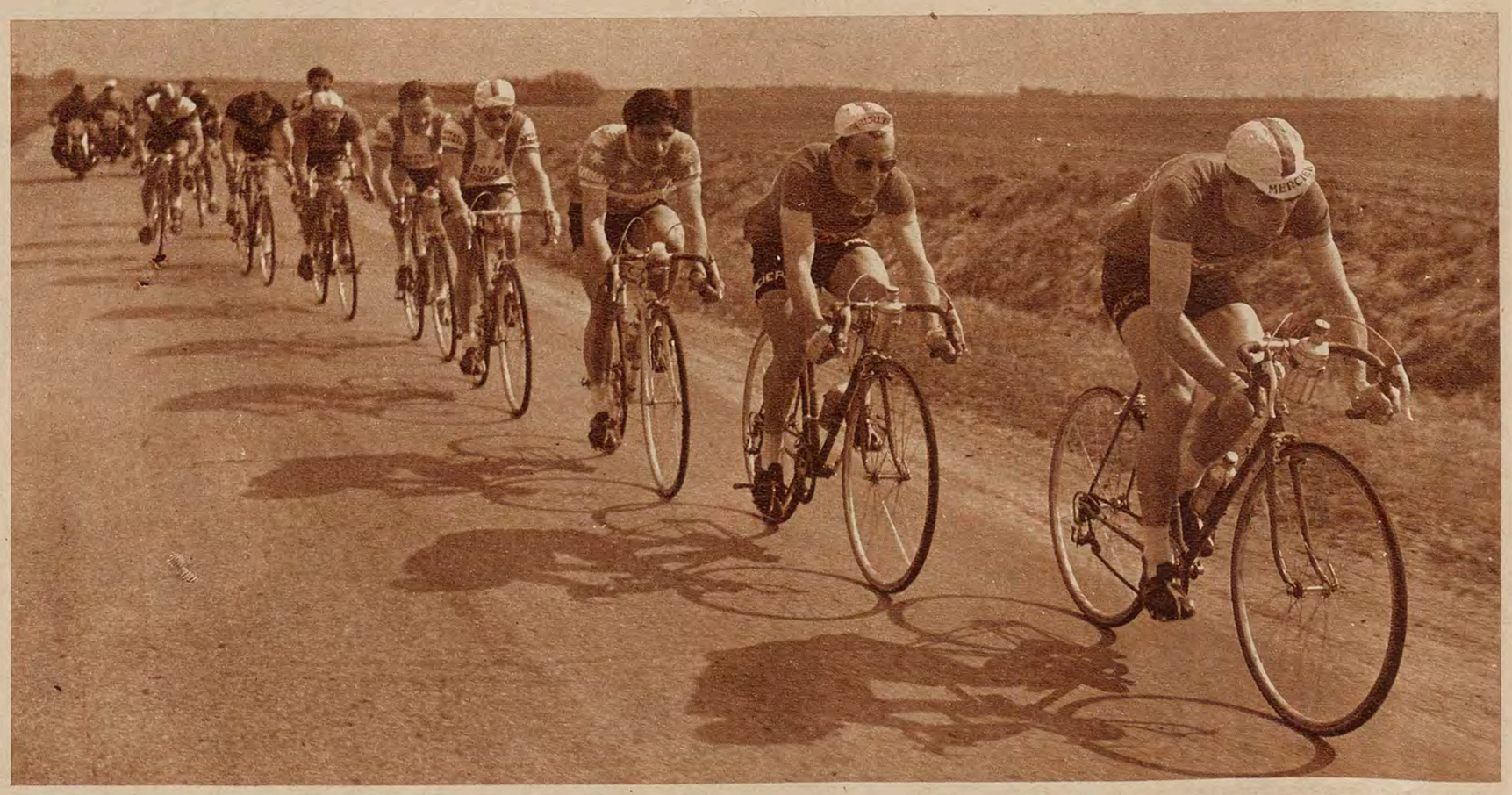
CYCLISME 26. — Les Allemands Ludwig Hoermann et Hans Preiskeit ont gagné les Six Jours de Munich. Les Danois Nielsen-Klamer se sont classés deuxièmes à un tour.

(suite page 25.)



Decaux tient à justifier sa réputation d'animateur. Aussi fut-il le premier attaquant sérieux, à Melun, vers le 60e km.

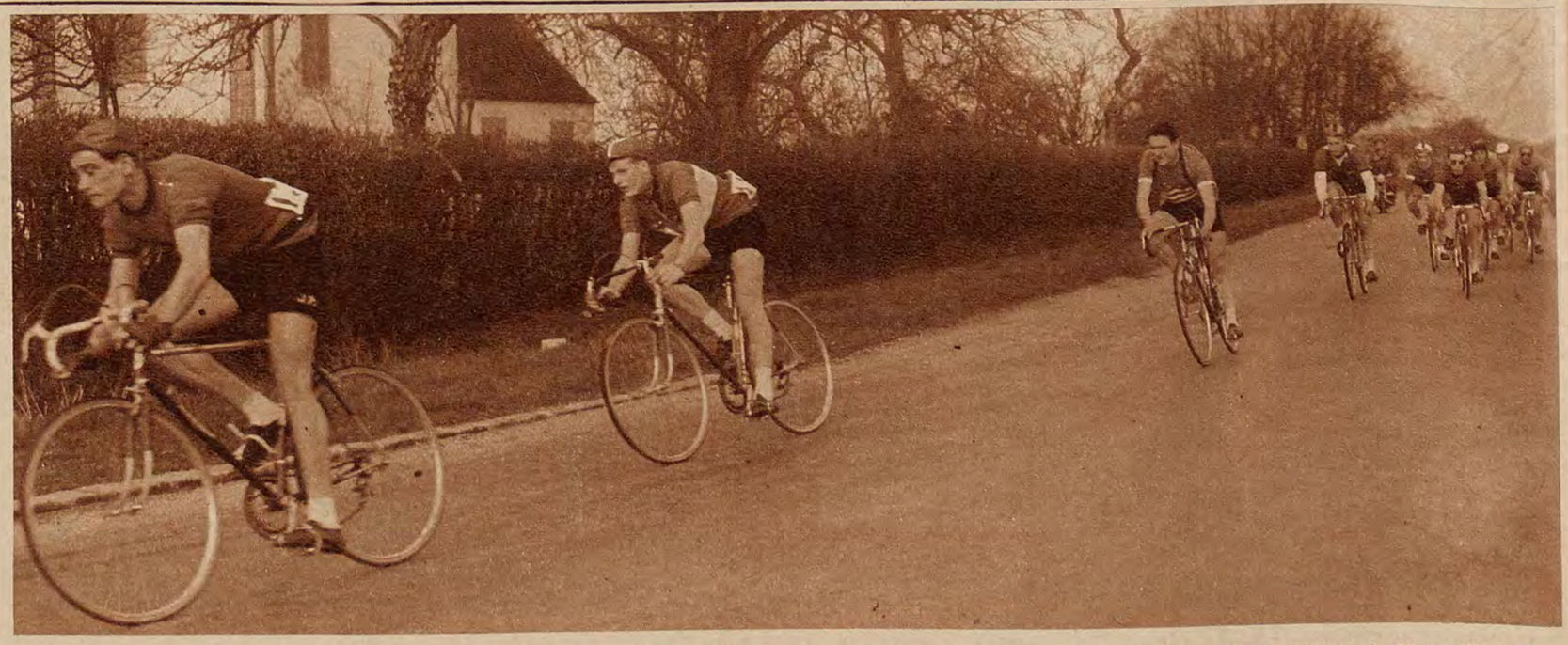
Bobet, grand favori, fut particulièrement éprouvé par la malchance. Il creva à trois reprises et dut accomplir de rudes efforts pour revenir sur ses rivaux.



Une dizaine d'hommes parvinrent à rejoindre Decaux, puis Colette, également échappé, après le virage de Pithiviers où la course prend généralement son orientation. Gauthier mène devant Desbats, Cavanna, Barbotin, Renaud, dans l'ordre. Dans le fond : Pardoen et L. Teisseire.

LE CHAMPIONNAT DE FRANCE DE JUDO

EN raison de l'heure tardive à laquelle se terminent les championnats de France de judo et des nécessités de l'actualité, il ne nous est pas possible de rendre compte de cette manifestation. Nous y reviendrons la semaine prochaine. Les judokas savent quel intérêt nous portons à leur sport (voir dans notre n° 449 notre étude sur le judo) et n'y perdront rien. Ils voudront bien nous en excuser.



Paris-Ezy, première classique amateur, fut une course d'un dessin très simple. Une dizaine de coureurs s'échappèrent à Versailles et six d'entre eux tinrent jusqu'à l'arrivée. Le Parisien Brun l'emporta au sprint. On le voit ici emmenant le groupe à Rambouillet.

HASSENFORDER

s'est vengé des critiques en gagnant, détaché, le Critérium de la Route

LES " MERCIER " ONT DOMINÉ LA SITUATION EN L'ABSENCE DE BOBET (3 CREVAISONS)

23e CRITERIUM NATIONAL DE LA ROUTE (223 km.). — Principales difficultés : côte de Dourdan (172 km.), Saint-Rémy-les-Chevreuses (195 km.), Châteaufort (199 km.). Arrivée au Parc des Princes. 109 partants. Temps frais le matin, doux et ensoleillé l'après-midi. Vent faible, favorable à partir de Pithiviers. Recordman des victoires : Idée (1940-42, 43, 47, 49). 2 fois vainqueurs : Roger Lapébie (1934 et 37 dead-heat avec Le Grevès), René Le Grevès (1935 et 37, dead-heat avec Lapébie), Camille Danguillaume (1946, dead-heat avec Piot et 1948), Bobet (1951-52).

par CLAUDE TILLET

"HASSEN" vainqueur tout seul... Antonin Magne n'en revenait pas : « C'est bien la première fois que je vois cela, disait-il : un gars qui ne met pas un pied devant l'autre dix jours auparavant et qui trouve le moyen de décrocher le « National » : C'est décidément un personnage... ce bonhomme. »

Tout le monde, au Parc des Princes, était bien de cet avis. Quant au héros de la fête, évidemment radieux, il ne pouvait s'empêcher de présenter sa victoire comme une petite vengeance... Vengeance contre le susdit « Tonin » qui l'avait « savonné » d'importance au soir de Milan-San Remo et lui avait battu froid par la suite ; vengeance contre les critiques qui s'étaient permis — nous étions du nombre — de prétendre que l'on se lasserait très vite de ses clowneries s'il ne redevenait pas à bref délai le champion que l'on avait cru discerner en lui l'an dernier.

Car « Hassen » semble parfaitement déterminé à considérer que tous ceux qui l'exhortent à régulariser un tant soit peu son mode d'existence et son régime de vie sont dans l'erreur ; à compter bien davantage sur sa classe — que personne ne songe à discuter — que sur son application. Il n'est pas de ces enfants prodigues au repentir aussi bruyant que sincère, qui déclarent sans ambages : « Ça y est, j'ai définitivement compris. Je vais devenir sérieux. » Bien au contraire, il se base sur sa réussite pour proclamer que tout est très bien ainsi. On verra bien où cela le mènera !

En attendant, il a remporté un magistral succès, que nous ne serons pas les derniers à magnifier.

NOUVELLE DEMONSTRATION DES « VIOLETS »

... Non sans avoir précisé, toutefois, que l'arrivée solitaire de l'Alsacien constitua avant tout la matérialisation de l'énorme supériorité des « violets » de Mercier-Hutchinson, supériorité qui est la caractéristique dominante de ce début de saison 1954.

Voyons plutôt le déroulement de la course. Après diverses tentatives sans grand attrait, le bouillant Decaux s'échappe dans la traversée de Melun et s'engage seul en forêt de Fontainebleau. Là, il est rejoint par le régional Colette. A vrai dire, ce nouvel essai ne révolutionne pas le petit monde des suiveurs : les deux hommes ont la réputation solidement établie d'être un peu hurluberlus. Mais, après Fontainebleau, alors que l'on aborde la plaine qui précède Pithiviers, un fait nouveau se produit : Renaud, Leullier, Pardoen, B. Gauthier, Teisseire, Huyghe, Barbotin, Cavanna, Cieliczka reviennent sur les deux fuyards et un groupe de onze suiveurs se trouve ainsi formé. Avance au passage à Pithiviers (123 km.) : 1' 55".

Et, tandis que le groupe avant reste compact, se produit à l'arrière la traditionnelle débandade qui marque le début des 100 derniers kilomètres. Le peloton maigrit d'autant plus rapidement que, pour la troisième fois, Louison Bobet vient d'être victime d'une crevaison, ce qui ne laisse pas ses adversaires insensibles...

(suite page 5.)

PIERRE-ROBERT BRUN (PARIS-EZY) OUVRE LA SAISON DES AMATEURS

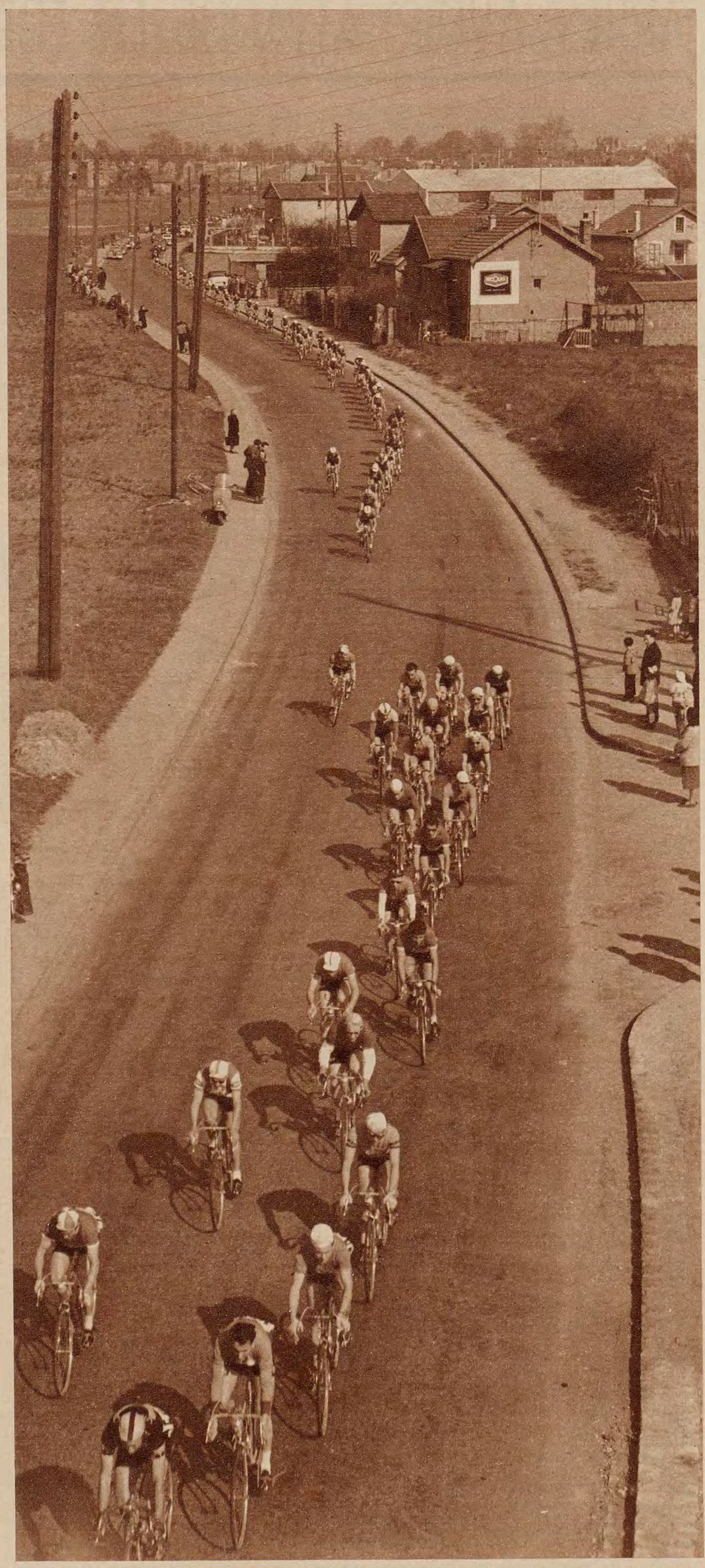
PARIS-EZY, la première classique (amateur) 1954, s'est déroulée sous le signe d'un match Paris-Province. Bien que très nettement dominés, numériquement, les provinciaux ont pratiquement fait jeu égal avec les Parisiens et ce malgré la victoire de Pierre-Robert Brun (J.P.S.).

Roger Darrigade (Dax), frère du routier professionnel, Rolland (Tarbes), Gosselin (Caen), Gueveneux (Lisieux) furent, en effet, les instigateurs, avec les Parisiens Brun, Picard, Dubois, Meneghini, Bertolotti, Guérémy, d'une échappée qui prit corps, peu après le départ, à Versailles et qui se poursuivit victorieusement jusqu'à l'arrivée. Encore insuffisamment préparés, Picard, Dubois, Guérémy, puis Rolland, lâchèrent prise. Leux six compagnons se disputèrent la première place au sprint dans la côte des Coutures. Le poursuiteur Brun (20 ans) l'emporta nettement, mais Darrigade, Gueveneux et Gosselin avaient fièrement défendu la province... Brun, qui représenta la France aux derniers championnats du Monde (poursuite) à Zurich, entend confirmer sous peu ce premier grand succès. Il en a les moyens.

R. Fl.

LE CLASSEMENT

1. P.-R. Brun (J.P.S.), les 113 km. en 2 h. 53' 15" (moyenne : 39 km. 133, record) ; 2. R. Darrigade (Dax) ; 3. Bertolotti (A.C.B.B.) ; 4. Gueveneux (V.C.C.A.) ; 5. Gosselin (Caen) ; 6. Meneghini à 16" ; 7. Leclercq ; 8. Bourin ; 9. Rougier ; 10. Allain ; 11. ex æquo le peloton.

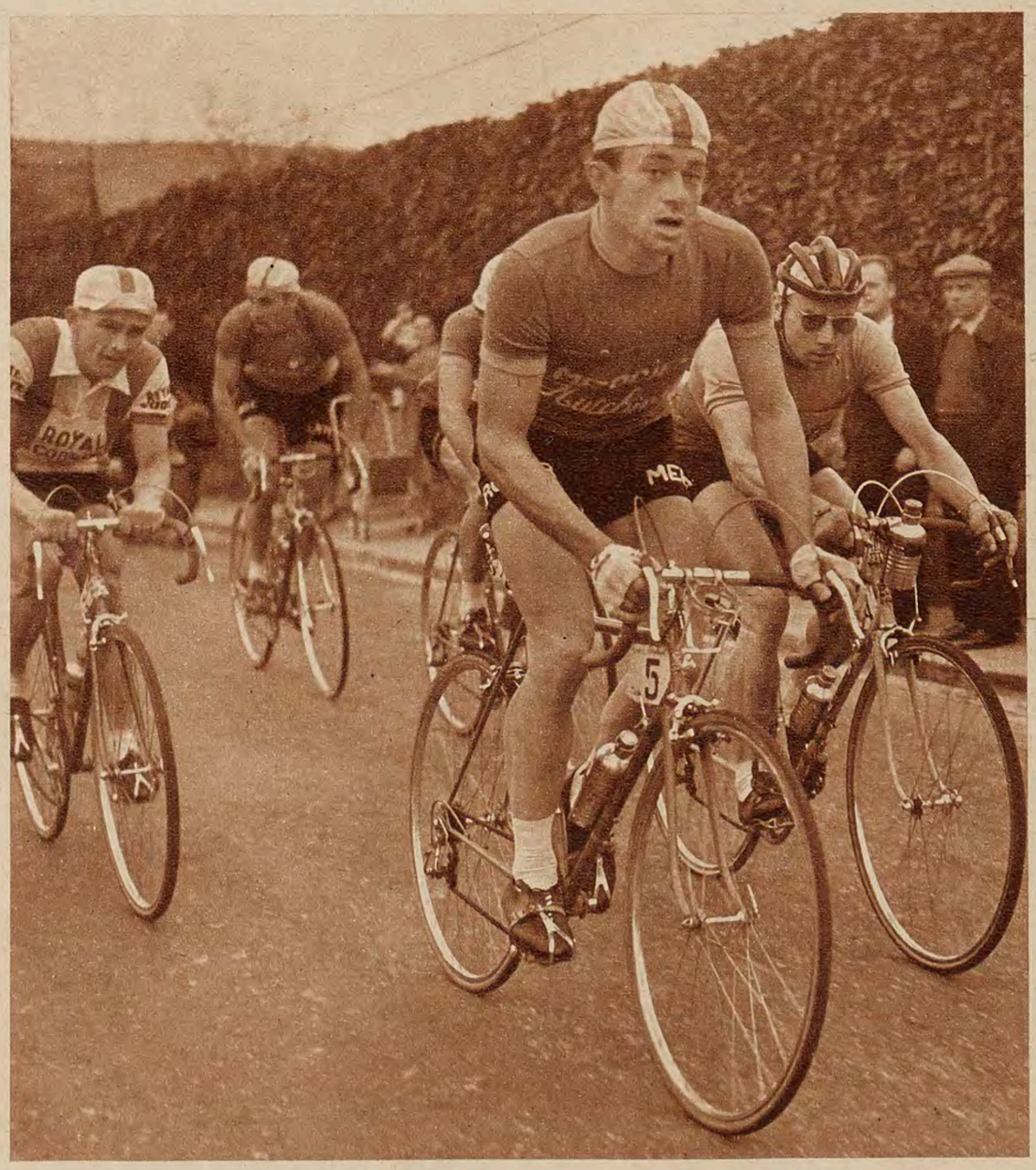


Première véritable classique de la saison routière française, le Critérium National de la Route réunissait l'élite de nos routiers professionnels sur un parcours vallonné à travers la campagne de l'Ile-de-France.

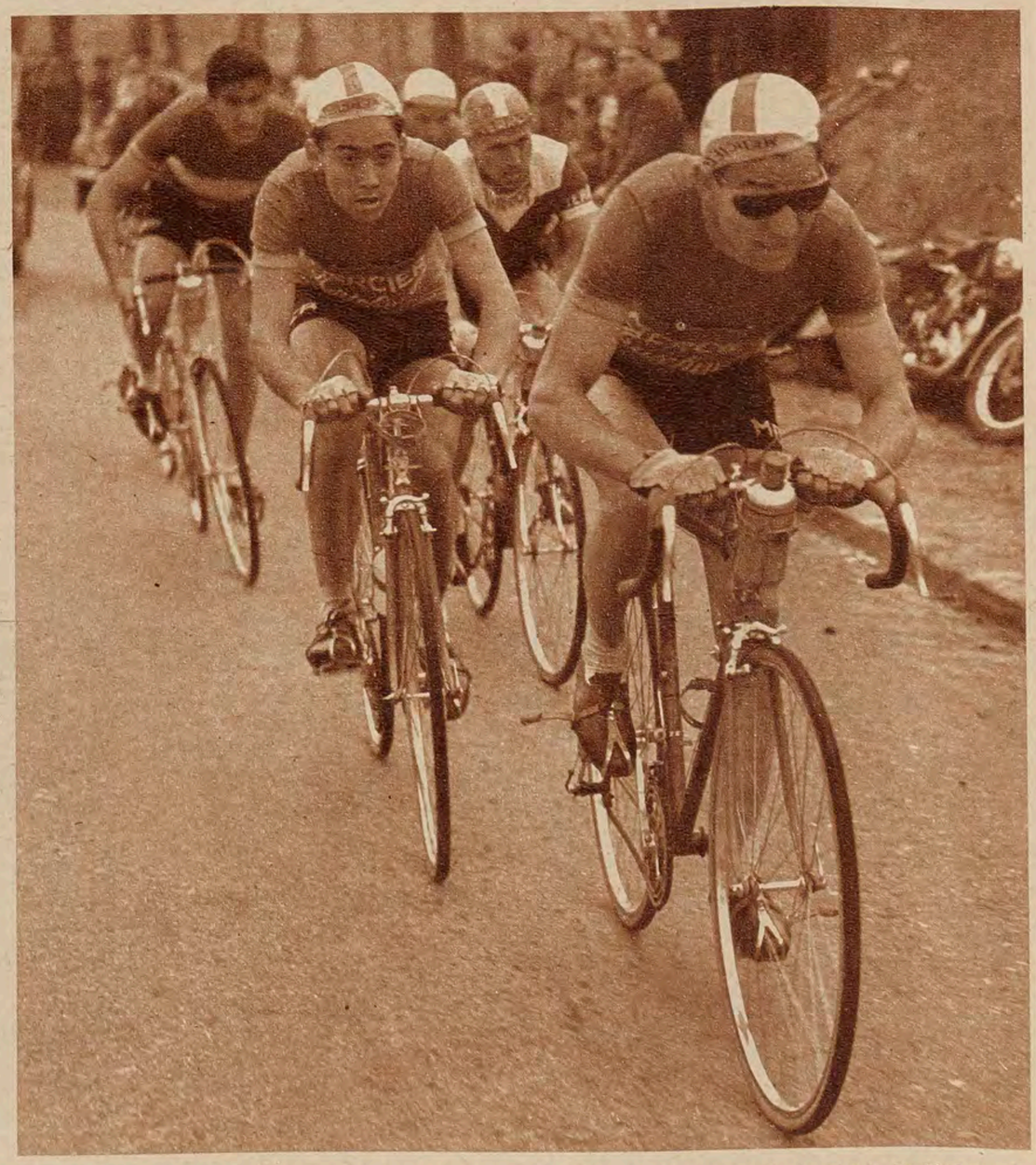
APRÈS AVOIR ATTAQUÉ EN FORCE A DOURDAN, ROGER H

Dupont (à g.) et Hassenforder ont décidé de conjuguer leurs efforts, après Etampes, pour revenir sur le groupe des onze échappés. Hassenforder stimule le placide Toulousain.

La tentative des deux hommes a été couronnée de succès. Hassenforder s'est tout juste donné le temps de souffler. Dans Dourdan, il mène, suivi de Dupont (à g) et B. Gauthier.



Hassenforder, encore remarquablement frais vers St-Rémy, à 30 km. de l'arrivée, commence à inquiéter sérieusement ses compagnons : J. Dupont, Barbotin, Leullier, Gauthier (caché).



Les premiers poursuivants abordent Châteaufort. Rémy et Anastasi essaient de lâcher A. Rolland, Coste et Geminiani. Parvenus en tête, ils favoriseront le démarrage d'« Hassen ».

HASSENFORDER S'EST ENFUI A 14 KILOMÈTRES DU PARC

(SUITE DE LA PAGE 3)

Bobet ne peut revenir avant Etampes et, dans la côte, on voit s'enfuir Hassenforder accompagné de J. Dupont. Au sommet, les deux hommes sont à 1' 35" de l'avant-garde et précèdent leurs anciens compagnons de 25". Se relayant fougueusement, ils reviennent magnifiquement sur les leaders et les rejoignent avant Dourdan (172 kilomètres).

Voici donc deux Mercier (B. Gauthier et Hassenforder) au commandement, alors qu'Huyghe disparait sur crevaison. C'est au train accéléré qu'est escaladée la fameuse rampe et, au faite, 5 hommes sont détachés : Dupont, Hassenforder, B. Gauthier, Leullier qui va être la révélation du jour... et Barbotin dont on célèbre déjà la résurrection. Mais les « violets » contrôlent désormais les opérations,

Que va-t-il se passer derrière ? Contrairement à l'habitude, Dourdan ne provoque pas de dislocation mais, immédiatement après, six cracks se dégagent : Géminiani, Rémy, Anastasi, A. Rolland, Anquetil, Coste. On imagine ce que peut être une chasse menée par de tels coureurs. C'est du grand sport et les hommes de tête perdent du terrain à vue d'œil, Barbotin étant d'ailleurs lâché (sur crampes) dans la côte de Châteaufort. A Toussus-le-Noble (km. 202) — 21 km. du but) la jonction s'accomplit. Dix leaders dont quatre Mercier (Rémy et Anastasi étant les deux éléments nouveaux). Sur les pavés de Versailles, Hassenforder se détache soudain, prenant longueur sur longueur, protégé par ses équipiers. Lorsque son avance est jugée suffisante, Bernard Gauthier s'en va à son tour, puis Rémy enfin. Bernard attend Rémy. Les deux hommes s'en vont, ayant « Hassen » pour point de mire. A l'arrivée, 18" d'écart seulement, et le triomphe est total ! Les premiers lâchés arrivent avec 49" de retard sur le vainqueur ; le gros peloton, que bat Bobet, est à 2'14".

« Tonin » enregistre sa douzième victoire en cinq semaines !

A sa descente de machine, Louison Bobet n'invoquait pas d'autre excuse que sa triple crevaison, mais il reconnaissait néanmoins avoir commis une erreur de jugement :

« J'aurais dû, dit-il, me joindre au groupe Rémy-Géminiani, car je suis sûr que j'en avais la possibilité. » On a le droit, il faut en convenir, de ne pas avoir le bon réflexe lorsque l'on vient de se livrer à une poursuite extrêmement sévère, et la façon dont Louison enleva le sprint pour la onzième place indique bien à quel point sa condition est excellente.

Mais que de sujets de satisfaction à l'examen des dix premières places : non seulement on retrouve Hassenforder — et c'est avec joie, quoique l'intéressé puisse en penser ! — Bernard Gauthier, Rémy, Anastasi, mais aussi un Antonin Rolland vainqueur de son sprint avec beaucoup de brio, un Dupont évidemment submergé par la marée violette, un Geminiani 7e comme en 1953... Et surtout un Anquetil dont la 8e place est infiniment prometteuse (le gosse se comporta comme un « grand » tout le long du chemin, bien que privé d'équipier), un Coste qui paraît être redevenu lui-même, un Leullier qui courait l'an dernier les épreuve d'amateurs et effectue ainsi des débuts remarquables dans les rangs professionnels (lâché dans Saint-Rémy-les-Chevreuse, il sut s'accrocher au groupe Rémy-Geminiani et venir ainsi reprendre place au commandement), un Barbotin dont on aperçoit, désormais, la fin de l'étrange éclipse.

Or, tout cela prend une signification d'autant plus grande que ce « National », disputé à 40 de moyenne par un temps printanier, avait été intéressant de bout en bout, ne donnant lieu à aucun moment à ces « temps morts » qui compromettent gravement la valeur d'une compétition. Le résultat est de ceux qu'ils n'est pas permis de discuter.

Hassenforder vient de placer son démarrage décisif dans la traversée de Versailles, sur les pavés du roi. Le visage crispé par un rictus volontaire, il fonce vers le Parc, qui n'est plus qu'à quatorze kilomètres.

POUR UN "MORT" JE NE ME PORTE PAS TROP MAL !

par Roger HASSENFORDER

POUR un « mort », je ne me porte pas trop mal ! Je l'ai démontré de la plus belle façon en remportant ce Critérium National, première grande classique figurant à mon palmarès.

Le « mort » que, soi-disant, j'étais, a fait venir les larmes aux yeux de M. Antonin Magne. C'est un succès. A la suite de Paris-Côte d'Azur et de Milan-San Remo, je n'avais plus la confiance du « patron ». Ma préparation était trop fantaisiste et on pouvait, je l'avoue l'interpréter ainsi. Mais je savais ce que je faisais. Quelle belle victoire sur tous les sceptiques !

J'ai tenu à donner tort à mes détracteurs, c'est pourquoi je me suis entraîné en conséquence, dans le sillage du cyclomoteur d'Ugo Lorenzetti, driver préféré de Coppi.

Vous voyez, je suis devenu sérieux puisque je me suis assuré les services d'un entraîneur réputé comme se faisant payer cher. J'ai effectué deux sorties de 120 km. et de 160 km. avec, pour but, Poigny-la-Forêt et la vallée de Chevreuse. En ces 280 km. j'ai éliminé 3 kilos. Je le crie bien haut maintenant : il n'est rien de meilleur, pour préparer une course importante que l'entraînement derrière derny.

Toute la course m'a paru facile. Mes adversaires ne roulaient pas assez vite à mon gré. C'est la raison pour laquelle j'ai démarré entre Sermaises et Etampes afin de rejoindre les échappés. Jacques Dupont m'a accompagné et s'il avait roulé à la même allure que moi nous serions venus en tête bien avant Dourdan.

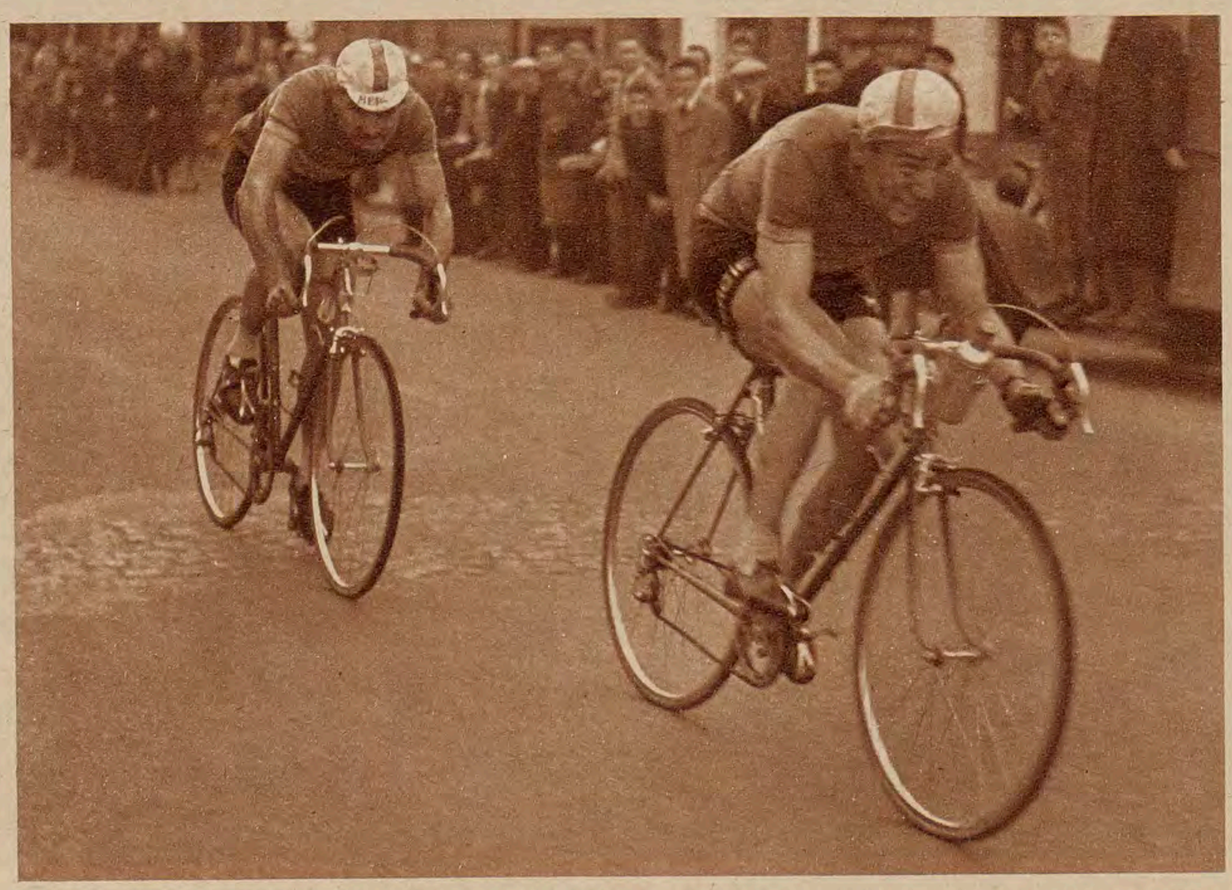
Après avoir été rejoint à Toussus-le-Noble en compagnie de B. Gauthier et Dupont, j'ai regardé mes adversaires dans les yeux. J'ai constaté qu'ils étaient tous épuisés, sauf Rémy et B. Gauthier.

Ce coup d'œil rapide m'a incité à partir seul sur les pavés de Versailles. J'ai escaladé la côte de Picardie avec le 15 puis le 16 dents, comme dans Dourdan. La victoire me souriait et je l'ai saisie au Parc des Princes. On va illuminer à Mulhouse. Les trois premiers sont des « Mercier ». M. Tonin peut être satisfait de nous. C'est un beau triplé, n'est-ce pas ?

Je ne voudrais pas que l'on me prenne pour un prétentieux, cependant je vous affirme que je ne suis pas encore en pleine forme. Tant mieux, d'ailleurs car ainsi, je n'arriverai pas sans réserves au départ du Tour comme ce fut le cas l'an passé.

Et maintenant, doté d'un moral excellent, je vais me lancer dans les Six Jours de Paris avec mon équipier Oscar Plattner. J'ai la ferme intention de faire dérailler le « Train bleu ».

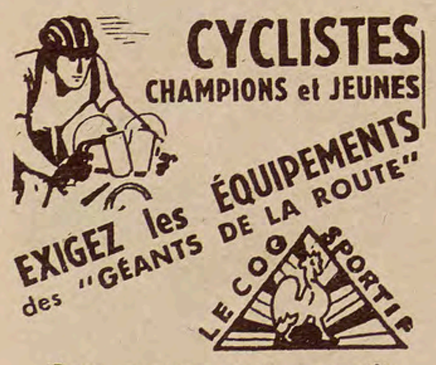
(Recueilli par René MELLIX.)



Derrière « Hassen », leur équipier, Rémy et Gauthier se sont détachés à leur tour. Ils donnent le meilleur d'eux-mêmes autant pour essayer de rejoindre l'Alsacien que pour se préserver d'être rejoints.

LE CLASSEMENT
(Trophée St-Raphaël)

1. Roger HASSENFORDER, les 223 kilomètres en 5 h. 31' 38" (moyenne horaire 40 km. 345) ; 2. Rémy, 5 h. 31' 56" ; 3. Bernard Gauthier, m.t. (tous trois sur cycle Mercier) ; 4. A. Rolland, 5 h. 32' 27" ; 5. J. Dupont ; 6. Anastasi ; 7. Géminiani ; 8. Anquetil ; 9. Ch. Coste ; 10. Leuillier, tous même temps que A. Rolland ; 11. Louison Bobet, 5 h. 33' 52" ; 12. Desbats ; 13. Varnajo ; 14. A. Mahé ; 15. ex-æquo : le peloton.



Cette marque vous garantit la qualité des fabrications spécialement conçues pour votre sport favori

Maillots, Culottes
Socquettes, Survêtements

Ets CAMUSET
ROMILLY-SUR-SEINE (AUBE)
LA PREMIÈRE MARQUE FRANÇAISE

Notre envoyé spécial à

A. MIMOUN

41e CHAMPIONNAT INTERNATIONAL DE CROSS-COUNTRY. — Hippodrome de Bromford Bridge près de Birmingham (Angleterre). 14 km. en 4 boucles de 3 km. 500 : 800 m. bon gazon, 700 m. herbe, 800 m. vallonnés, fossé de 2 m. de large, montée sous bois, descente à 14 % coupée par un fossé de 2 m. et 15 m. de sol marécageux. Terrain lourd, température douce. Recordmen des victoires : Holden (1933-34-35-39), Jean Bouin (1911-12-13), Mimoun (1949-52-54).

BIRMINGHAM. — Ce fut un cross sans histoire, comme cela arrive d'ailleurs souvent. Dès le quatrième kilomètre on savait, en effet, que Mimoun et les Anglais triompheraient largement. Visiblement, ils étaient trop forts pour que leurs rivaux pussent les inquiéter. « Sur un tel parcours, Gordon Pirie lui-même se serait incliné », déclara après l'arrivée l'ancien champion olympique des 100 mètres, Abrahams.

La maîtrise dont fit preuve Mimoun à tout instant de la course permet d'affirmer que ce pronostic n'est pas trop hardi. On en revient à cette constatation : pour battre Mimoun quand il est au summum de sa forme il faut s'appeler Zatopek...

Pourtant, on ne peut pas dire que Ken Norris se soit incliné sans avoir tout essayé. Dans l'ascension de la butte, il était certes surclassé par Mimoun, qui le lâchait chaque fois à cet endroit, mais sur le plat le jeune Anglais revenait rapidement sur le Français qu'il attaquait aussitôt avec une fougue étonnante. Des lignes droites, longues de plusieurs centaines de mètres, furent ainsi parcourues à une rapidité folle par le tandem, mais à aucun moment Norris ne parvint à prendre un seul mètre au champion de France.

« Dès la fin de la première boucle, je savais que je serais battu, avoua l'Anglais après la course. Rien de ce que je faisais ne semblait gêner Mimoun, tandis qu'il me décramponnait aisément à chaque passage difficile... »

Effectivement, Mimoun aurait pu s'en aller tout seul dès le quatrième kilomètre s'il l'avait réellement voulu. Je m'étais placé au sommet de la butte, que les coureurs atteignaient après une difficile montée de 400 mètres environ. Lorsque je vis apparaître Mimoun qui possédait une bonne quinzaine de mètres d'avance sur Norris, je sus tout de suite, en observant le visage des deux hommes, que le Français avait déjà la victoire en main. Sa sérénité offrait en effet un surprenant contraste avec la bouche tordue de l'Anglais sans l'extraordinaire courage de celui-ci, et sans le désir aussi de Mimoun d'avoir un compagnon de route pendant un certain temps, la course eût déjà été finie à cet instant.

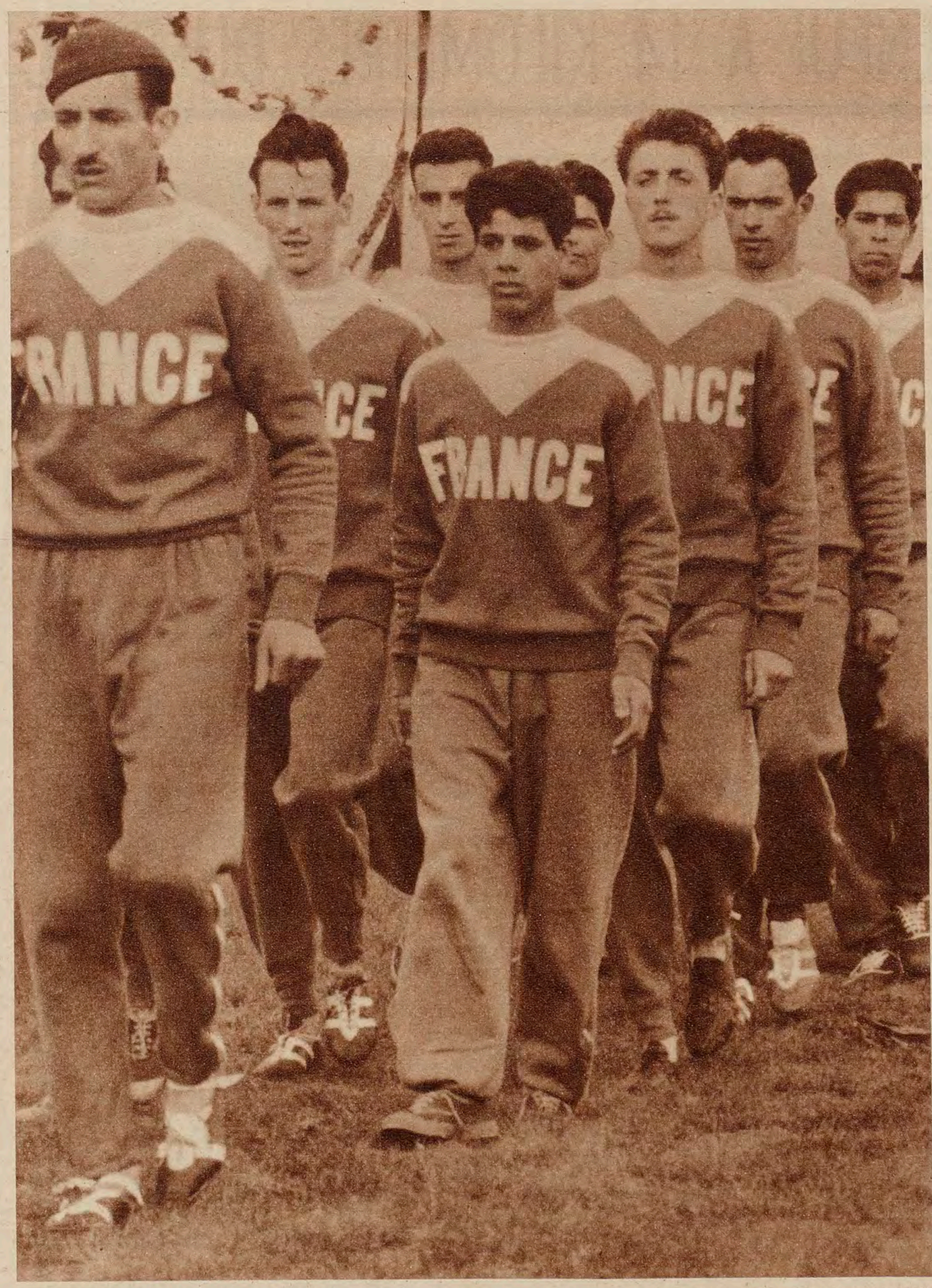
« En prenant le départ, mon intention était d'attaquer à 1.500 mètres de l'arrivée seule-

LE CLASSEMENT INDIVIDUEL

1. Alain Mimoun (France), 47' 51" ; 2. Ken Norris (Angleterre), 48' 13" ; 3. Ranger (Angleterre), 48' 21" ; 4. Sando (Angleterre), 48' 25" ; 5. Walker (Angleterre), 48' 33" ; 6. Hanswyck (Belgique), 49' 07" ; 7. Driver (Angleterre), 49' 09" ; 8. Hardy (Angleterre), 49' 10" ; 9. Choriton (Angleterre), 49' 13" ; 10. Van De Wattyne (Belgique), 49' 15" ; 11. Amoros (Espagne), 49' 16"; 12. Lecat (France), 49' 33' ; 13. Dillien (Belgique); 14. Bannon (Ecosse ; 15. Labadi (France) ; 16. Alami (France) ; 17. Garcia (Espagne) ; 18. Wood (Angleterre) ; 19. Van der Hoeven (Belgique) ; 20. Prat (France) ; 21. Allal (France) ; 22. Sierra (Espagne) ; 23. Khallouf (France) ; 24. Fenion (Ecosse) ; 25. Serroels (Belgique) ; 26. Maynard (Angleterre) ; 27. Mac Kenzie (Ecosse) ; 28. J. Stevenson (Ecosse) ; 29. Smets (Belgique) ; 30. Bidegui (Espagne) ; 31. Labidi (France) ; 32. Cerezo (Espagne) ; 33. Morgan (Pays de Galles) ; 34. Irizar (Espagne) ; 35. Plimfrey (Pays de Galles)

LE CLASSEMENT PAR EQUIPES

1. Angleterre (29 points); 2. France (85 points) ; 3. Belgique (102 points) ; 4. Espagne (146 points) ; 5. Ecosse (170 points) ; 6. Pays de Galles (237 points); 7. Irlande (293 points).



Un petit bonnet de laine sur la tête, le capitaine Alain Mimoun précède ses coéquipiers : Alal, Alami, Ascarateil, Khallouf, Labadi, Labidi, Lecat et Prat (avant dernier de la file de droite). Les visages des crossmen sont concentrés durant ce défilé où l'équipe de France précède l'Irlande, l'Espagne, l'Ecosse, le Pays de Galles et l'Angleterre, devant les tribunes qu'emplit un nombreux public, malgré la concurrence de la Coupe d'Angleterre en foot.

Une saisissante vue générale du départ. Sous l'œil d'un policeman qu'on aperçoit au premier plan à droite, les crossmen quittent leurs emplacements. On reconnaît : Mimoun (1), ayant à sa droite Labidi et Prat, et Norris (42), qui sera le grand rival du champion français sur le dur parcours tracé sur l'hippodrome de Bromford Bridge. Bientôt, la lutte va s'engager.

Birmingham, Marcel Hansenne, ne cache pas son admiration :

EST TOUJOURS LE SECOND DE ZATOPEK

ment », m'a déclaré par la suite Mimoun.

Il espérait gagner le cross international en fournissant le minimum d'efforts, car les championnats d'Europe occupent toute sa pensée. Cependant, il finit par se laisser emporter par l'ardeur de la lutte, Norris l'attaquait durement, dès qu'il avait recollé, et le Français ne pouvait faire autrement que de répliquer. Finalement, il décida de s'en aller cinq kilomètres avant l'arrivée....

Si Mimoun avait voulu attaquer dès le départ, comme le fit Gordon Pirie lors des championnats d'Angleterre, ce n'est pas avec vingt-deux secondes qu'il eût triomphé, mais avec le double certainement. Il aurait ainsi battu Norris bien plus nettement que ne put le faire Pirie. Je sais que ces appréciations n'ont qu'une valeur relative, mais lorsqu'on a vu avec quelle maîtrise Mimoun conduisit sa course, on ne peut s'empêcher de penser que, loin d'être en déclin, il semble au contraire meilleur qu'il ne l'a jamais été.

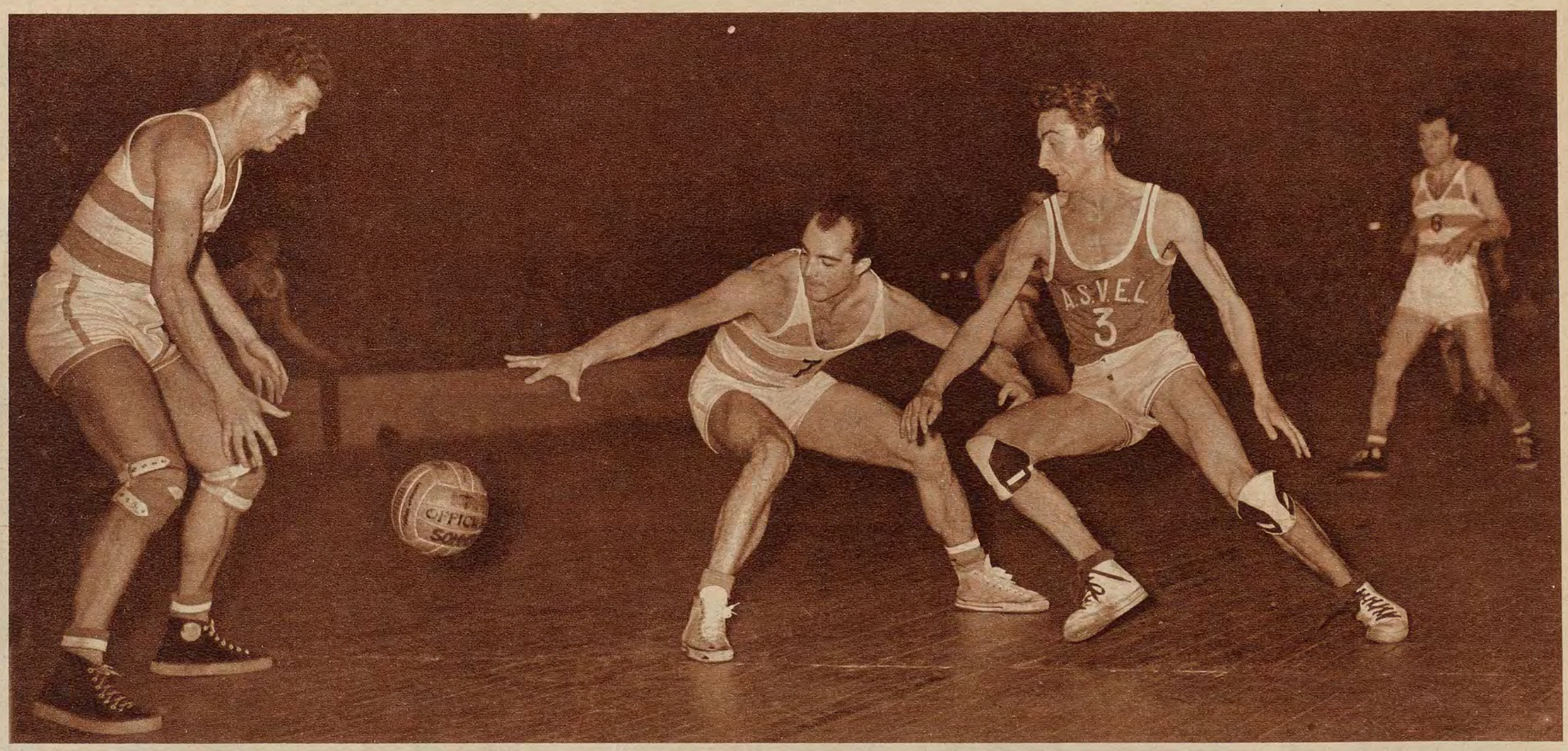
Battu pour la première place individuelle, les Anglais prirent une éclatante revanche dans le classement par équipes. Sept de leurs coureurs se classèrent dans les neuf premiers, ce qui se passe de tout commentaire. Pour bien préciser la valeur du cross anglais, il suffit de souligner que Cholton, titulaire de la dernière heure, se classa neuvième. Or il manquait encore Pirie et Gray, sans compter Fran Norris, dont la qualité s'est souvent affirmée. Contre une telle équipe, la tâche de l'équipe de France était impossible. Déjà affaiblis par la défection d'Abdallah, les tricolores enregistrèrent en outre une défaillance inattendue : celle de Prat. A quatre kilomètres de la fin, on pouvait craindre que la deuxième place ne revint aux Belges. Fort heureusement, Lecat (12), Labadi (15) et Alami (16) terminèrent comme des bolides. Le pire était évité.

Dans ce passage difficile sur une herbe broussailleuse, Mimoun semble moins à l'aise que Norris à ses côtés. Ce n'est qu'une apparence. Le champion de France, aussi rapide que son adversaire sur le plat et meilleur en montée vient d'être rejoint, mais il se détachera sans coup férir à la fin.

Apres avoir lâché Norris de plus de cent metres, Mimoun termina seul la course, dans un état de fraicheur étonnant.

En vrai sportif, Norris n'en veut pas de sa défaite à Mimoun et s'est précipité pour lui donner une accolade.

Couronné de lauriers, Mimoun salue la foule qui l'acclame et semble vouloir esquisser une figure de danse classique.



RACING CLUB DE FRANCE-A.S. VILLEURBANNE (66-57). Les Racingmen ont amplement mérité de garder leur titre. Ils ont dominé dans tous les compartiments du jeu. En dépit de Sturla (3), de Villeurbanne, Perniceni (7) est parvenu à passer la balle à son coéquipier du Racing, Monclar (à g). A droite : Galay se replie. Galay a muselé André Buffière.

LA CONSIGNE DE « BUS » AUX RACINGMEN ÉTAIT FORMELLE : « MARQUER BUFFIÈRE »

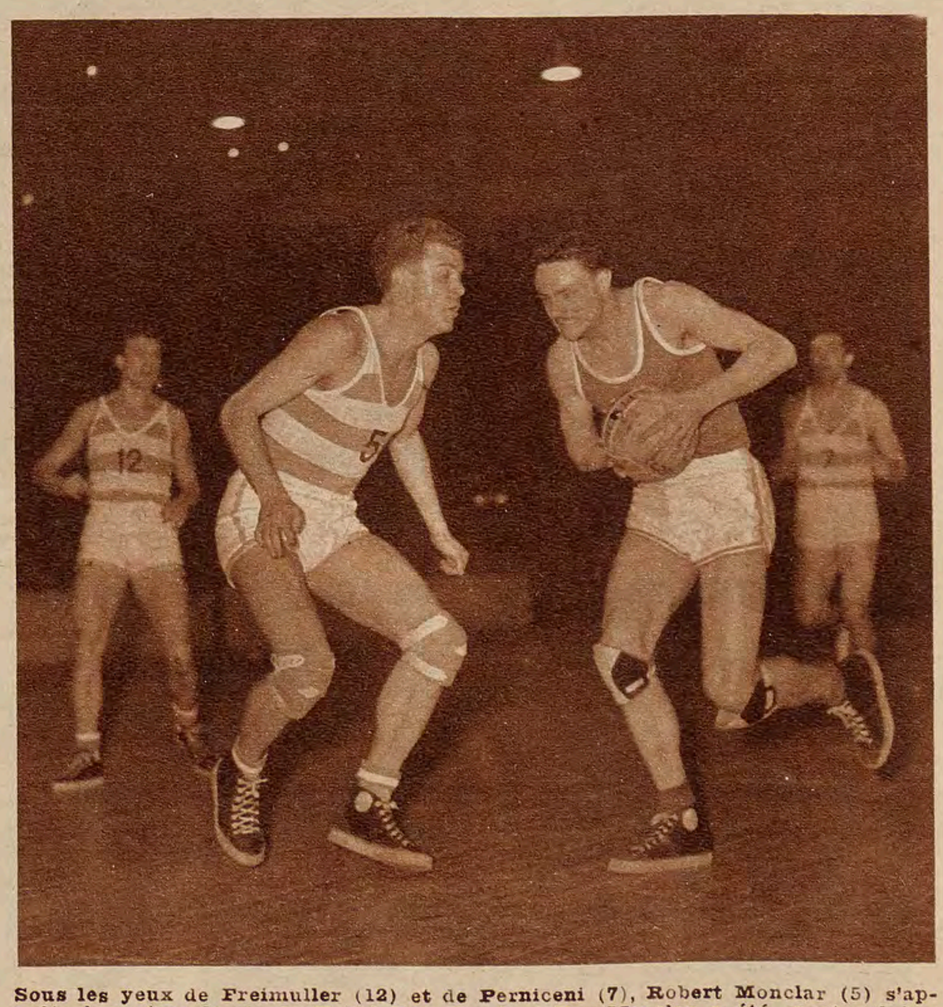
FINALE DU CHAMPIONNAT DE FRANCE DE BASKET-BALL 1953-54. — Au Palais des Sports : Racing Club de France, tenant du titre, (Freimuller, Pierre Thiolon, Monclar, Gallay, Perniceni, Gaubron, Bernard Thiolon, Portal, Franceschini, Casser), vainqueur de la poule A (10 victoires, 4 défaites, 0 nul, 990 points pour, 851 points contre), bat l'Association Sportive de l'Eveil Villeurbanne Lyonnais (Sturla, Sahy, Fiorini, M. Buffière, Muguet, Rey, Dumortier, Christophe, Degoutte, A. Buffière), vainqueur de la poule B (13 victoires, 1 défaite, 0 nul, 903 points pour, 706 points contre), par 66 à 57. — Juniors : F.C. Mulhouse bat U.S. Cheminots d'Amiens, 71-47. — Féminines : Paris U.C. bat Lutèce Olympique, 48-39.

Il reste une minute à jouer. André Buffière vient d'être pénalisé pour la cinquième fois. Sous les applaudissements des huit mille spectateurs du Palais des Sports, le capitaine de Villeurbanne sort du terrain la mine contrite. Son club est battu et il est un peu la cause de cette défaite. Elle signifie aussi la victoire du Racing et de Robert Busnel.

Avant la rencontre, en effet, Alex Katlama, manager des Parisiens, avaient lu à ses protégés les dernières recommandations écrites de « Bus ». Une seule consigne importante : marquer étroitement Buffière. Cette tactique n'avait qu'un seul but : empêcher la formation lyonnaise d'imposer sa stratégie. Elle a été scrupuleusement appliquée. Laurent Franceschini puis Claude Gallay ont, durant quarante minutes, « cadenassé » le capitaine rhodanien. Jamais, donc, Buffière n'a pu imposer son empreinte à cette finale du championnat de France.

Incapable de réagir sur le plan tactique, Villeurbanne (malgré Rey et Sturla), a été proprement dominé dans tous les compartiments du jeu. C'était normal. Les racingmen ont incontestablement été supérieurs, tant sur le plan physique que sur le plan athlétique. Ils l'ont également été en précision (surtout aux lancers-francs) et en organisation de jeu. Jamais le « club doyen » n'a aussi bien joué. Toutes ses vedettes ont su faire abstraction de leur personnalité pour jouer en « équipe ». C'est à cela surtout que tient leur victoire. Beaucoup de spectateurs qui les ont applaudis au terme du match, après les avoir d'ailleurs sifflés au moment de la présentation, auraient aimé les voir pratiquer un basket de cette qualité tout au long de la saison. Il est certain que ce résultat prouve la faillite d'une formule, puisque la finale s'est terminée par la défaite de la meilleure formation de l'année. Le Racing mérite cependant de garder son titre. Laurent Franceschini, Claude Gallay (défenseur intraitable), Pierre Thiolon (à l'arrière en première mi-temps et au centre en seconde), Jacques Freimuller (qui a joué avec une phalange brisée), Robert Monclar (en très grande forme et adroit au possible), Bernard Thiolon, Donat, Gaubron (mieux que des remplaçants) et Jean Perniceni (parfait d'autorité et équipier de premier ordre) ont tous contribué au succès de leurs couleurs. Ils ont droit à des éloges.

Henri CHAPUIS.



Sous les yeux de Freimuller (12) et de Perniceni (7), Robert Monclar (5) s'apprête à contrer le tir de Henri Rey. Le duel Rey-Monclar a été spectaculaire.

L'équipe du P.U.C. (document de gauche) qui a battu le Lutèce Ol. (48-39) en finale du championnat de France féminin : Richard (9), Dufène (3), Conort, Briand (deb.), Owen (8), Bonnefous (11), M. et J. Cator (accroupies).

★

La formation du F. C. Mulhouse (document de droite) qui a dominé les Cheminots d'Amiens (71-47) en finale du champ. de France juniors : Thomann, F. Krug, P. Brutschy, F. Heckmann, C. Hemmerlin, Ch. Baltzer, R. Koegler et J. Breitenstein.

LA COUPE : MARSEILLE, SEDAN ET TROYES QUALIFIÉS

NICE-BORDEAUX : L'ARBITRE A TOUT GACHÉ

PARCE que l'arbitre du match, M. Kohler, omit de siffler un pénalty flagrant en faveur de Bordeaux, puis, ensuite, s'enferra dans son erreur, en refusant de consulter son juge de touche, malgré les demandes pressantes des Bordelais tout à fait désemparés, parce que les Niçois profitèrent de ce désarroi pour marquer un but inattendu en pleine incohérence, le stade de Colombes a été le théâtre d'un tumulte comme on n'en avait encore jamais vu, et la rencontre est restée sans décision (1 but partout après prolongation).

Les choses se passèrent ainsi : à la 58e minute de jeu, le demi centre niçois Poitevin, intercepta de la main en plongeant, dans ses 18 yards, une passe de Kargu à Abdesselem, détournant le ballon de sa destination, alors que les deux équipes étaient à égalité 0-0.

« Pénalty ! » crièrent les Bordelais et les 50.000 spectateurs de Colombes. Seul de cette multitude, l'arbitre qui n'avait rien vu, faisait signe de jouer. Les hommes de Gallice l'entouraient et le pressaient de consulter son juge de touche, les Azuréens, eux, poursuivaient leur action et sur le dégagement, Brandaozinho centrait, Ujlaki reprenait la balle et marquait, M. Kohler accordant le but aux Niçois...

Les joueurs de Bordeaux protestaient, mais devant le refus du referee, décidaient de regagner les vestiaires sous les applaudissements d'une grande partie de la foule !

Un quart d'heure de palabres fut nécessaire pour convaincre les hommes de Gérard de reprendre le jeu avec le handicap de 1 but à 0. Ils acceptèrent enfin, et deux minutes après, justice était faite. Kargu (62') était fauché dans la surface par Poitevin. Cette fois, M. Kohler avait vu le pénalty non moins indiscutable. Il sifflait, et Kargu égalisait par un tir puissant !

On devait en rester là de cette rencontre qui ne valut que par ses à côtés extra-sportifs tant le jeu fut de qualité moyenne. Les joueurs, en veilleuse, avaient laissé la vedette à M. Kohler !

Guy CHAMPAGNE.

MARSEILLE, GRACE A LARBI BEN BAREK

LYON. — (de l'un de nos env. spéciaux). — Marseille s'est qualifié pour les demi-finales de la Coupe de France en battant Rouen sur le terrain du stade municipal lyonnais et il convient de féliciter les joueurs marseillais de la belle activité qu'ils ont dépensée tout au long d'une partie qui dura deux heures (car il fallut jouer une prolongation d'une demi-heure pour obtenir un résultat). Il faut dire que le sort fut loin de servir le onze normand au cours d'une partie où il ne méritait pas de perdre. En outre, le but vainqueur, marqué par Larbi Ben Barek à la 13e minute de la prolongation, et qui décida du résultat, n'a pas paru très régulier. Beaucoup de ceux qui suivirent le match eurent l'impression — et nous sommes avec eux — que l'intérieur marseillais était en position de hors jeu quand il reçut le ballon de son partenaire Palluch.

Mais, en cette circonstance, le coupable ne fut pas M. Tordjmann, qui dirigea le match à la manière d'un vétéran, mais l'un de ses juges de touche, M. Lenglant, qui s'obstina, devant l'interrogation muette de M. Tordjmann, à confirmer la validité du point. M. Lenglant a pris une part active au résultat d'un match très important. Il a peut-être décidé du vainqueur de la Coupe de France 1954.

Rouen a eu beaucoup plus d'occasions que Marseille de marquer et en a réussi une de moins. Pourquoi ? Parce que les avants du onze normand, constamment en possession du ballon, se sont montrés d'une indigence totale devant le but marseillais.

Combien de fois Guillot et Sucré, excellents au milieu du terrain, et Quaino, libre de ses mouvements, ont-ils shootés à côté et au-dessus des poteaux ou de la barre ?

Combien de fois Melchior a manqué de démarrage, à certains moments psychologiques, ou d'insistance dans la lutte pour le ballon ?

Un nombre incalculable de fois. Et, cependant, jusqu'au coup de sifflet final, les attaquants rouennais eurent l'égalisation au bout du pied. Ils marquèrent deux fois par Melchior (un but sur penalty indiscutable, main de Salem et un but « tout cuit » préparé par Beraudo pour son partenaire). Melchior a déçu. Sa classe fut pourtant évidente, mais l'international autrichien a manqué de foi.

Dans l'équipe rouennaise, un homme assura un rôle prédominant : le demi centre Schirchin qui, cependant, est peut-être à la base de la défaite de son équipe. En effet, Schirchin, responsable du premier but marqué contre son camp, manqua une interception qui laissa le ballon à Andersson, juste devant le but normand.

Après cette erreur, Schirchin fut impeccable et domina nettement le lot des deux formations présentes. Comme quoi le sort est parfois injuste !

Avec Schirchin, Thuau, Sucré, Guillot furent les meilleurs de leur équipe compte tenu des observations faites plus haut, quant à leur inefficacité.

Du côté marseillais, si Andersson marqua deux buts, il ne se distingua pas outre mesure. Mais il marqua deux fois... Ben Barek et Scotti (ce dernier peu heureux cependant) travaillèrent d'arrache-pied et Mercúrio eut de beaux moments. Johansson, clairvoyant et appliqué apparut compassé et Mesas, de plus en plus hargneux et régulier. Angel n'a rien à se reprocher, au contraire. Il était cependant mal protégé par Gransart et Salem, brouillons et peu sûrs.

COURTOIS (42 ANS) : DEUX BUTS SUR QUATRE...

MARSEILLE. — Au coup de sifflet final, quand ses camarades se précipitèrent sur lui pour l'embrasser, Roger Courtois esquissa un sourire : sa fatigue avait disparu d'un seul coup et il était tout à la joie d'avoir aidé son équipe à accéder aux demi-finales... Sur les quatre buts obtenus par ses poulains, il en avait signé deux et permis à Ben Tifour d'en obtenir un troisième, après en avoir raté un de peu. A 42 ans, qui dit mieux ? Voilà au moins un entraineur qui prêche d'exemple et ne se contente pas d'enseigner au tableau noir...

Les Cannois avaient noté avec satisfaction l'absence de Flamion dans l'équipe troyenne. Durant la première mi-temps, ils tinrent tête de leur mieux à leurs rivaux, plus incisifs, cependant, et qui marquaient à la 23e minute par l'intermédiaire de Ben Tifour, le demi centre cannois Fortunel déviant le ballon dans ses propres filets. Moresco, sur passe de Kermali égalisait, et après que Landi eut plongé dans les pieds de Tillon, Courtois, sur une contre-attaque permettait à Troyes d'atteindre le repos sur le score de deux à un. A leur retour sur le terrain, les Cannois subirent l'ascendant de leurs rivaux. Courtois ratait un but de peu, mais il donnait tout aussitôt à Ben Tifour l'occasion de creuser l'écart. Les Cannois réagirent en vain et à la 88e minute, sur un centre de Ben Tifour, excellent, Roger Courtois, avec autorité, glissait le ballon dans les filets de Ferrand. Quatre buts à un...

Aux côtés de Courtois et de Ben Tifour, trois hommes se mirent en vedette à Troyes : Landi, gardien au jugement sûr ; Pordié, demi centre plein d'autorité et Pietrzyck, demi gauche à l'ardeur inlassable.

Les Cannois, Scolary excepté, ont été bien décevants, Tillon, notamment, qui fut loin de se montrer sous un jour faste. Le Havre avait précédemment eu à compter avec lui ; Troyes n'eut pas à s'en inquiéter...

FULGENZY MIT BESANÇON K. O.

DIJON. — Sedan jouera les demi-finales de la Coupe de France et le onze ardennais le doit à l'ardeur qu'il déploya tout au long de la partie, à son activité débordante, à son énergie farouche. Rapides et accrocheurs, les joueurs de Sedan l'ont emporté, in-extremis, sur Besançon dont les avants manquèrent de conviction. Fort heureusement, la défense bisontine fut solide et Lorius sauva bien des situations périlleuses. Le mordant et les longs déplacements des Ardennais désorientèrent quelque peu les Bisontins qui cherchaient vainement à s'organiser pour contre-attaquer. Sur le plan technique, la partie fut médiocre mais l'animation, le rythme, imposés par Sedan réussirent à rendre le match intéressant. C'est à la 42e minute que Fulgenzy tira un corner que Cuenca reprit de magnifique façon pour marquer. La deuxième mi-temps fut encore à l'avantage de Sedan, toujours actif, et Lorius fut à l'ouvrage. Pourtant, à la 73e minute, Besançon égalisa, par Hoffmann. On s'attendait à jouer la prolongation dans ce match constamment haché de coups francs mais à la dernière minute, à la surprise générale, Fulgenzy, servi par Serek, marquait le but victorieux pour Sedan.

TROYES-CANNES (4-1), à Marseille, en 1/4 de finale de la Coupe. Les Troyens ont gagné. Courtois — 42 ans ! — a brillé : Bessonart, Ben Tifour, Landi et Czapski le félicitent !

Le goal de Troyes, Landi, joua un match excellent. Il cueille avec aisance une balle haute devant ses coéquipiers Pordié (en partie masqué) et Ferrad, sur un tir d'un Cannois.

L'ailier gauche troyen Ben Tifour fut à l'origine du premier but de son équipe. Ben Tifour (à dr.) a shooté avec force. Le demi centre de Cannes, Fortunel (au centre) recevra la balle sur le pied et la dévera dans ses filets, marquant ainsi contre son camp. Troyes mène !

SCANDALE A COLOMBES : L'ARB

BORDEAUX-NICE (1-1), en quart de finale de la Coupe, à Colombes. Cette rencontre, qui se disputa dans le tumulte, fut médiocre à bien des égards. Bernard, goal de Bordeaux, dégage devant Garriga.

En bloquant sur corner, Bernard est retombé lourdement. Garriga le porte sur la touche.

Le goal bordelais a été touché au thorax. Tandis que Garriga le soutient, Grimonpont le masse.

Le match fut heurté. Les joueurs des deux équipes ne se ménagèrent pas, bien que la qual intensité. Les défenseurs firent montre de décision, voire de rudesse. De Harder se protège

Spectacle inusité sur le terrain de Colombes. Le tumulte règne : l'arbitre M. Kohler, vient M. Kohler est poursuivi par les hommes de Gallice qui réclament justice, mais le referee

Le Bordelais De Harder a pris à partie l'arbitre M. Kohler et tente de le faire revenir sur son erreur. Fontaine veut écarter le Hollandais. Le Niçois Huguet repousse Arnaudeau.

N° 452 du 29 mars 1954

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

Éliminé de la Coupe, M. Herlory, président du Football-Club de Metz va lancer la bataille des économies à l'Assemblée générale du Groupement

M. HERLORY a rudement accusé le coup du sort qui a éliminé Metz de la Coupe de France. Cinq heures et demie de bataille pour être « sorti » sur un pénalty contestable, il y a là de quoi abattre un dirigeant de club.

Il était à la fois satisfait de voir enfin terminé ce derby Metz-Sedan qui faillit bien nécessiter une quatrième édition et légitimement déçu dans ses plus chères espérances. On a beau jouer les dirigeants impassibles, il est difficile de ne pas rêver à cette Coupe prestigieuse que Metz faillit conquérir contre l'Olympique de Marseille et qui lui échappa sur ce même score 2-1 après prolongations.

Mais le président du F. C. Metz est trop énergique pour se laisser longtemps aller au découragement.

De taille moyenne, trapu, le regard clair et le verbe sonore, M. Herlory, président du F. C. Metz, démontre par sa seule présence la vitalité du football français.

Il a été très malade. On a pensé même qu'il devrait abandonner la direction du club auquel il a consacré 22 ans de sa vie. C'était mal connaître ce lutteur, réaliste comme un vrai Lorrain et qui, négligeant les subtilités oratoires va droit à l'essentiel.

L'essentiel pour lui, c'est dans l'avenir immédiat la sauvegarde du football professionnel si discuté, si menacé et dont il prétend par le propre exemple du F.C. Metz qu'il est parfaitement viable à condition d'être sainement géré.

— On attaque souvent les dirigeants, dit-il avec force. On oublie trop qu'ils ne sont pas des professionnels et qu'ils travaillent d'une manière désintéressée. Je ne sais si mon collègue M. Perrigault a commis des erreurs en dirigeant le Havre A.C. Je sais seulement qu'il lui a consacré son temps et son argent et cela devrait lui épargner certaines attaques. Le football professionnel traverse une crise et j'aurai l'occasion de suggérer des remèdes à l'Assemblée générale du groupement, le 10 avril prochain. J'affirme très haut qu'il peut vivre sans le secours de personne. Et je le prouve !

L'héroïque histoire d'un petit club

La démonstration de M. Herlory, c'est l'histoire d'un club. C'est aussi — en filigrane — celle d'un homme de caractère dont la puissante personnalité se dégage du récit qu'il fait, moins pour vanter les mérites de son équipe que pour appuyer sa thèse par des faits concrets.

— Metz pratique le football professionnel depuis sa création. C'était un club moyen, tant sur le plan sportif que financier. Au départ, il y eut des fins de mois difficiles. Dès la deuxième année, nous avions (nous, c'est M. Herlory et son comité directeur) compris la nécessité d'une gestion ferme. Les dirigeants sont amateurs, mais le football doit être géré comme une affaire commerciale. Parce que nous avons appliqué des règles saines, nous avons progressé. Champions de France de 2e division en 1934-35, finalistes de la Coupe en 1938, nous avions, à la veille de la guerre, une équipe formée presque exclusivement d'internationaux et pas un sou de dettes. La guerre a tout démembré. Vous savez ce qu'a été le martyre de l'Alsace et de la Lorraine, les ruines, les déportations, l'ordre impératif de déguerpir dans les deux heures avec 2.000 francs et 30 kilos de bagages en abandonnant tout le travail d'une vie. Cela, Metz l'a cruellement vécu...

Le président du F.C. Metz, pour sa part, dut se réfugier à Gérardmer. Sinistré à 100 0/0, il ne revint dans la ville redevenue française — mais avait-elle jamais cessé de l'être ? — qu'en décembre 1944. La Lorraine n'était pas encore complètement libérée. Il fallait repartir de rien.

— Il n'y avait plus d'équipe, plus de joueurs, plus d'argent, pas un ballon, pas une paire de « godasses », rien. Nous étions nus comme des vers. Les anciens comme Zehren, Marchal, Fosset, Rohrbacher étaient trop vieux pour poursuivre leur carrière ; les jeunes comme Frey, Ignace, Lauer étaient partis jouer à l'intérieur. Tout était à reprendre. Nous avons décidé de faire revivre le club. Nous avons cherché des jeunes dans le pays, onze joueurs à qui l'on posait des conditions exceptionnelles : « On vous donnera ce que l'on pourra, c'est tout ce que nous pouvons vous dire. » Fosset a accepté d'entraîner gratuitement l'équipe. Nous n'avons eu aucun concours, à peine 50.000 francs de quelques supporters commerçants. Je n'ai demandé qu'une faveur : celle de ne pas descendre en 2e division la première année, tout comme Strasbourg, la ville sœur. Le Havre, ville sinistrée à 75 % a bénéficié de ce privilège sur mon intervention et le F.C. Metz est reparti dans la bagarre en prenant tous ses risques. Depuis, nous avons continué tant bien que mal. Nous sommes descendus en 1949-50 et remontés l'année suivante. C'est sans importance. L'essentiel est de jouer. Le F. C. Metz a conservé toute son indépendance. Metz n'appartient ni à ses joueurs ni à ses dirigeants, ni à la municipalité, ni à quiconque : il appartient au sport.

Une doctrine en 5 points

Comme s'il se penchait sur le bilan annuel de l'entreprise de peinture qu'il dirige à Metz, M. Herlory dresse le bilan de ces efforts après huit années. Il ne le claironne pas comme il aurait le droit de le faire. Il l'établit, posément, soucieux seulement — mais avec quelle fermeté — d'appuyer sa démonstration sur des faits :

— Nous avons conservé le droit de jouer. Sans qu'aucun dirigeant ait eu besoin de verser un centime dans la caisse du club et sans un centime de subvention de qui qui ce soit, nous vivons par nos propres moyens, sans un sou de dette, avec un large compte créditeur en banque, des joueurs toujours payés « cash » à la fin du mois et un actif avoisinant 100 millions en matériel et en capital-joueurs. Voilà la preuve que le football professionnel est viable, difficilement viable, mais possible, puisque nous l'avons fait prospérer dans le département le plus sinistré de France, celui où les ruines morales étaient aussi considérables que les ruines physiques.

Une telle œuvre suppose une gestion rigoureuse. C'est celle que M. Herlory applique et formule en cinq points :

1. — Ne jamais dépenser plus d'argent qu'on n'en possède. Le début de l'aventure part d'un clin d'œil adressé à un joueur, d'une prime accordée à l'un et dont l'autre revendique aussitôt le bénéfice en vertu du principe : « Pourquoi lui et pas moi ? ».

2. — Respecter strictement ses engagements et savoir où l'on va. Cette maxime implique que si le contrat avec les joueurs doit être rigoureusement observé, la réciproque doit être exigée et que les joueurs doivent faire leur métier, être en condition physique et s'astreindre à la rigueur de l'entraînement.

3. — Garder la notion de la valeur de l'argent. Bien que nous soyons en 1954, un sou est toujours la 20.000e partie d'un billet de mille francs. D'où il découle que les économies doivent être strictes et le gaspillage proscrit. Acheter un joueur à n'importe quel prix est une folie si son prix d'achat dépasse les possibilités du club.

4. — Travailler en profondeur. Rechercher des jeunes et les former. Ce sont eux qui font la véritable richesse d'un club.

5. — Compenser les inévitables déficits par de judicieux transferts de joueurs. Les transferts d'un club géographiquement défavorisé dans un club favorisé sur le plan des recettes possibles ne font pas de mal lorsqu'ils viennent d'un grand club ayant les moyens d'acquérir des joueurs. C'est un apport d'oxygène aux petites équipes ; c'est l'argent du football qui reste au football. Il est absolument normal que le Racing, par exemple, qui a la certitude de réaliser d'importantes recettes à Paris achète 10 millions un joueur à Metz, mais il serait absurde que Metz achetât dix millions un joueur au Racing.

Un héritage qu'il faut transmettre

Il n'en demeure pas moins que le football connaît une crise que la situation critique du Havre A.C. a brusquement mise au jour. M. Herlory, qui préside la Commission de réforme du Statut a son opinion sur ce problème.

— A deux ou trois exceptions près, tous les clubs « mangent » de 500.000 francs à un million par mois. Il est regrettable que l'opinion ne soit pas mieux informée sur leurs difficultés. On s'hypnotise sur les recettes réalisées. C'est oublier qu'un tiers est dévoré par les taxes et que les 2/3 restants sont partagés et ne suffisent pas à équilibrer les budgets d'exploitation. Lorsqu'on donne 50.000 francs de salaire mensuel à un joueur, plus ses primes de matches, il faut réaliser au minimum un million et demi de recettes chez soi pour pouvoir s'en sortir. Les subventions ne sont pas le salut ; les mécènes non plus qui deviennent de plus en plus rares. Il ne demeure qu'une solution : diminuer les dépenses. Comme les dirigeants sont amateurs, il n'y a qu'une ressource : ramener les traitements des joueurs à un salaire minimum décent avec possibilité d'amélioration suivant leurs résultats. La maladie du football est l'obligation faite aux clubs de s'aligner sur les offres faites par les autres clubs. Je dis qu'on rend un mauvais service aux joueurs en pratiquant cette folle surenchère. Aucun joueur de football ne vaut 300.000 fr. par mois. On parle d'être « social ». Je prétends que c'est l'être beaucoup plus sincèrement en donnant à tous un salaire normal (100.000 francs par mois, salaire et primes sont déjà une situation que beaucoup de travailleurs envieraient) et en permettant à un plus grand nombre de jeunes de tenter leurs chances. Les joueurs n'ont pas inventé le football. Il existait avant eux, il existera après eux. Un footballeur, si talentueux soit-il, n'a pas le droit d'exploiter à 1.000 0/0 le sport qui lui a permis de s'élever. Le football est un héritage que nous avons reçu de nos aînés et que nous devons transmettre intact à nos successeurs.

Ces idées, M. Herlory les défendra dans quinze jours devant ses collègues, rue de Londres. Il sait parfaitement qu'elles seront impopulaires parce qu'elles supposent des sacrifices, tant de la part des joueurs que des dirigeants qui doivent renoncer à certaines pratiques et incliner leurs intérêts particuliers devant l'intérêt général. Il les défendra cependant parce qu'il est persuadé d'avoir raison et que le sport comme la vie demande moins de dilettantisme que de sérieux.

Entourant leur président, M. Herlory, voici les footballeurs du F.C. Metz, la veille de la finale de la Coupe de France 1938. De g. à dr., derrière le capitaine chargé des sports au 162e R.I. de Metz, alors champion de France : Nock (1), Hess (2), Lauer (3), M. Herlory (4), Frey (5), qui masque le goal Kappé ; Ignace (6), Rohrbacher (7), Marchal (8), M. Maghner (9), Hibst (10) et Muller (11). Metz dût s'incliner (2-1) devant l'Olympique de Marseille, après prolongations.

CETTE SEMAINE

POINT DE VUE IMAGES DU MONDE

présente :

Un reportage exclusif :
LA FEE DE L'ELYSEE :
JANINE EGLOFF
petite-fille et secrétaire de Mme René COTY

●

Les grandes dames de Versailles
LA POMPADOUR
favorite d'avant le déluge

●

Les plus belles photos du CHEF-D'ŒUVRE DE WALT DISNEY présentées par le Dr MERY

des lecteurs ★ le miroir des lecteurs ★ le miroir des lect

DE M. MAXIME BARRIERE, 7, RUE EMILE-DUCLAUX, PARIS :

Vous semblez faire un grief aux Bordelais de gagner difficilement leurs matches à l'extérieur grâce à la clémence des arbitres ou du sort, alors qu'avant match, le pronostic leur est défavorable. C'est un reproche que je me permets de vous adresser parmi beaucoup de compliments.

REPONSE. — Nous acceptons (avec reconnaissance) les compliments et repoussons les reproches. Il a pu nous arriver de dire que les Girondins ont eu, en telle ou telle circonstance, de la chance de vaincre quand c'était vrai, mais nous n'avons jamais songé à leur en faire grief. Ce sont les hasards du sport.

DE M. J. BUYSSENS, A ROUBAIX :

Dans votre numéro du 8 mars, vous réservez la même place au match France-Hongrie de gymnastique qu'au dernier exploit du triste Charron. L'exploit, réel celui-là, de Dot et la valeur de l'opposition valait très largement une quelconque rencontre de 2e division de football. Je pensais que vous racheteriez par un reportage sur Dot ou par sa biographie dans la rubrique « Une carrière parmi tant d'autes » cette erreur. Mais les carrières semblent être exclusivement réservées aux champions des sports majeurs.

REPONSE. — Le match France-Hongrie a été annoncé, reporté, décommandé pour avoir lieu enfin. Nous avions prévu un photographe, mais nous avons tant d'événements à couvrir que nous avions disposé de notre reporter, dans l'incertitude où nous étions que la réunion aurait bien lieu. Lorsqu'elle a été confirmée, il était trop tard. Vous trouverez dans ce numéro la carrière de Dot, ce qui infirme votre jugement. Elle était commandée depuis que nous savions que ce beau champion prenait sa retraite. Nous tenions à lui rendre cet hommage mérité.

DE M. JACKY CASSERINO ET DE SES AMIS, 20, ROUTE D'ALGER, A COLEA (ALGERIE) :

Nous vous suggérons amicalement quelques améliorations qui pourraient augmenter l'attrait déjà si grand de votre beau journal :

En cyclisme : donner l'itinéraire détaillé et les principales difficultés des courses en indiquant le kilométrage ; en quelques lignes le palmarès de la classique ainsi que le palmarès et la vie des néophytes. Les interviews du vainqueur ou des principaux animateurs ne sont pas inutiles, loin de là. Le récit devrait suivre l'ordre chronologique des événements, de manière à suivre la course comme si l'on était présent. Une petite critique relative au championnat de France de poursuite : le résultat en chiffres avec le kilométrage s'imposait.

En natation : Félicitations pour le record de Lusien. Un palmarès très court relatant les temps précédents et les noms des détenteurs mettrait en valeur l'exploit.

En cross-country, le classement de l'épreuve de Vincennes était indispensable pour juger de l'écart entre Zatopek et ses rivaux directs.

En football, la présentation des matches est améliorée et plus complète. Cependant la mention des classements au goal average des trois premiers dans les deux divisions est nécessaire.

Bravo pour la présentation des représentants français à la Coupe du Monde et pour la relation du match France-Italie de basket. Les progrès dans ce domaine sont de 100 %.

REPONSE. — Nous avons résumé les points essentiels de votre intéressante lettre dont nous vous remercions. Certaines de ces suggestions sont très pertinentes et seront étudiées de près. L'une d'elle est même réalisée dès ce numéro. Tenez compte cependant de la rapidité d'exécution de nos numéros et qu'un journal, mis en vente à Paris le lundi à 11 h. 30 est imprimé à 5 heures du matin, ce qui nous oblige, pour des raisons techniques, à terminer la rédaction vers 22 h. 30. Il advient souvent que tous les éléments que nous souhaitons avoir ne sont pas en notre possession, et cette considération de rapidité explique très souvent certains manques qui vous choquent. Par ailleurs, le récit chronologique d'une course cycliste ne reflète pas toujours sa physionomie exacte. Ainsi, le récit « kilométrique » de Milan-San Remo aurait passé sous silence l'essentiel, c'est-à-dire la tactique de Coppi qui, trop subtile, aboutit en fait à fausser le déroulement normal des opérations. Si Claude Tillet s'était borné à dire que Coppi, ayant attaqué dans les « cappi » n'avait pas insisté en voyant Anastasi à ses côtés, tandis que Filippi « coupait » pour l'attendre, la vérité chronologique eût été respectée, mais la vérité psychologique — en l'occurrence plus importante — eût été trahie.

DE M. LUCIEN CHABROL, A AINAY-LE-CHATEAU (ALLIER) :

L'auteur de la légende du sport évoquant l'étonnante partie de Di Lorto, à France - Italie, n'assistait certainement pas à ce grand match, car il n'aurait pas fait la faute d'indiquer que cette rencontre mémorable a eu lieu à Colombes, mais plutôt au Parc des Princes.

REPONSE. — Comment un historien aussi sérieux qu'André Chassaignon a-t-il pu commettre cette bévue et confondre Colombes et le Parc des Princes ? Il se le demande encore et n'en est pas revenu. Et il s'appuyait sur des documents d'époque ! Qu'eût-ce été s'il avait fait appel à ses seuls souvenirs ! Il ne peut que s'excuser de cette inavertance qui lui coûte le châtiment de rigueur : réciter par cœur la liste des matches France-Italie avec les scores et les lieux de rencontres.

DE M. C. DAVIEAU, 14, RUE DU MOULIN, A NANTES :

Que de lecteurs chauvins vous écrivent ! Moi qui suis Nantais, il ne me viendrait pas à l'idée de dire que Nantes est défavorisé par votre journal. Je suis très content lorsque je vois une photo d'eux dans « Le Miroir des Sports », mais si vous chantez les louanges de Rouen ou Bordeaux (et consorts), c'est qu'ils l'ont aussi mérité. J'admire votre patience et tiens à vous dire mon admiration.

REPONSE. — Nous sommes extrêmement sensibles à vos compliments et vous en remercions vivement.

DE MM. MARCEL DEGRANGE ET MAX FONTAINE, A SEPT-CHEMINS (RHONE) :

Je regrette que vous ne fassiez aucune allusion au cyclo-crossman André Mossière, qui fut le meilleur régional au championnat de France, votre classement s'arrêtant au 4e.

REPONSE. — Faute de place, car nous avons dû couper dans le classement de cette épreuve, à notre vif regret d'ailleurs. Nécessités techniques.

DE M. MICHEL GAUTHIER, A PREMANON (JURA) :

La défense que vous invoquez au sujet de Lucienne Schmitt, qui n'a pas eu droit à votre couvertue, me paraît faible. Le fait que le slalom géant se soit disputé le jeudi n'est pas une excuse. Pour la première fois, nous avons une championne du monde. Cela valait qu'on en parle.

REPONSE. — Nous en avons parlé. Plusieurs fois même, dans nos numéros suivants et on ne peut vraiment dire que nous ayons minimisé la splendide victoire de notre championne.

DE M. HAYERE, A NEUVILLE-LES-THIS (ARDENNES) :

Ce n'est pas parce que Sedan a obtenu le titre de champion d'automne qu'il faut négliger cette superbe équipe et mettre toujours le Racing à l'honneur. Je regrette qu'un journal aussi impartial que le vôtre ne le comprenne pas.

REPONSE. — Précisément parce que nous sommes impartiaux, nous traitons toutes les équipes sur un pied d'égalité, compte tenu de leurs performances. Mais il y a des impératifs de transmission qui jouent pour Sedan comme pour Saint-Etienne.

DE M. BERNARD JOSSERAND, A SAINT-DENIS-LES-BOURG (AIN) :

Je trouve que vous délaissez le XV de Bourg-en-Bresse, qui n'a eu droit qu'à deux photos, lors du match Lyon-Bourg.

DE M. GEORGES LAPORTE, 3, RUE DE LA MAIRIE, A MONTAUBAN :

Je tiens à vous adresser un vœu : le grand rugbyman Jean Dauger a pris sa retraite. Cette dernière paraît être passée inaperçue. J'aimerais cependant qu'à cette occasion on saluât par quelques photos celui qui fit tant pour le rugby.

REPONSE. — Jean Dauger joue moins fréquemment, c'est exact, mais il n'a pas pris sa retraite sportive, puisqu'on le voit toujours sur les terrains... et que nous espérons l'y voir longtemps encore.

DE M. CHRISTIAN LAVAGETTI, RUE CARAYON-LATOUR, A BORDEAUX :

Je suis choqué par les lettres relatives à l'origine de certains internationaux français. Certes les joueurs cités sont d'origine étrangère, mais leur comportement sous le maillot tricolore a toujours été plus qu'honorable. Il me paraît donc paradoxal de les en remercier par des allusions aussi peu délicates que mal fondées.

REPONSE. — Nous ne pouvons qu'approuver vos propos. C'est l'opinion même que nous avons toujours défendue. Nous aurons quelque jour l'occasion de présenter le jeune Cavallero parmi les espoirs. Vous avez raison de nous signaler la performance de ce jeune cycliste au mont Faron. Elle ne nous avait pas échappé.

DE M. ROBERT MARTIN, A MAISON-BRUNE, L'ETRAT (LOIRE) :

Je trouve que vous publiez peu de photos de l'A.S.S.E. et seulement à l'occasion des très grands matches à Paris, Reims, Lille et Bordeaux. J'estime que les Foréziens mériteraient mieux.

REPONSE. — Nous en sommes bien d'accord, mais pourquoi Saint-Etienne est-elle si mal équipée au point de vue transmissions photographiques ? Nous l'avons expliqué dix fois et n'y pouvons rien.

DE M. LEON QUEVAL, 12, RUE CASIMIR-PERIER, A ROUBAIX :

Nous avons eu une discussion entre sportifs du cycle. Dans votre numéro 451, vous présentez en première page une photo représentant Coppi et Anastasi. Je tiens à vous faire remarquer que Coppi ne figure pas sur cette photo. Je n'ai jamais vu le campionissimo avec des cuisses, des mollets et une ossature semblables. J'ai l'impression que vous vous en êtes rendu compte après l'impression de votre journal.

REPONSE. — Après l'impression de notre journal, nous avons regardé le document (pour voir comment il était venu à l'impression) et nous avons dit : « Curieuse, n'est-ce pas, cette déformation photographique de Fausto. Voilà une excellente photo ! » Et nous sommes passés à l'ordre du jour, parce que c'est bien Coppi (que nous connaissons parfaitement, croyez-le) qui roule aux côtés d'Anastasi avec son beau maillot de champion du monde et sa musculature inchangée quoiqu'un peu déformée par l'angle de prise de vue qui fait précisément la valeur de cette « une ».

DE M. ROBERT SERVAJEAN, A ROANNE :

Vous semblez négliger la Chorale de Roanne qui vient de finir deuxième de sa poule et, surtout, qui est invaincue chez elle dans sa salle mascotte, contrairement à ce que vous dites dans votre numéro 449 : « Aucun compétiteur n'est donc resté invaincu de la saison dans sa salle. »

REPONSE. — Vos souvenirs vous trahissent : la Chorale Mulsant de Roanne a été battue dans sa salle, le 8 février dernier, en seizièmes de finale de la Coupe de France par l'Olympique de Marseille sur le score de 74 à 72. Cela dit, nous ne négligeons pas cette intéressante équipe et l'avons souvent prouvé.

DE M. ALBERT SIGNOREL, REGISSEUR, FERME DE FRESQUET, PAR NARBONNE (AUDE) :

Votre Miroir de la vie est extrêmement intéressant, continuez ! Le Miroir des lecteurs est amusant et j'apprécie beaucoup vos réponses à certaines critiques injustifiées. Je pense au lecteur qui a critiqué votre reportage sur Anquetil, à Lourdes : il a dû être fier, cette semaine, en voyant la superbe photo de Zatopek que vous publiez en pleine page. Bravo pour votre impartialité. Voilà bien la preuve que la politique n'a rien à voir avec le sport !

En revanche, je partage l'opinion des lecteurs qui estiment que l'équipe nationale de football compte trop de joueurs fraîchement naturalisés. La F.F.R. n'admet pas ces Français de fraîche date dans ses sélections, et elle a pleinement raison. Il devrait y avoir un règlement exigeant, par exemple, le séjour en France depuis X années des ascendants, eux-mêmes naturalisés avant la carrière sportive du joueur.

REPONSE. — C'est tout le problème de l'assimilation que vous posez là, et il est très complexe. Il déborde même le cadre d'une rubrique sportive. La loi est muette à ce propos et il est normal qu'une Fédération se borne à profiter des facilités qu'elle lui accorde. La question ne se pose pas pour beaucoup de joueurs nordistes d'origine étrangère qui sont venus en France — ou y sont nés de parents étrangers — en raison des facilités d'immigration offertes par la France pour des questions démographiques. N'oubliez pas que la guerre de 1914-18 a tué un million et demi de Français qu'il a bien fallu remplacer. On peut dire que, dans l'ensemble, les naturalisés se sont parfaitement assimilés. Au demeurant, la politique constante de la F.F.F. est d'éliminer de l'équipe nationale les éléments douteux. La sélection nationale est un honneur dont les sélectionnés doivent être dignes.

D'UN LECTEUR VENDEEN :

J'aimerais trouver un article sur les divisions d'honneur et d'excellence en basket-ball et vous voir publier un tableau du classement de ces divisions. J'ai été surpris de ne pas trouver au moins le classement des critériums de cross de la F.S.F. et de l'U.F.O.L.E.P., qui sont de grandes épreuves de masse.

REPONSE. — La multiplicité des résultats nécessiterait trop de place et il est difficile d'avoir tous ces résultats le dimanche même. Nous ne pouvons traiter que des grandes épreuves d'intérêt national, ce qui ne veut pas dire que nous sous-estimons l'intérêt des crosses de la F.S.F. et de l'U.F.O.L.E.P.

D'UN SPORTIF BRESTOIS :

Les Bretons sont-ils des Français, ou non ? On pourrait en douter. Pour qu'un athlète de cette province attire votre attention, il faut qu'il réussisse un véritable exploit. La preuve : une seule photo sur François Mahé dans votre n° 450. La Bretagne est une pépinière de champions : exemple Prat, auquel le plus bel avenir semble être réservé. Mais non, comme vos confrères, vous semblez l'ignorer. Quittez ce chauvinisme et vous serez enfin un véritable hebdomadaire sportif.

REPONSE. — Nous le sommes donc devenus dès le n° 451... en publiant la carrière illustrée de ce Prat dont nous ignorions l'existence en raison de notre incompréhensible chauvinisme... Pourtant, Prat est Breton. Il faut que nous ayons été distraits ce jour-là...

LA MARCHE, MA PASSION

par J. ZAMI

Vainqueur de PARIS-STRASBOURG 1950

JE connais par cœur les 500 kilomètres qui séparent Paris de Strasbourg. En vingt ans, j'ai eu le temps d'étudier chaque pavé, chaque virage, chaque côte. Je sais où et quand la défaillance me saisira puisqu'il est impossible de disputer Paris-Strasbourg (ou Strasbourg-Paris) sans être à un moment donné victime de cet effondrement physique et moral, de ce naufrage de la volonté où tout semble se dissoudre dan un gouffre noir. Je sais aussi — et c'est l'une de mes fiertés — qu'il est possible de parcourir 500 kilomètre sans dormir. J'en ai fait la preuve, envers et contre les incrédules, envers même et contre l'homme à qui la marche athlétique doit tant : notre maître Emile Anthoine.

L'histoire de mes dix Paris-Strasbourg, de mes deux Strasbourg-Paris, c'est celle d'un lent et difficile apprentissage de la plus dure épreuve du monde. Si je revois chacun d'entre eux avec une parfaite netteté, l'ensemble m'apparaît, au soir de ma carrière sportive, comme une douloureuse montée vers une inaccessible perfection. Peut-être aurais-je dû m'arrêter après ma victoire en 1950. Si l'on considère que la vie d'un athlète tend vers un sommet, sans doute ai-je atteint le mien cette année-là. Jamais je n'ai moins souffert et il est certain qu'après cette élévation, je ne pouvais plus que descendre. Mais c'est le propre d'un sportif que de vouloir faire toujours mieux. J'ai connu la défaite après la victoire, l'écroulement près du but. Je ne le regrette pas. Il me fallait sans doute cette somme de souffrances après cet excès de joies. Si je dois vivre dans la mémoire des hommes, je le devrai peut-être plus à ces deux courses dramatiques qu'à cette victoire qui me parut si facile.

Dans la mesure même où chacun de mes Paris-Strasbourg a constitué une base de départ pour le suivant, je ne pense pas que son évocation puisse être fastidieuse. Il me serait aisé de brosser une fresque. J'y montrerais l'Alsace au printemps, son parfum de foin fraîchement coupé, ses murs croulant sous les roses, toute cette ineffable douceur qui rend plus douloureux l'effort exténuant des marcheurs. Au hasard de mes souvenirs, je peindrais les défaillances dans la lumière diffuse du matin, les sursauts d'énergie lorsque la volonté de terminer fouaille la bête épuisée, la pitié des uns, l'encouragement des autres... Tout cela formerait un Paris-Strasbourg unique, le Paris-Strasbourg-type que j'ai cent fois bâti et rebâti dans ma vie comme dans mes rêves. Mais je crois que le récit, année par année, de cette douzaine de Paris-Strasbourg, semblables dans leurs grandes lignes, différents dans les détails, présente un intérêt plus général et plus vif: celui d'une expérience humaine.

Accroche-toi, me dit Roger Marceau, c'est bien

Depuis ce jour de 1929 où j'avais escorté Linder et Louis Godart père sur la route de la Ferté-sous-Jouarre, je savais que je prendrais part, moi aussi, à Paris-Strasbourg. J'ai raconté la semaine dernière quels furent mes débuts et comment je me qualifiai, neuvième sur dix postulants, après 200 kilomètres d'un très dur Circuit du Nord. Lorsque je pris le départ à la porte de Montreuil, j'ignorais absolument quel genre de souffrances m'attendait. Ne connaissant même pas les possibilités des champions sur la distance, je suivais un peu n'importe qui. C'est ainsi qu'à la sortie de Claye-Souilly, je me trouvai avec Roger Marceau.

— Tu vas trop vite, me dit-il. A ce train-là, tu abandonnerais à Châlons. Reste avec moi, ça vaudra mieux.

A Dormans, il me fit un signe :

— Moi, je rentre dans la bagarre. Adieu. Accroche-toi, tâche de terminer. C'est déjà très bien ce que tu as fait.

Je n'osai pas le suivre, j'avais peur de m'écrouler. Ai-je eu tort ? Ai-je eu raison ? Si j'avais su que Roger Marceau allait gagner cette année-là, peut-être aurais-je essayé de conserver le contact le plus longtemps possible, et qui sait ?

Un peu désemparé, je fis route avec Romens jusqu'à Châlons, puis avec Louis Godart. Le « père

A MUTZIG EN 1932 UN CHŒUR D'ENFANTS M'A TIRÉ D'UN ABIME DE SOUFFRANCES

Mon second Paris-Strasbourg fut moins pénible. Michon m'avait préparé une feuille de route. Je savais où j'allais et j'eus naturellement moins à souffrir. Mon entraîneur me donna cette année-là une leçon qui me fut fort utile. Si ma popularité allait croissant, j'étais furieux lorsque des gens m'appelaient « le nègre » ou, par malice, le « mal lavé ».

— Je suis Français comme toi, imbécile !

C'est ce que je répondis en fonçant sur un quidam, dissimulé dans la foule et qui venait de me lancer un retentissant : « Vas-y, négro ! »...

...Et je fus fort étonné de voir que cet « insulteur » était mon soigneur Michon qui venait de me jouer un tour de sa façon et de me ramener ainsi à plus de calme et de sang-froid. Je ne m'en suis plus jamais départi et ne sourcille même plus lorsque j'entends — cela m'est arrivé — un conseiller général demander innocemment s'il me faut un passeport pour aller... à la Martinique.

C'est au cours de ce second Paris-Strasbourg que j'ai fait la connaissance de Charles Dujardin qui devait devenir un de mes meilleurs amis. J'appréciai d'autant plus cette amitié naissante que j'avais eu une assez vive altercation avec Damas qui était un grand champion, mais qui avait aussi mauvais caractère que moi-même, ce qui n'est pas peu dire.

J'ai connu l'enfer de la souffrance

Je commençais à me croire un vieux de Paris-Strasbourg. L'année 1932 allait m'enseigner que la souffrance est sans limite et que cette épreuve inhumaine, que j'aime précisément parce qu'elle est cruelle au point d'inciter certains au suicide (on a vu un marcheur vouloir se jeter dans le précipice qui borde le Donon) ne m'avait pas encore révélé ses limites.

Il faisait une chaleur écrasante. Il y avait vingt gagnants possibles, dont moi-même qui commençais à attirer l'attention des spécialistes. Frappé d'insolation, saignant du nez et des oreilles, je m'évanouis au cours de l'épreuve. Mes soigneurs voulaient m'arrêter. Inconscient, entêté jusqu'à la folie, je poursuivis ma route. Michon m'avait acheté un chapeau de paille, innovation qui a été imitée depuis, et s'efforçait de m'en couvrir. Je le lui lançais à la tête, ne pouvant supporter un contact, si léger fût-il, sur mon crâne. Je tombais, je me relevais, je tombais encore, n'entendant pas les supplications de mes servants, n'ayant qu'une idée: finir. A Mutzig, je tombai une fois encore. Dans la redoute de mes pensées, j'avais demandé une choucroute. Des gamins me l'apportèrent tandis que je gisais, adossé contre un mur, plus semblable à un agonisant qu'à un champion. Soudain, ils se mirent à chanter, entrelaçant leurs voix fraîches dans un chœur admirable. J'ignore ce qu'ils chantaient, quelque vieil air du folklore, sans doute. C'était tellement beau que j'en oubliai mon épuisement. Appuyé sur quatre d'entre eux, je repartis en les remerciant. Je terminai 12e. Je sais à peine comment j'ai pu arriver place Kléber, mais mon expérience s'était enrichie d'un inoubliable et charmant souvenir.

Les années suivantes furent moins pénibles. Je progressais en sens tactique, et en connaissance de l'épreuve. En 1932, je terminai 4e après une course dépourvue d'incidents. En 1934, je menai toute la nuit avec mon camarade de club Iouchkoff qui me lâcha à Saint-Dizier pour vaincre, tandis que je rétrogradais jusqu'à la 9e place. En 1935, je pris la tête jusqu'à Saint-Dizier. Dépassé par Romens et Marceau, je m'accrochai jusqu'à Baccarat et finis 3e. Je commençais à devenir dangereux pour les anciens et je le prouvai en 1936 où je tins la tête jusqu'à Commercy, m'inclinant devant Steinmetz que j'avais sous-estimé et Romens qui me dépassa à Baccarat.

Je comptais parmi les favoris en 1937. Troisième à Vitry-le-François, je me disputai avec mon entraîneur, lui jetai mes chaussures à la tête et abandonnai dans un accès de colère que j'ai regretté depuis. Puis ce fut la guerre...

La suprême récompense vint enfin

L'exode me trouva bloqué à Brive-la-Gaillarde où je restai jusqu'en 1943. Malgré les lois raciales qui m'empêchaient de rejoindre Paris, je pus rentrer dans la capitale en 1943 à la faveur d'une marche organisée de Pantin à Pavillons-sous-Bois par les anciens de Paris-Strasbourg qui me permit d'obtenir un ausweiss.

Je ne repris vraiment contact avec la marche qu'à l'occasion d'un Paris-Chartres, en 1947. Sans aucun entraînement, je partis au sprint... et m'écroulai au bout de 500 mètres. Je terminai 20e à force d'énergie, sous les sarcasmes de la foule. Ce jour-là, je souffris presque autant que dans le terrible Paris-Strasbourg 1932 que j'ai conté.

Albert Seibert, que j'avais rencontré dans le métro à peu de temps de là, m'invita à venir m'entraîner à Morez avec lui et le pauvre Florimond Cornet. Nous comptions bien nous distinguer tous les trois dans le Paris-Strasbourg de la reprise en 1949, mais aucun d'entre nous ne pensait que Gilbert Roger pût vaincre la première fois qu'il disputait une épreuve qui requiert tant d'habitude. Ce fut pourtant ce qui advint. Pour ma part, je terminai 5e et désespérant de gagner jamais ce marathon de la marche qui me fuyait toujours.

Pourtant, je m'obstinais et la récompense vint enfin. Michon, mon entraîneur, m'avait fait venir à Pavillons-sous-Bois où il habitait. Je travaillais comme manœuvre-maçon, métier très dur et qui m'abimait la paume des mains au point que ma femme devait me faire manger, car j'étais incapable de tenir une fourchette. Levé à 3 heures du matin, je faisais 5 kilomètres à pied avant de me rendre à mon travail. Celui-ci terminé à 2 heures de l'après-midi, je me reposais deux heures et, deux fois par semaine, je reprenais la route jusqu'à minuit. Le samedi et le dimanche, je faisais 120 kilomètres sur le parcours Pavillons-La Ferté-sous-Jouarre et retour. Contrairement à l'avis général, je pensais qu'on pouvait gagner Paris-Strasbourg en ne dormant pas et les nerfs m'aidèrent à tenir cette gageure.

A un tel régime, je pris le départ en grand favori, une deuxième place derrière Gilbert Roger dans un très dur Circuit de Paris ayant mis ma condition en évidence.

Que dire de ce Paris-Strasbourg 1950 ? De tous ceux que j'ai disputés, il me parut le plus facile. Je le gagnai en battant de 17' le record des 300 kilomètres détenu depuis 1934 par Romens et le record des 72 heures. Je me sentais tellement frais que je parlai près de 10 minutes au micro, place Kléber, après quoi j'allai faire un bon dîner et me couchai à 3 heures du matin. Le lendemain, je rentrai chez moi et je m'en fus rendre visite à mon club, le club des marcheurs de l'Est parisien, en compagnie de son président, Jean Cocteau. Ce n'était pas le même. Mon Jean Cocteau à moi est entrepreneur de peinture, à Noisy-le-Sec...

Vingt et un ans pour réaliser mon rêve

Les jours qui suivirent passèrent comme un rêve. A quarante-sept ans, à l'âge où les athlètes sont depuis longtemps retirés des compétitions, j'avais réalisé une ambition vieille de vingt et un ans. J'avais parcouru des milliers de kilomètres, souffert des nuits glaciales et des journées torrides sur les chemins interminables qui conduisent de la capitale de la France à la capitale de l'Alsace. Peut-être parce que je suis Martiniquais et que l'idée première de la France métropolitaine s'est manifestée à moi sous forme de gravures dans un livre ; peut-être parce que j'ai longtemps rêvé sur ces deux phrases simples et belles par quoi s'ouvre l'Histoire de France, cours élémentaire : « Notre pays s'appelait autrefois la Gaule ; il était couvert de forêts » ; peut-être parce que la France est une patrie d'autant plus chérie qu'elle est lointaine, suis-je plus sensible que d'autres à ces deux noms de villes : Paris et Strasbourg.

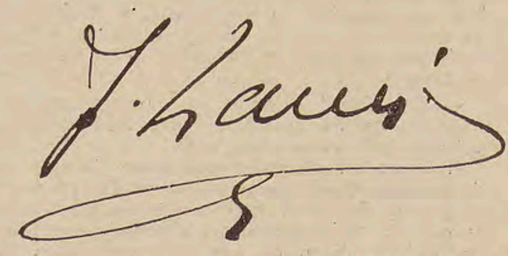
Qu'on n'en sourie pas. Il a fallu la guerre et l'occupation pour que beaucoup de Français prennent conscience de la France, du bonheur d'être Français qui leur paraissait naturel et comme allant de soi. C'est une vieille plaisanterie que celle qui montre des enfants de couleur récitant gravement que leurs ancêtres les Gaulois avaient les yeux bleus, mais elle est psychologiquement fausse. La France est leur patrie et rien de son patrimoine ne leur est mesuré. Ce n'est pas la couleur qui fait le citoyen, c'est le cœur. Paris et Strasbourg évoquent pour moi les mêmes symboles que pour les Français nés dans la métropole et c'est peut-être pour ces symboles, pour les syllabes magiques « Paris, Strasbourg », que j'ai voulu imiter les marcheurs que j'accompagnai, si jeune encore, quand la marche me fut révélée.

Un symbole en deux noms de ville

Il m'a fallu de l'obstination pour vaincre, mais lorsque je me suis vu entouré d'Alsaciennes portant encore, dans leur grand ruban, le deuil de 1870, j'ai eu conscience d'avoir uni la France la plus traditionnelle à ma France d'au-delà les mers. Cela valait bien des années de lutte pour cette unique minute de profonde joie.

J'avais enfin atteint mon but. Il me restait à connaître l'âpreté d'une lutte sans merci, homme contre homme, sur la route impitoyable et qui n'en finit pas.

Après sa triomphale arrivée à Strasbourg en 1950, Joseph Zami, vainqueur de l'épreuve, ne paraît pas fatigué au milieu des jeunes Alsaciennes en costume national. Il a réalisé son rêve.



Adapté par André CHASSAIGNON.

La semaine prochaine :

Deux fins de courses dramatique contre Albert Seibert

Copyright by But et Club-Le Miroir des Sports.
Reproduction même partielle strictement interdite.

Le "train bleu" de G. Schulte n'est pas certain d'imp

LES Six-Jours, qui nous viennent, comme beaucoup d'autres modes, d'Amérique, ont de tout temps formé un mélange toléré de sport et de spectacle: « Grande fête annuelle du cyclisme sur piste... Foire colossale... Kermesse du muscle », a-t-on coutume d'écrire. Point trop n'en faut cependant, le fâcheux échec des derniers Six-Jours de Saint-Etienne en est un témoignage.

La vulgarisation des « starletts » cover-girls, pin-up girls et reines de beauté de tous calibres a fait perdre aux Six-Jours beaucoup de leur efficacité comme « rampe de lancement » d'une jolie fille ou d'un produit publicitaire. Georges Berretrot, créateur et fabricant-maison des reines des Six-Jours, éprouve des difficultés de plus en plus grandes à trouver des... « clientes ». Et, pour maintenir l'attrait de l'épreuve, on doit en revenir, somme toute, à la lutte sportive sur la piste. A la notion de « spectacle » tend à se substituer celle d'un « sport » de plus authentique qualité.

Coureurs spécialistes de « six days races », managers, soigneurs forment un milieu très... fermé, qui a ses lois et ses secrets.

Imaginez une cour d'école. A la première récréation, un garçon se montrera plus fort que tous les autres et sa supériorité se confirmera au cours des récréations suivantes. Un clan se créera aussitôt autour de lui, prêt à se plier à ses ordres, tandis que quelques révoltés tenteront encore de faire échec à son autorité... en essayant de le vaincre par surprise. Il en est de même dans une course de Six-Jours. Une chasse est déclenchée : les plus forts du lot finiront toujours par imposer leur supériorité en prolongeant leur effort deux, trois ou quatre tours plus avant que les autres, réduits à merci. Toutes les chasses qui se dérouleront par la suite donneront à peu près le même résultat. La fatigue aidant, elles ne feront même qu'accentuer la supériorité des forts. Ceux-ci seront alors portés à se ménager entre eux et ils ne choisiront l'heure de leur explication personnelle décisive... qu'après avoir écarté tous les autres de la lutte. Se rencontrant durant tout l'hiver sur les pistes d'Allemagne, de Belgique et du Danemark, les grands spécialistes internationaux ne tardent pas à constituer un pool tout-puissant qui se retrouve, pour son apothéose, dans les Six-Jours de Paris. C'est le « fameux train bleu » international qui contrôle la course et se partage toutes les grosses primes.

Gerrit Schulte, « patron du Train bleu »

Le train bleu a pour chefs le Hollandais Gerrit Schulte, le « fou pédalant », encore extraordinairement efficace à 38 ans, et son associé, le long et taciturne Gerrit Peters. En fait partie également le Belge Rik Van Steenbergen, le plus rapide du lot, qui sera associé cette année à Stan Ockers. Mais André Mouton, directeur du Vél' d'Hiv', a jugé bon de ne pas engager une seconde formation belge, ni le tandem australien Strom-Arnold, qui s'offraient généralement comme mercenaires dociles et appointés.

Les Français, unis, arriveraient sans doute à faire échec, au moins en partie, à ce trust tyrannique. Malheureusement, il est très recherché, pour le standing commercial, de terminer première équipe française des Six-Jours de Paris. Pour obtenir cette place, certaines formations françaises des plus cotées pactisent avec les « Grands », rompant ainsi irrémédiablement l'équilibre de la lutte. Il ne reste plus aux petites équipes, livrées à elles-mêmes, qu'à se tirer d'affaire vaille que vaille.

Macé-Pasquier cassèrent la baraque

L'an dernier, le populaire soigneur « Papa » Gatier égrenait nostalgiquement ses souvenirs au cours de la cinquième nuit, à une table de la cambuse du gargotier Trois-Pattes. Il évoquait l'époque, assez éloignée, où il avait la charge de grandes équipes invitées au partage royal.

— Cette année, avec mes « mômes » Macé et Pasquier, nous ne gagnerons pas quarante sous, car ils sont étouffés, persécutés par les « gros bras », se lamentait-il.

On s'efforça de le consoler en lui versant de nombreuses rasades de vin rouge, si bien que, sur le coup de quatre heures du matin, le brave « Papa », survolté, finit par s'écrier en frappant d'un poing menaçant sur la table :

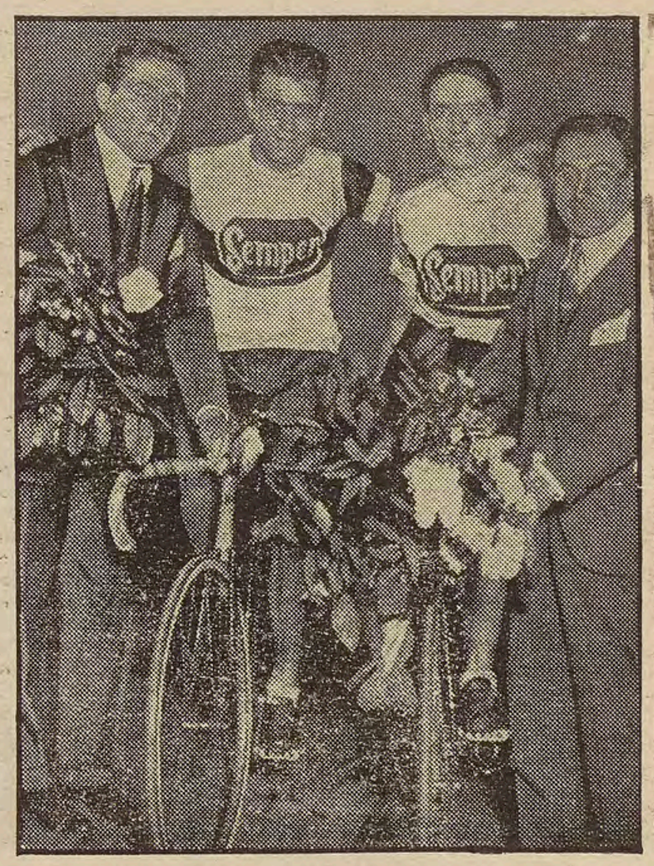
— Eh bien ! cela ne se passera pas comme d'habitude, nous ne jouerons pas les résignés, vous allez voir ce que vous allez voir !

Il remonta stimuler ses deux jeunes coureurs... qui démarrèrent par surprise, dans l'aube naissante ! Cette initiative fut fort mal accueillie par les seigneurs de la course, qui essayèrent d'abord, par tous les moyens, de freiner l'élan de ces présomptueux. N'y parvenant pas, ils s'arrêtèrent carrément de rouler à 7 heures du matin, déléguant Louison Bobet auprès d'André Mouton pour protester contre cette infraction aux règles tacites admises dans les courses de Six-Jours.

Car les coureurs se sont, à l'usage, imposé eux-mêmes un horaire bien déterminé, comportant une trêve de 4 heures du matin à environ midi, heures pendant lesquelles ils troquent leur guidon de course contre un guidon relevé, abandonnent la selle étroite pour une autre, large et rembourrée; quittent les maillots de soie pour de chauds pull-overs de laine ; se coiffent de bonnets norvégiens et se mettent à rouler doucement, si doucement que la direction du Vél' d'Hiv' exige, depuis 1950, une vitesse minima de 12 kilomètres à l'heure.

Courus d'un train régulier, sans période de trêve, les Six-Jours d'avant 1914 enregistraient des kilométrages supérieurs : 4.467 km 580 en 1913 contre 3.500 kilomètres environ de nos jours. Mais, d'un avis unanime, les Six-Jours modernes, avec les à-coups et les démarrages répétés qu'ils comportent aux heures « autorisées », sont considérés comme plus pénibles.

En 1926, pendant que son équipier Blanchonnet démarrait à l'aube, Lucien Louet (ci-dessus) fut enfermé dans sa cabine. Pour calmer son courroux, la direction l'engagea séance tenante pour l'année suivante !



Georges Wambst (à dr.) et Charles Laquehaye, vainqueurs en 1926 et 1928 n'hésitaient pas à attaquer même en dehors des heures « autorisées ». Ils avaient fait leurs débuts dans la spécialité en Amérique.

DEPUIS UNE TRENTAINE D'ANNÉES, DE
JOUR ONT SOUVENT SECOUÉ LE JOUG

Blanchonnet attaque à l'aube

Il arrive, comme nous venons de le voir avec Macé-Pasquier, que les trêves soient rompues, les alliances désavouées, les attaques déclenchées soudainement à l'aube. C'est l'imprévu, le côté sport des Six-Jours !

L'une des attaques brusquées les plus célèbres fut celle d'Armand Blanchonnet en 1928, le cinquième jour à 4 heures et demi du matin. Démarrant avec un grand braquet 25 x 7, Blanchonnet soumit tout le peloton à un régime infernal pendant plus de deux heures. Encore son équipier Lucien Louet se trouva-t-il dans l'impossibilité de le relayer, car il avait été mystérieusement enfermé dans sa cabine ! Après de laborieux pourparlers, Louet consentit à abandonner (Bob Desmarets, directeur du vél' d'hiv' à l'époque, lui signa sur-le-champ un contrat pour les Six-Jours de l'année suivante), et l'on constitua une équipe Blanchonnet-Cugnot dont on pensait qu'elle exercerait un attrait spectaculaire plus grand.

Une bagarre monumentale avait également éclaté en 1926, le quatrième jour, à 6 heures du matin. Un autre Louet — Jacques celui-là — avait rompu tous les accords en démarrant à l'improviste. Furieux, ses adversaires voulurent l'arrêter par la force. L'arbitre dut interrompre la ronde pour sermonner son monde. Après un second départ, d'autres incidents éclatèrent et il fallut neutraliser la course pendant deux heures, pour donner aux esprits surexcités le temps de se calmer.

En 1925, une équipe Piet Van Kempen-Alfred Beyl, constituée après les abandons de leurs partenaires respectifs et classés à plusieurs tours, démarra par surprise sur le coup de 4 heures du matin, semant le désarroi dans un peloton déjà en tenue de repos. Sommés de s'arrêter, les deux hommes ne voulurent rien entendre. Appelé de toute urgence et venu sur le bord de la piste en pyjama, le directeur du vélodrome lui-même, Bob Desmarets (père de l'actrice Sophie Desmarets) fut impuissant à les apaiser. Ils tournèrent pendant deux heures alors que tous les autres étaient descendus de machine et la police dut finalement intervenir pour les mettre à la raison.

Charles provoque une émeute

En novembre 1935, la direction du vél' d'hiv' avait organisé une seconde course de Six-Jours réservée aux routiers. Le duel de prestige qu'engagèrent les Français Charles Pélissier-Antonin Magne et les Italiens Guerra-Olmo, dépassa rapidement du cadre d'une simple rivalité sportive, car on était en pleine période de sanctions contre l'Italie à propos de la guerre d'Ethiopie. Ces deux équipes uniquement occupées l'une de l'autre accumulaient les tours de retard. Les hommes de tête, dans un but d'apaisement, car la foule était surexcitée, consentirent à les laisser se dédoubler ensemble. Au classement de minuit du cinquième jour, on annonça Pélissier-Magne à deux tours des leaders et à un tour de Guerra-Olmo. Furieux et s'estimant lésé, le grand Charles s'arrêta, jeta son vélo à terre, quitta la piste en courant et alla s'enfermer à double tour dans sa cabine.

Le public, dont Charles était le grand favori, se mit alors à bombarder la piste de projectiles divers avec une telle intensité que l'on dut interrompre la ronde. Bob Desmarets (encore lui) adjura Charles, qui refusait de lui ouvrir, de revenir en piste pour éviter une émeute. Le benjamin des Pélissier ne céda qu'après une heure de palabres. La foule fut instantanément calmée par le retour de son idole. On n'a pas encore revu chahut aussi monumental au Vél' d'Hiv'. Ajoutons que Maurice Archambaud et Roger Lapébie refusèrent ensuite de se plier aux préférences de la foule et aux discrètes sollicitations de la direction. Ils l'emportèrent à l'issue d'une âpre bataille dans laquelle les... « arrangements » n'avaient plus cours.

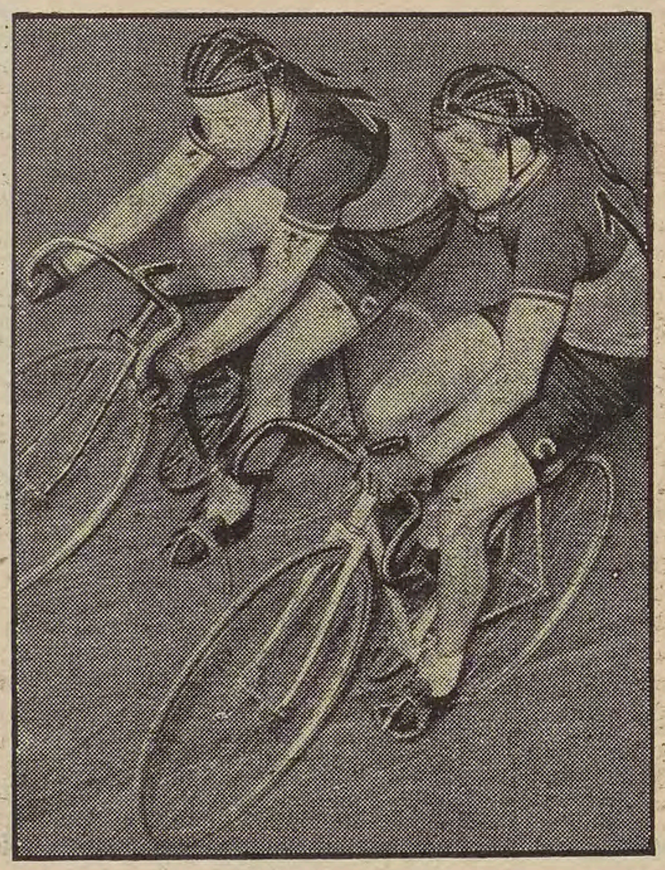
par Roger BA

La querelle et l'union de Carrara et Guy Lapébie

En 1949, le matin du cinquième jour, entre 3 heures et 4 heures, Emile Carrara, impulsif, descendit de vélo et menaça d'en venir aux mains avec Guy Lapébie, auquel il reprochait de le marquer trop exclusivement. Roger Lapébie et le débonnaire Vincent Carrara réussirent à calmer les antagonistes. Deux ans plus tard, Carrara et Lapébie devenus équipiers se couvraient mutuellement d'éloges auprès des journalistes. Ne pas trop se fier, en règle générale, aux querelles de coureurs, si violentes soient-elles.

En 1947 encore, une attaque surprise fut déclenchée à l'aube du dernier jour par deux coureurs attardés, Prat et Giorgetti. Les pointeurs chargés de compter les tours, totalement débordés, on dut neutraliser la course entre 6 heures et midi. A 14 heures, deux autres coureurs chevronnés, Raymond Louviot, dit « Laripette », et Jacques Girard, relancèrent une bataille impitoyable qui ne devait plus s'interrompre jusqu'à

d'imposer sa loi dans les prochains Six-Jours de Paris



Charles Pélissier (à dr.) et André Leducq, les plus populaires de nos routiers coururent les Six jours de Paris à plusieurs reprises. Charles fut, en 1935, le héros (involontaire) du chahut le plus monumental

Macé et Pasquié ont maintenu, l'an dernier, la tradition des attaques matinales. Ce qui ne fut pas du goût des « Grands » de la course qui s'arrêtèrent même de rouler pendant une demi-heure et protestèrent

ES, DES "COMMANDOS" DU LEVER DU OUG ET FAIT TREMBLER LES SEIGNEURS

Roger BASTIDE

l'arrivée. Dans la dernière soirée, les coureurs épuisés n'avaient pas eu le temps de changer de maillots et de se débarbouiller. Les écarts entre les équipes étaient énormes, les chasses se déroulaient à moins de quarante à l'heure, l'effort ayant été trop prolongé. Les favoris Schulte-Boeyen, mécontents, s'étaient retirés après avoir accumulé 19 tours de retard pour être restés sept minutes absents de la piste dans l'après-midi, et le public ne goûta que médiocrement le spectacle, alors que les hommes avaient réellement donné le meilleur d'eux-mêmes ! Ainsi est-il préférable, pour la satisfaction générale, de se conformer aux règles tacites établies par l'usage : produire l'effort aux heures de grosse affluence... et profiter des heures de trêve pour permettre aux coureurs de réparer le désordre de leur tenue.

Pour la reine de Hollande

Un autre cas célèbre d'accords tacites rompus se situe en 1931. Deux heures avant la fin, le joyeux Parisien Lucien Choury, dit « L'Avocat », et le jovial Marseillais Louis Fabre, dit « Boudi », étaient au commandement. De discrètes complaisances leur étaient acquises. Le roi des Six-Jours de l'époque, le brun Hollandais Piet Van Kempen en personne, paraissait admettre le résultat. Soupçonnant qu'il avait renoncé à ses chances sans l'en informer, son soigneur eut recours à une ruse. Il fit remettre à Van Kempen un faux télégramme signé... « Wilhelmine, votre reine » et ainsi conçu : « Pour la Hollande, gagnez ! » Saisis d'un beau zèle patriotique, Van Kempen et Pijnenburg, son équipier, rompant tous les engagements secrets qu'ils avaient pris, se mirent à démarrer comme des forcenés, déclenchant une chasse... dont tirèrent profit les Italiens Linari et Dinale, finalement vainqueurs.

Pietro Linari, grand et brun Florentin aux allures de seigneur de la Renaissance, avait coutume, à partir du quatrième jour, de molester ses soigneurs et de se plaindre de leurs services... afin d'avoir ensuite prétexte à rabattre sur leurs gages. A cet aristocrate de la pédale, il fallait, pour vaincre, l'appui d'un tâcheron dévoué : l'obscur et infatigable Dinale.

Quand le pauvre Bevilacqua se fâche

Aux Six-Jours de Chicago, en 1949, Roger Godeau gagna une prime de 100 dollars devant le puissant mais peu rapide Italien Bevilacqua... en tenant son guidon d'une main, tandis qu'il agitait, de l'autre, une moustache postiche sous son nez. Ulcéré, le pauvre Tonio se mit alors à rouler comme un fou, sourd à toutes les objurgations. Alvaro Giorgetti, son coéquipier, refusa de le relayer. « Bevi » continua de rouler seul. On essaya de le calmer en l'aspergeant à chaque passage avec une lance de pompier. En vain. Bevilacqua poursuivait sa ronde, estimant qu'il vengeait son honneur par ce moyen simpliste. On jeta des chaises devant ses roues sans plus de résultat et l'on ne put finalement l'arrêter qu'en disposant des échelles au travers de la piste !

Distractions des heures creuses

L'Amérique a toujours appuyé sur les à-côtés spectaculaires et même burlesques des Six-Jours. En 1913, lors des premiers Six-Jours de Paris, les coureurs américains douchaient les spectateurs, aux heures de ralentissement, avec des éponges ou des syphons. Les Européens, se piquant au jeu, escamotèrent des chapeaux au passage. L'Allemand Pakenbush provoqua des mouvements divers en roulant le chef coiffé d'un képi d'artilleur français.

« Ils nous ont toujours envié notre artillerie », lança un émule de Paul Déroulède.

Les Six-Jours en Amérique, actuellement encore, sont disputés sur une piste démontable de 160 m 90 (10 tours au mile). On ne recule devant aucune innovation pour dérider le spectateur, et certains coureurs reçoivent des primes spéciales... pour provoquer des chutes.

La première fois que Godeau se rendit outre-Atlantique, on lui donna comme équipier, quelques minutes seulement avant le départ, un grand diable de nègre dont le matériel démodé suscita l'hilarité dans le clan des coureurs européens.

En piste, la maladresse du malheureux n'avait d'égale que sa frayeur. Tout tremblant, il se rendit responsable de plusieurs chutes collectives. Il abandonna enfin le deuxième soir, non sans avouer... qu'il n'avait jamais couru sur piste auparavant.

Une certaine détente est tolérée aux heures calmes. Le noir Tunisien Ali Nefatti avait pour compagnon, dans sa cabine, un coq, et Lucien Choury... un lionceau apprivoisé dont la présence maintenait les visiteurs à distance respectueuse.

Sans aller jusqu'aux exagérations de Saint-Etienne, certaines facéties sont admises. En 1950, on assista, sur le coup de quatre heures du matin, à un pittoresque simulacre d'enterrement de Jean Robic, avec civière, cordons du poêle, bougies et chants funèbres parfaitement imités. Un quart d'heure plus tard, « Biquet », ressuscité par une semonce du directeur du vélodrome, démarrait comme un lapin.

En 1949, les fantaisistes Bernard Bouvard, Roger Godeau et Bruylandt s'attirèrent des remontrances officielles pour « danses du ventre, déguisements et propos déplacés en public ».

La bonne humeur ne perd jamais ses droits.

La défaillance de Peix

Mais il y a aussi les heures de défaillance cruelle. En 1933, le Parisien Roger Peix, dit « le Roquet », s'était fait attribuer deux heures de repos pour une chute dans laquelle il s'était blessé au poignet droit. Allongé dans sa guitoune, il divaguait littéralement de fatigue.

« Tant pis pour la bourgeoise, hoquetait-il dans son délire, nous n'achèterons pas encore cette année la salle à manger dont elle rêve. Je n'en puis plus, je vais abandonner... Nous prendrons des caisses d'oranges vides pour ameublement ! »

Son soigneur, Thémar, ne souffla mot. Quand Peix fut endormi, il défit le pansement du poignet droit et le lui enroula discrètement autour du poignet gauche.

Deux heures plus tard, Roger Peix refusait de reprendre la course. « Je souffre trop », se plaignait-il en montrant son pansement. Thémar n'eut plus qu'à lui avouer son stratagème pour le décider à repartir.

En 1928, au cours des seuls Six-Jours courus à Paris en plein air, au vélodrome Buffalo, l'Italien Alessandro Tonani venait de faire une chute impressionnante. Emporté sur un brancard, il entendit vaguement le speaker diffuser que son équipier Onésime Boucheron serait retiré de la course s'il ne trouvait pas un autre partenaire dans un délai de deux heures.

Miraculeusement guéri par cette annonce, Tonani bondit littéralement du brancard sur son vélo et Boucheron-Tonani gagnèrent finalement avec trois tours d'avance.

Automatisme des spécialistes

Les spécialistes de « six days races » atteignent un degré d'automatisme extraordinaire. L'Australien Mac Namara disputa près de deux cents épreuves du genre dans sa carrière. A 46 ans, il manqua même de peu de remporter les Six-Jours de New York. Dans les chasses ou dans les sprints, pour l'attribution de primes importantes, les « écureuils » réalisent des temps de purs sprinters. En 1950, à Paris, Van Steenbergen s'attribua une prime de 300.000 francs en couvrant le dernier tour de piste (250 m) en 15 secondes.

En 1938, le colosse Karel Kaers, 100 kg pour 1 m 92, avait fait mieux encore : 14" 4/5 pour une prime de 5.000 fr. Kaers était tellement puissant qu'il fit un jour céder sous son poids l'arrière de son vélo. Boucheron dut lui prêter l'une de ses bicyclettes et Kaers le battit un peu plus tard dans les séries de sprint.

Tous les champions non spécialistes ne s'adaptent pas avec une égale facilité aux courses de Six-Jours. Fausto Coppi, en 1952, roula avec souplesse et termina très frais, sans avoir, il est vrai, cherché à batailler pour la victoire finale.

L'an dernier, notre Louison Bobet fut beaucoup plus éprouvé, puisqu'il ne redevint pleinement lui-même que dans le Tour de France, trois mois plus tard.

Moeskops jouait au billard

En 1924, le Hollandais Peter Moeskops, champion du monde de vitesse, fut engagé dans les Six-Jours de Bruxelles. On lui donna pour équipier Ali Nefatti. Exploitant, en vedette capricieuse, l'immense bonne volonté du Tunisien, Moeskops, vêtu d'un peignoir, allait jouer au billard jusqu'à une heure avancée de la matinée dans une brasserie proche du vélodrome.

— Les Six-Jours ? Ce n'est pas si terrible qu'on le prétend ! conclut-il après cette première expérience... grandement facilitée. Et il signa un contrat pour les Six-Jours de New York, cette fois avec le populaire Brocco.

La première chose que Moeskops aperçut, en prenant possession de la guitoune, fut un réveille-matin posé sur l'étagère.

— Je te préviens que je l'ai remonté pour te tirer de la couchette à deux heures du matin, quand ton tour sera venu de rouler, l'informa froidement « Coco ».

Ecœuré, Moeskops abandonna au cours de la deuxième nuit.

Souvent des vedettes invitées « pour l'affiche » ont été ménagées par des équipiers moins renommés... mais plus courageux.

« Ne jetez pas vos bidons contre la cloison de sa guitoune, vous allez le réveiller », ironisait l'Amiénois Michel Pecqueux en faisant allusion à un coureur beau garçon, porteur d'un nom célèbre et qui bénéficiait des faveurs de la foule autant que de celles de la direction.

Les Six-Jours sont ainsi remplis d'inégalités sociales. A l'image de la vie...

Dix-huit équipes prendront le départ des Six-Jours de Paris 1954 :

Cinq formations étrangères : Schulte-Peters (Hollandais) ; Van Steenbergen-Ockers (Belges) ; Roth-Bucher (Suisses) ; Piazza-De Rossi (Italiens) ; Espin-Timoner (Espagnols).

Trois formations mixtes : Van Vliet (Hollandais)-Patterson (Australien) ; Gillen (Luxembourgeois)-Terruzzi (Italien) ; Plattner (Suisse)-Hassenforder (Français).

Dix formations françaises : Godeau-Senfftleben ; Carrara-Forlini ; Andrieux-Bellenger ; Gérardin-Guerrini ; Goussot-Blusson ; Reynes-J. Le Nizerhy ; Bouvard-Lognay ; Caput-Bareth ; Chapatte-Surbatis ; Macé-Pasquier.

LES MANIFESTATIONS SPORTIVES DE LA SEMAINE DU 22 MARS AU 7 AVRIL

Lundi 29 mars

CATCH. — Au Palais des Sports : Sexton-Miquet.

Mardi 30 mars

BOXE. — Au Central : Pierre Carrara-Desmeule.

CATCH. — A Paris : réunion au Cirque d'Hiver.

Jeudi 1er avril

RUGBY XV (A Grenoble). — F.C. Grenoble-Cambridge.

CYCLISME. — Les Six-Jours de Paris (du 1er avril au 7 avril).

Vendredi 2 avril

BOXE. — A Chicago : Olson-Kid Gavilan. — A Montrouge : Valignat-Louni.

Samedi 3 avril

FOOTBALL (A Londres). — Armée française-Armée anglaise (Kentish).

AVIRON. (A Paris). — Encou-Basse Seine.

BOXE (A Tunis). — Baour-Brahim.

RUGBY XV. — (A Toulon) Sélection de Provence-Cambridge. — (A Twickenham) Armée française-Armée britannique. — (A Aurillac) France-Galles Juniors. — (A Bayonne) Demi-finale du Manoir : Lourdes-Mont-de-Marsan.

Dimanche 4 avril

ATHLETISME. — Relais à travers Paris. — A Charlety : P.U.C.-Racing.

BASKET (Au Havre). — Le Havre-Paris.

CYCLISME. — Réunion à la Cipale. — Premier Pas Dunlop régional. — Tour du Vaucluse. — Course de la Vallée de la Loire. — Tour des Flandres. — Course de côte du mont Coudon. — Tour des Quatre Cantons. — Tour de Campanie. — Amateurs : Paris-Evreux. — Tour des Flandres.

FOOTBALL. — Première division : Toulouse-Reims ; Marseille-Sochaux ; Nancy-Girondins ; Nîmes-Lille ; Stade-Saint-Etienne ; Sète-Metz ; Lens-Le Havre ; Nice-Monaco ; Roubaix-Strasbourg. — Deuxième division : Besançon-Montpellier ; Grenoble-Cannes ; Rennes-Angers ; Nantes-Red Star ; C.A.P.-Rouen ; Valenciennes-Racing ; Toulon-Béziers ; Perpignan-Aix ; Sedan-Alès ; Lyon-Troyes.

MOTO-CROSS (A Argenteuil). — Rouen et Metz.

RUGBY XIII. — Avignon-Villeneuve ; Albi-Catalans ; Carcassonne-Bordeaux.

Lundi 5 avril

TENNIS. — Du 5 au 11 avril : Tournoi de San Remo.

Mercredi 7 avril

BOXE. — (A Glasgow) : Cohen-Eddie Carson.

FOOTBALL. — (Au Parc) Racing-Vasco de Gama. — (A Gand) France-U.S.A. (militaires).

CYCLISME. — Arrivée des Six-Jours de Paris.

LES MOTS CROISÉS DE MAX FAVALELLI

PROBLEME N° 75

HORIZONTALEMENT. — 1. Ne désignent pas toujours le vainqueur de Milan-San Remo. Et pas un autre. En fin de série. — 2. Particulièrement redoutable chez les Marseillais quand ils ont du souffle. Un club dont on envie la richesse. — 3. Illustre fils de Néo. A démontré qu'il savait toujours grimper. — 4. Pour fixer l'aviron. Au milieu du rein. — 5. Couple qui sait nager. Assure parfois le service d'ordre. — 6. Préposition. Rassemble chaque dimanche les amateurs de sport. — 7. Un avant centre ne doit pas en manquer, dans les deux sens. Battue pour les joueurs de tennis. — 8. Un frère de la « petite reine ». Crête de Crète. — 9. Siège du noble art. Spécialité du pays d'Anquetil. — 10. Préside aux destinées de notre athlétisme.

VERTICALEMENT. — 1. Rémy y fit sa plus belle découverte. — 2. Ses as sont les hommes plus « vite » du monde. Peut se faire par frottement. — 3. Ces parcours là conviennent tout particulièrement à Van Steenbergen. Ce que fait l'entraîneur pour le coureur de demi-fond. — 4. On l'élève pour Carnera. Au bout du couloir. — 5. A remettre. Rang décapité. — 6. Un Bitterrois truculent qui eut l'art d'entretenir le moral de nos rugbymen. Achève le placage. — 7. Résultat d'une division après addition. Pas assez complet pour être demi. — 8. En boîte. Sert de modèle et d'idéal à Robert Cohen. — 9. Glowacki y excelle. Enlèvement. — 10. Tel est le joueur trop personnel.

SOLUTION DU PROBLEME N° 74

HORIZONTALEMENT. — 1. Melchior. — 2. Are, Ov, Ara. — 3. Riom, Angel. — 4. Tkc, Anée. — 5. Isard, Pe. — 6. Net, Gaffer. — 7. En, Rue. — 8. Sutemi. — 9. Demarco. — 10. Pétase, Lob.

VERTICALEMENT. — 1. Martinez. — 2. Eriksen, De. — 3. Léocat, Set. — 4. Fuma. — 5. Ho, Adg, Tas. — 6. Ivan, Amère. — 7. Nerf, Mc. — 8. Rage, Friol. — 9. Re, Peu. — 10. Vallerey.

Que voulez-vous savoir ! (Adressez vos questions 124, rue Réaumur)

NOUS rappelons à nos correspondants la nouvelle réglementation adoptée en raison du succès toujours plus grand remporté par cette rubrique :

1) Nous ne répondons qu'à une seule question ;

2) Nous ne communiquons pas les palmarès individuels des champions, ni les palmarès complets des épreuves classiques ;

3) Nous ne répondons pas aux demandes d'adresses personnelles.

Nous vous prions enfin de poser des questions précises présentant un caractère d'intérêt général. Cette rubrique sera ainsi plus attrayante encore et nous pourrons satisfaire la curiosité d'un plus grand nombre de nos lecteurs.

M. CHARLES AUMANGE, LA PLANQUETTE (CHER) :
Devant Dempsey, Georges Carpentier s'était présenté à 78 kilos environ, alors que son rival accusait 86 kilos environ.

M. LUCIEN BUSSIERE, FOURS (NIEVRE) :
Voici les dimensions d'une table de ping-pong : 274 centimètres 5 de long et 152 centimètres 5 de large. Le plateau doit se trouver à 76 centimètres 5 du sol.

M. LUCIEN BERTIN, HELIOPOLIS (EGYPTE) :
Adressez-vous au P.U.C., 11, rue Soufflot, Paris (Ve).

M. PIERRE BARDOCHE, 57, RUE CHARLOT, PARIS (3e) :
André Gérard, entraîneur du onze des Girondins, est l'ancien gardien de buts de cette équipe. Avec les Bordelais, Gérard gagna la Coupe de France en 1941.

M. BURG, BOULEVARD DAVOUT, PARIS :
Voici le classement du Championnat de France de football 1944-45, groupe nord : 1. Rouen, 35 points ; 2. Lens, 30 points ; 3. Red Star, 30 points. Groupe sud : 1. Lyon, 34 points ; 2. Bordeaux, 32 points ; 3. Sète, 26 points. Match de barrage : Rouen bat Lyon par 4 buts à 0.

M. LAURENT BRAVIN, 13, RUE ELISEE-RECLUS, SAINT-ETIENNE (LOIRE) :
Voici le classement de l'étape Rennes-Saint-Brieuc (85 kilomètres contre la montre), dans le Tour de France 1951 : 1. Hugo Koblet, en 2 h 5' 40" ; 2. Louis Bobet, 2 h 6' 39" ; 3. Fausto Coppi, 2 h 6' 44" ; 4. Fiorenzo Magni, 2 h 8' 32" ; 5. Pierre Barbotin, 2 h 9' 33". En 1951, Koblet a gagné le Tour de France, Fausto Coppi avait fini à la 10e place et Bobet à la 20e.

M. CLAUDE CREUSSY, FIXIN (COTE-D'OR) :
Voici la formation du Havre qui a réussi le nul avec Reims (0-0), le 14 mars : Villenave ; Gomez, Bihel ; Hassouna, Broccolici, Legagnoux ; Lombardini, Hidalgo, Loretto, Novotarski, Grumellon.

M. ANTOINE CASTELLI, BOULEVARD GENERAL-GIRAUD, BASTIA (CORSE) :
Voici l'adresse du Stade de Reims : 3, rue Buirette, Reims.

M. GERARD JASMIN, MALAYOL, PAR TRELISSAC (DORDOGNE) :
Nous ne connaissons pas ses projets pour la présente saison.

M. FRANÇOIS COYMAN, LYCEE LAMORICIERE, ORAN (ALGERIE) :
Envoyez-nous votre courrier et nous le ferons suivre.

M A C, MARSEILLE :
Jacques Anquetil n'a pas participé au Grand Prix Marseillais. Nous ne savons pas s'il participera au cours de la saison à une course dans la région marseillaise.

M. MAURICE DUBUS, 32, CITE CADOUX, BEAUCHAMP (SEINE-ET-OISE) :
Adressez-vous au Cercle Athlétique de Paris, 272, avenue Daumesnil, Paris (XIIe) :

M. PIERRE GOURGUES, 11, RUE DU PEGLE, MONT-DE-MARSAN (LANDES) :
Voici le nombre de sélections de vos rugbymen favoris : Martine, 7 ; Maurice Prat, 10 ; Mias, 15 ; Chevallier, 12 ; Brejassou, 10 ; Domec, 5.

M. A. GEORGES, RUE DES FONTAINES, PLUVIGNER (MORBIHAN) :
Nous n'avons pas retrouvé ce nom sur la liste des internationaux de basket-ball.

M. CLAUDE GERTAIN, 42, AVENUE PARMENTIER, CHEVILLY-LARUE (SEINE) :
Voici les dates de naissance de vos champions favoris : Robert Varnajo, le 1er mai 1929, à Port-la-Claye (Vendée) ; Stanislas Bober, le 12 mars 1930, à Nanterre ; Jacques Dupont, le 19 juin 1928, à Lezat-sur-Lèze (Ariège) ; Rémy Raoul, le 25 octobre 1919, à Marseille ; Nello Lauredi, le 5 octobre 1925, à Mulazzo (Italie) ; Jean Gueguen, le 1er avril 1924, à Paris.

M. LUCIEN GASPERINI, 65, BOULEVARD BARBINI, BELLE-DE-MAI, MARSEILLE (BOUCHES-DU-RHONE) :
Nous vous mettrons en relation avec nos lecteurs désireux de compléter leur collection de « But et Club - Le Miroir des Sports », du n° 181 au n° 450.

M. HEDLEY MACCAY, CORK (IRLANDE) :
Dizabo continue à jouer dans le quinze de Saint-Vincent-de-Tyrosse. L'ex-trois quarts centre de l'équipe de France opère souvent au poste de troisième ligne ou à celui de demi d'ouverture ; Monique Berlioux dirige avec sa mère l'entraînement des nageuses du Racing.

M. ANDRE HOFFMEYER, WEILER, PRES WISSEMBOURG (BAS-RHIN) :
Le nécessaire a été fait.

M. JO GALFRE, CASTELLANE :
Adressez-vous au service des courses des cycles La Perle, rue Saint-Ferdinand, Paris.

M. G. KUNTZ, ERSTEIN (BAS-RHIN) :
Les coureurs de l'écurie Tebag portent des maillots rouges à bande blanche. Vous pouvez écrire aux cycles Tebag, à Zurich (Suisse).

M. SERGE KROMWELL, RUE DU PAVE, FORT-DE-FRANCE (MARTINIQUE) :
Non. Il ne pratique plus d'ailleurs.

M. J. LANEUZE, C.A.G. RUELLE (CHARENTE) :
Un footballeur peut porter des chaussures de basket. Le cas s'est d'ailleurs produit cet hiver lorsque les terrains étaient gelés.

M. ANDRE LANDRY, 2, RUE DE LA CREUSE, LA CHAUX-DE-FONDS (SUISSE) :
Envoyez-nous votre courrier et nous le ferons suivre.

M. CLOVIS LERICHE, ISSY-LES-MOULINEAUX :
Le 25 mai 1946, Georges Martin a battu Denis Juliani par abandon au 4e round.

M. MICHEL LECAMPION, LA SELLE-EN-COGLES (ILE-ET-VILAINE) :
Voici les couleurs de vos clubs favoris : Racing Club Franc-Comtois : maillot rouge, culotte bleue, bas rouges ; Association Sportive de Cannes : rouge et blanc ; Association Sportive de Troyes : marine et blanc ; Union Athlétique Sedan-Torcy : maillot bleu, écussons vert et rouge, culotte blanche, bas rouges ; Football Club de Sète : vert et blanc ; Stade Français : bleu parements rouges.

M. HENRI MARCHAT, 16, RUE LOUIS-MELOTTE, ASNIERES (SEINE) :
Corallini a gagné Paris-Ezy en 1935 ; Frosio a triomphé dans cette épreuve en 1936 et Goutorbe en 1937.

M. CLAUDE PINCHON, SAINT-JOSEPH (MANCHE) :
Avant de devenir professionnel, Fausto Coppi était garçon charcutier.

M. J.-M. PIETTE, 4, PLACE SAINT-JEAN, CHALONS-SUR-MARNE :
Jacques Herbillon a été déchu, vendredi dernier, se son titre de champion de France. La F.F.B. va ouvrir une compétition pour désigner son successeur.

M. MAURICE ROBIN, 11, BOULEVARD SOULT, PARIS (XIIe) :
La location pour les rencontres internationales de football est ouverte le lundi matin qui précède le match au bureau de la rue Daleyrac.

M. JACQUES RAISON, RUE SAINTE-CATHERINE, POITIERS (VIENNE) :
Nous vous mettrons en relation avec nos lecteurs désireux d'acheter une collection de « But et Club - Le Miroir des Sports » du numéro 338 au numéro 445.

M. ROUX, LYON (RHONE) :
Dans le grouge XII, le Brésil s'est qualifié pour la Coupe du Monde de Football.

M. SERGE SADOK, 75, RUE DE GRAVILLIERS, PARIS (3e) :
Voici les derniers vainqueurs du « Pneumatique » : 1946, Soffieti ; 1947, Huguet ; 1948, Teisseire ; 1949, Deprez ; 1950, Molineris ; 1951, Sciardis ; 1952, Diot ; 1953, Bernard Gauthier.

M. PIERRE SALEIX, 70, BOULEVARD SOULT, ALBI (TARN) :
Voici les villes où se sont disputés les Championnats du Monde sur Route depuis 1946 et les vainqueurs : 1946 : Zurich, 1er Knechi (Suisse) ; 1947 : Reims, 1er Middelkamp (Hollande) ; 1948 : Amsterdam, 1er Schotte (Belgique) ; 1949 : Copenhague : 1er Van Steenbergen (Belgique) ; 1950 : Liège, 1er Schotte ; 1951 : Varese, 1er Kubler (Suisse) ; 1952 : Luxembourg, 1er Mueller (Allemagne) ; 1953 : Lugano, 1er F. Coppi (Italie).

M. JEAN TRUFFAUT, 50, CITE HENRI-CHAUSSON, GARGENVILLE (SEINE-ET-OISE) :
Adressez-vous au service des ventes de « But et Club - Le Miroir des Sports », 12, rue du Croissant, Paris.

M. JEAN-PIERRE TERY, 19, RUE CHATEAUBRIAND, SAINT-BRIEUC (COTES-DU-NORD) :
Antoine Cuissard a joué 25 fois dans le onze tricolore. Il signa sa première licence de professionnel en faveur de l'A.S. Saint-Etienne Club qu'il quitta pour Cannes, où il ne resta que quelques semaines. Cuissard fut ensuite transféré à l'O.G.C. Nice, dont il défend toujours les couleurs.

UN FERVENT DE LA BOXE, LE BREUIL (SAONE-ET-LOIRE) :
Adressez-vous au service des ventes de « But et Club - Le Miroir des Sports », 12, rue du Croissant, Paris (2e).

D'UN FIDELE LECTEUR DE VOTRE JOURNAL A TOURS :
La performance de Davis n'a pas encore été homologuée.

D'UN MORDU DU BASKET A AUSSONNE, DANS LA HAUTE-GARONNE :
Voici les tailles et les poids de vos joueurs favoris : Beugnot, 2 mètres 07, pour 101 kilos ; Haudegand, 1 m 98, pour 85 kilos ; Monclar, 1 m 96, pour 92 kilos ; Buffière, 1 m 86, pour 88 kilos ; Rey, 1 m 86, pour 78 kilos ; Antoine, 1 m 87, pour 80 kilos ; Rey, 1 m 74, pour 72 kilos.

M. JEAN-PIERRE, W. A., ROUEN :
Le premier numéro de « Club » est paru le 22 juillet 1946 ; le premier numéro de « But et Club » est paru le 16 juin 1947 ; le premier numéro de « But et Club - Le Miroir des Sports » est paru le 9 avril 1951.

UN SPORTIF ANGEVIN :
Votre performance est passable.

UN FUTUR ATHLETE :
Votre performance est moyenne seulement. Vous devez encore progresser. Il est vrai que vous êtes encore très jeune et vous pouvez vous améliorer à force de travail et d'entraînement.

UN LECTEUR DU CALVADOS :
Le nécessaire a été fait.

UN JEUNE SUPPORTER BRASPARTIATE DE MORVAN :
Morvan a redemandé une licence d'indépendant et il a l'intention de courir cet été en Bretagne pour le compte d'une équipe régionale.

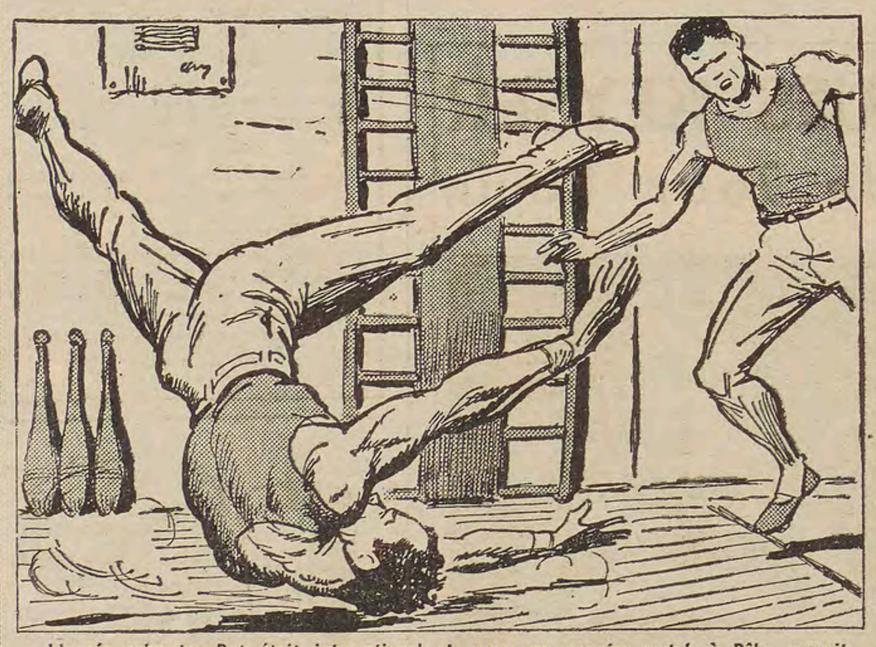
DEUX JEUNES SPORTIFS VIGANAIS :
Non, nous ne le pouvons pas.

UN ADMIRATEUR DE ROGER HASSENFORDER :
Non, ce n'est pas possible.

UN AS DU BALLON
Voici le palmarès de Lille dans le championnat de France professionnel : 1932-33 : 1er du groupe A ; 1933-34 : 4e ; 1934-35 : 7e ; 1935-36 : 2e ; 1936-37 : 5e ; 1937-38 : 7e ; 1938-39 : 5e ; 1945-46 : 1er ; 1946-47 : 4e ; 1947-48 : 2e ; 1948-49 : 2e ; 1949-50 : 2e ; 1950-1951 : 2e ; 1951-52 : 3e ; 1952-53 : 4e. Lille a toujours joué en 1re division. Nous n'avons pas tenu compte des compétitions organisées durant la guerre.

La carrière de Raymond Dot

Raymond Dot est né, le 28 décembre 1926, à Puteaux. Il est devenu gymnaste parce qu'il aimait la boxe. A douze ans, il avait mis k.o. un de ses camarades d'école, ce qui faillit valoir de gros ennuis à son père. Son idole était Joe Louis. Pour le calmer, le papa, devenu méfiant, le fit inscrire à une société locale, la S.M.P., qui n'était pas une société omni-sport comme il le croyait, mais une société de gymnastique. Du jour au lendemain, Raymond oublia le noble art pour ce sport qui venait de se révéler à lui. Entraîné par Marius Régnier, il travailla avec ardeur aux côtés des champions de l'heure, Anger, Touchard, Dewolf, Duchemin. Tout fier de côtoyer ces vedettes, Dot montrait une bonne volonté touchante. L'ayant remarqué pour la persévérance et la ténacité dont il faisait preuve aux agrès et le soin qu'il apportait à exécuter correctement ses mouvements, on lui donna sa chance en lui faisant disputer les championnats juniors 1945 qu'il gagna.



L'année suivante, Dot était international et, pour son premier match à Bâle, prenait la première place aux préliminaires. Tout allait pour le mieux quand le 25 octobre 1947, une lame de parquet disjointe lui fit manquer un appel de saut périlleux. Deux vertèbres cervicales fêlées et 40 jours dans le plâtre, Dot ne put reprendre l'entraînement que pour préparer les J.O. de Londres. Il ne devait pas décevoir les sélectionneurs puisqu'il se classa premier Français avant de remporter en 1950 et 1951 le titre national. Ces deux saisons furent éblouissantes. Classé dans les dix meilleurs gymnastes mondiaux aux championnats du monde à Bâle, il battit à Lyon le Suisse Tschabold, un des maîtres de la spécialité et termina par les Jeux Méditerranéens d'où il rapporta sept médailles d'or. Une opération de l'appendicite compromit sa saison 1952. Marié en 1953, il commença à ouvrir les yeux sur son avenir et à songer à se créer une position sociale solide.

Le match France-Allemagne le remit en vedette et il reprit son titre de champion de France qu'il avait dû céder à Weingand. En décembre, il se sortit honorablement d'une confrontation avec les Russes, devant qui il fut le seul à tenir sa place. La naissance de sa petite fille, Evelyne, qu'il a l'intention d'orienter vers la gymnastique, mais dans un but strictement éducatif contribua à l'écarter des compétitions. Ouvrier tôlier à la mairie de Puteaux, ses nouvelles charges de famille l'incitaient à délaisser l'entraînement. Marius Régnier fut obligé de le supplier pour lui faire disputer le match France-Hongrie où il fut encore le meilleur. Depuis, il travaille simplement les mouvements imposés des championnats du monde qui auront lieu en juin à Rome. Malgré la nécessité, il se résigne mal à abandonner un sport auquel il consacra quinze ans de sa vie. Il est à souhaiter que sa retraite ne soit pas définitive. La « gym » française a encore besoin de lui.

(TEXTE D'HENRI MALLEJAC. DESSINS DE P. ORDNER.)

LES SOUVENIRS DE ROBERT COHEN

J'ÉTAIS UN DÉMOLISSEUR A MES DÉBUTS, G.-CH. RAYMOND M'A CHANGÉ EN PUNCHEUR

UNE seule défaite (je touche du bois) figure, à ce jour, à mon palmarès professionnel. Elle me fut infligée par Fobert Meunier, à la Mutualité, le 2 décembre 1951, lors du premier combat que je disputai sur huit reprises.

Je souffrais depuis trois jours d'un douloureux abcès dentaire. Il m'avait été impossible de fermer l'œil. Je n'aurais pas dû combattre. Je refusai de déclarer forfait... parce que Léon et moi avions besoin d'argent. Une bourse de 8.000 fr., à l'époque, cela représentait une petite fortune pour nous.

Je dominai Meunier dans les six premières reprises, en dépit d'une coupure à l'arcade sourcilière gauche. Puis, le souffle me fit défaut, mes jambes s'alourdirent et je subis la loi de mon adversaire dans les deux derniers rounds. Les juges restèrent sur l'impression de cette fin de combat. Meunier reçut la décision au milieu de mouvements... très divers.

« Qu'il m'accorde ma revanche et je le taillerai en pièces », déclarai-je calmement à Gaston Charles Raymond, dans le vestiaire.

Je retrouvai Robert Meunier cinq mois plus tard, le 15 mai 1952. Il abandonna à la huitième reprise.

Je n'ai encore jamais sous-estimé un adversaire, quel qu'il soit. Je prépare chacun de mes combats avec le même soin et la même conscience. Je redoute trop les hasards du ring, les impondérables, pour ne pas mettre toutes les chances possibles de mon côté au départ.

Ma victoire sur John Kelly à Belfast, pour le titre de champion d'Europe, fut remportée, somme toute, avec une facilité à laquelle je ne m'attendais guère. J'ai livré d'autres combats infiniment plus durs... pour un moindre profit.

Cependant, très sincèrement, et sans chercher à diminuer personne, je dois avouer que je ne fus pas réellement inquiété dans mes premiers combats professionnels. Robert Meunier est un adversaire à la défense serrée, difficile à boxer, mais à aucun moment il ne me fit mal. Le 3 février 1952, au Palais de la Mutualité, Binet me cueillit en contre à la première reprise et m'envoya à terre. Je me remis aussitôt sur pied sans avoir été compté. Je battis Binet aux points. Ce coup reçu, imputable à mon impétuosité, m'avait stimulé plus qu'il ne m'avait éprouvé.

Je garde le souvenir de combats amateurs qui furent autrement pénibles pour moi. Surtout, à mes débuts. Un dénommé Zouaoui en particulier, champion d'Oranie, changea en trois reprises le volume de ma tête pour... plusieurs jours. Je l'avais vu boxer pour la première fois contre la sélection lyonnaise, au cours de cette réunion qui avait décidé, en quelque sorte, de ma vocation. Il possédait le style le plus propre à impressionner le profane que j'étais alors : il ne reculait jamais !... Il faut préciser que je fis de même quelques mois plus tard quand je me trouvai en face de lui dans le ring, en finale du championnat d'Oranie 1948... Jamais je n'ai eu, par la suite, le visage cabossé à ce point. Mais je fus champion.

Un certain Abdesselem, l'année suivante, me fit également douter de l'efficience de la fameuse définition : « La boxe est l'art de donner des coups sans en recevoir. » Car j'en reçus tout juste un petit peu moins que ce que j'en donnai. Pendant un mois, je me promenai avec un caillot de sang dans l'œil qui inquiéta beaucoup mes parents.

Ah ! je ne puis prétendre que j'avais une garde très fermée à l'époque. Je ne pensais qu'à foncer avec toute ma fougue de débutant. Je ne m'apercevais pas des coups qui m'étaient rendus.... ou plutôt je ne m'en apercevais qu'à partir du lendemain.

Depuis, j'ai pris du métier et — ne souriez pas — je suis devenu infiniment plus... circonspect. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il existe beaucoup de boxeurs aimant les coups.

Cependant, quand je croise les gants à la salle, je me montre aussi ardent, aussi acharné que dans un véritable combat. Il fut un temps où Gaston-Charles Raymond ne trouvait plus de sparring-partner à mon poids et il m'est arrivé de mettre k.-o. un poids léger professionnel de bonne valeur. Autant que le style et la condition physique, il m'est nécessaire de cultiver cet instinct de combat, cette méchanceté que je sens sourdre en moi dès que je me retrouve gants aux poings.

En combat, au coup de gong initial, je pense très fort à mon père et à ma mère, et instantanément je me sens un cœur à renverser une muraille !

Démolisseur sans « punch »

Je disputai mon premier combat professionnel hors de Paris le 4 novembre 1951 à Metz, contre le champion local, Yansanne. A l'appel de la sixième reprise, Yansanne en dépit des objurgations de ses soigneurs, resta le séant résolument collé au tabouret.

« J'ai compris, cela me suffit ! » gémit-il.

J'ai écœuré de cette façon ou mis hors d'état de poursuivre le combat un certain nombre d'adversaires. Je vous ai déjà parlé de Gauche et de Meunier. Il y eut encore Martin, Vanderdonckt, Jasse ; plus tard, les ex-champions de France Mathieu et Sandeyron et le « zoulou » Jack Tuli.

Cela ne contentait pas pleinement Gaston-Charles Raymond. Jouer les démolisseurs ce n'était déjà pas si mal, mais lui rêvait de me faire acquérir l'arme suprême, le « punch » qui foudroie proprement l'adversaire et... séduit les foules !

Le « boss », c'est le surnom que je lui donne affectueusement, n'a cessé de me soumettre dans ce but, depuis que je suis sous sa direction, à un savant travail de salle pour obtenir le synchronisme voulu entre les mouvements des bras et ceux des jambes au moment de frapper. La façon dont j'ai mis John Kelly hors de combat semblerait indiquer que nous sommes sur la bonne voie !

Je n'ai toutefois pas encore battu mon record personnel : Roland Gibert, mis k.-o. en 140 secondes, temps du compte de l'arbitre compris, le 18 septembre 1952 à Wagram !

Ma sœur Andrée

Le mal du pays nous prit avec une particulière acuité au bout de dix mois d'existence parisienne. Le « boss » trouva le remède. Il conclut un combat pour moi contre Garcia à Oran le 5 avril 1952. Le temps d'enlever la victoire aux points et nous étions à Bône, Léon et moi, en famille, pour les fêtes de Pâques. On nous trouva changés : très pâles et amaigris. Pour mon compte personnel, mes quinze combats pros déjà livrés avaient laissé des marques sur mon visage, et notamment un superbe chou-fleu à une oreille. Et puis nous rapportions deux pleines valises de linge fripé, effrangé, usagé avant l'heure. Maman, en femme énergique, ne tergiversa guère.

« Vous emmènerez votre sœur Andrée à Paris avec vous, déclara-t-elle. Il res-

LES SOUVENIRS DE ROBERT COHEN

tera Yvette, maintenant âgée de 20 ans, pour m'aider à m'occuper des plus petits. »

La chose était devenue possible, car nous avions fini par découvrir à Paris une chambre convenable, avec deux fenêtres, s'il vous plaît, rue Condé, dans le quartier de l'Odéon. Ce n'était certes pas encore un palais, dès que nos visiteurs étaient plus de deux, il fallait en convier une partie à s'asseoir sur le lit, faute de sièges, mais enfin nous pouvions respirer plus librement, et, dans une certaine mesure, circuler sans trop nous écraser les pieds.

Andrée nous accompagna donc. Je vous ai déjà appris qu'elle eut à charge de nous moucher, nous torcher, nous dorloter et essuyer nos larmes quand nous étions bambins. Andrée est une personne de petite taille, comme tous les Cohen, au teint mat, aux yeux bruns, pleins de bonté. En fait, elle n'est que bonté, dévouement, effacement. Nous la vénérons dans la famille et tous les étrangers qui l'approchent reconnaissent que c'est une petite sainte.

Elle vit dans notre ombre, avec l'unique préoccupation que nous ne manquions de rien.

Un peintre — inconnu — lui a proposé récemment de faire son portrait. Ce reflet de ma jeune gloire se posant sur elle l'a effarouchée.

« Faites celui de Robert, moi je ne compte pas », a-t-elle répondu.

Depuis qu'elle est avec nous à Paris, nous ne sommes plus des jeunes gens inorganisés et un peu bohèmes. Nous avons acquis, même dans les conditions les plus précaires, le confort et la stabilité morale. Elle recrée, à elle seule, la douce atmosphère de notre lointain foyer bônois.

Léon, en fait notre chef de clan, a renoncé à se marier afin de mieux se consacrer à mon avenir. Et il m'a convié à suivre son exemple... Ce fut très dur, à un certain moment, à Bône, où des liens très tendres m'unissaient à une jeune fille qui en était certes digne en tous points.

J'ai renoncé, pour l'instant, à fonder un foyer. Mais eût-il été sage de bâtir un foyer sur l'insécurité? Pour l'instant notre ambition est de « percer », d'arriver à nous faire un nom et une situation sociale. Elle nous prend tout entiers.

D'un combat à l'autre, je commençais à devenir populaire. Ma manière agressive et percutante ralliait la majorité des suffrages. Je puis me flatter, n'est-ce pas, de n'avoir jamais rendu un combat... ennuyeux ou soporifique !

Le nombre de mes supporters allait grandissant.

L'un d'eux, M. Dalex, un maître imprimeur, imagina de mettre à notre disposition un local qu'il n'utilisait pas, à Montrouge, avenue Gambetta, nous laissant le soin de le transformer en logement.

Cela nous donna assez de mal au début, car nous dûmes tout réparer, plancher, murs et plafond. Je manquai même me casser une jambe en tombant d'une échelle alors que je bouchais un trou au plafond.

Nous disposons désormais de deux pièces assez spacieuses, gentiment aménagées par Andrée et d'une cuisine dont elle a fait son royaume exclusif. M. Dalex est en train de faire construire un immeuble de plusieurs étages dans lequel il nous réservera, enfin, un bel appartement. Mais dans combien de temps ?

Le plus acharné et le plus généreux de mes supporters est toutefois M. David, tailleur au Carreau du Temple, chez qui j'ai d'ailleurs fêté en famille mon vingt-troisième anniversaire.

M. David supporter et mécène

M. David a été très bon pour moi. A mes débuts, il lui arriva de m'aider de ses propres deniers. Il m'a habillé de pied en cap. Avant un combat, il m'a souvent emmené me concentrer au bon air dans sa propriété de Vincennes. Bruyant et expansif, M. David clame à tous les vents qu'il n'existe pas au monde un boxeur de mon poids capable de me résister. Et bien qu'il soit le plus débonnaire des hommes, il roule des yeux terribles à ceux qui font mine de le contredire.

A mon retour de Belfast, je m'endormis le soir à Montrouge en serrant sur mon cœur la paire de gants de mon combat victorieux contre John Kelly. Non pas par superstition... mais parce que je savais que M. David les convoitait à titre de souvenir.

Vaine précaution... Si vous pénétrez dans sa boutique de tailleur, vous remarquerez immédiatement à la place d'honneur une paire de gants de boxe encadrant un portrait de moi. M. David est parvenu à ses fins : tout à fait entre nous je n'aurais pas eu le cœur de lui refuser bien longtemps cette satisfaction... platonique.

J'aime beaucoup M. David. J'ai confiance en lui et surtout je crois dur comme fer qu'il me porte bonheur.

J'exige que ce soit lui qui m'emmène vers le lieu du combat dans son Hotchkiss noire. Je m'asseois toujours à la même place auprès de lui et je lui demande de prendre le même chemin qui m'a conduit précédemment vers un combat victorieux. Je ne me sens vraiment sûr de moi que lorsque j'aperçois, du ring, M. David à sa place habituelle dans la salle. Cette aveugle confiance est née le 20 octobre 1952 exactement. M. David sut, ce soir-là, deviner mon désarroi et me rendre courage alors que je m'apprêtais, terriblement impressionné, à affronter un prestigieux adversaire : le Gitan Théo Medina. En fait mes appréhensions n'étaient pas injustifiées : aucun boxeur n'est encore parvenu à m'éprouver aussi douloureusement que l'a fait Medina.

Adapté par Roger Bastide.

Prochainement :

Théo Médina est l'adversaire qui m'a fait le plus souffrir.

Copyright by But et Club-Le Miroir des Sports. *Reproduction même partielle, strictement interdite.*

La légende du sport

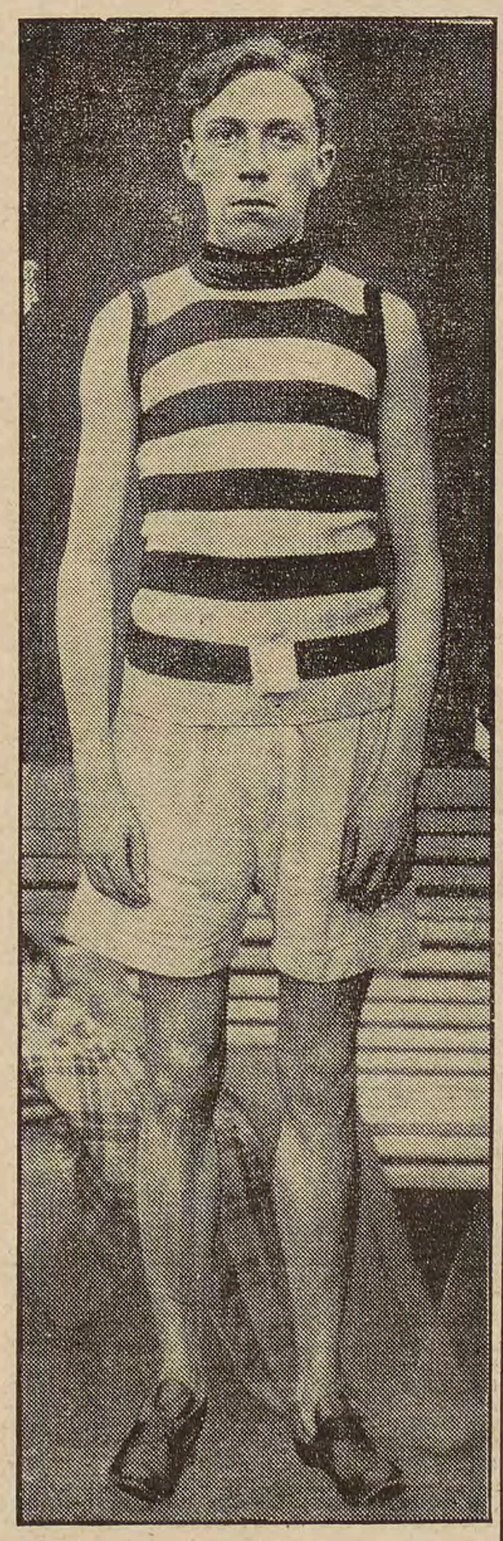
JACQUES KEYSER
rival de Jean Bouin

JACQUES KEYSER est mort lundi dernier 22 mars. C'est avec lui une grande époque de la course à pied qui disparaît. Retracer sa carrière, c'est évoquer un duel qui s'étendit sur sept ans, que la guerre interrompit seule et dont le second acteur fut Jean Bouin.

Ils avaient débuté tous les deux la même année, 1907. Depuis dix ans Gaston Ragueneau était imbattable dans le National. Il était naturellement grand favori dans l'épreuve qui se disputa à Meudon sur 16 kilomètres. Dès le début de la course, on sentit cependant qu'il serait en difficulté. Un jeune Marseillais, Jean Bouin, du Stade Phocéen menait un train sévère et un mince racingman aux cheveux bouclés demeurait dans la foulée de Ragueneau : c'était Keyser, encore scolaire l'année d'avant et qui s'était révélé en battant de Fleurac dans le classique prix Roosevelt. Au sprint, les trois hommes étaient encore ensemble. On découvrit alors le vrai Jacques Keyser. Un sec démarrage à cent mètres du poteau lui permit de lâcher Ragueneau de dix mètres et Bouin de vingt. Le duel commençait.

EN 1908, Bouin retenu en Italie ne participa pas au National et Keyser l'emporta de justesse, sous la neige devant Fayollat et Ragueneau. Les deux rivaux se retrouvèrent en 1909, à Amiens. Cette fois, Bouin l'emporta. Manche à manche. La belle revint au Marseillais qui, en 1910, au Parc Borély, devant ses compatriotes effectua une course splendide et, lâchant Keyser après 1.500 mètres de course le contraignit à l'abandon. Deux fois de suite encore, il trancha la question de suprématie en sa faveur. Pour sa défense, Keyser argua qu'il avait arraché la semelle métallique de ses pointes pour s'alléger et qu'il s'était ainsi abîmé la plante des pieds. L'abstention de Jean Bouin au National de 1913, à Langon, près de Bordeaux, fit rebondir la querelle. Jean Bouin s'était-il « dégonflé » ou avait-il fait preuve de sagesse ? Toujours est-il que Jacques Keyser remporta sa troisième victoire. En 1914, toujours en l'absence de Bouin, devenu recordman du monde de l'heure, il conquit son quatrième titre. La guerre allait clore leur rivalité, Bouin étant tué près de Lérouville, tandis que Keyser s'engageait dans la Légion étrangère.

REFORME en 1916, Keyser reprit la compétition. La rivalité des deux champions avait été féconde et avait suscité de nombreuses vocations. Vainqueur du Critérium de 1918, second en 1919 derrière Vermeulen, Keyser se voua aux jeunes du Racing. Chaque année, pour son plaisir, il disputait la course Versailles-Paris, n'ayant rien perdu ni de sa classe ni de la joyeuse humeur qui faisait le désespoir des dirigeants graves... et la joie de ses amis, de Charles Poulenard, en particulier. Devenu commerçant en articles de sport, il pratiqua presque jusqu'à la fin de sa vie et demeurera un modèle pour les athlètes par sa loyauté et son amour de la course à pied qui lui doit une de ses plus belles pages.



COUPE PERRIER
CHALLENGE DU FAIR-PLAY

Classement établi par la Commission Sportive au cours de sa séance du Mercredi 17 Mars 1954

PREMIERE DIVISION

1. - SAINT-ETIENNE	0
2. - C. O. ROUBAIX	0
3. - LE HAVRE A. C.	0
4. - STADE DE REIMS	1
5. - LILLE O. S. C.	2
6. - TOULOUSE F. C.	2
7. - F. C. METZ	3
8. - F. C. NANCY	4
9. - F. C. SOCHAUX	4
10. - STADE FRANÇAIS	4

DEUXIEME DIVISION

1. - C. A. PARIS	0
2. - U. S. SEDAN	1
3. - A. S. CANNES	1
4. - F. C. ROUEN	2
5. - R. C. PARIS	3
6. - F. C. NANTES	3
7. - U. S. VALENCIENNES	3
8. - A. S. AIXOISE	4
9. - S. C. O. ANGERS	4
10. - S. C. TOULON	5

Sté Nat. des Entreprises de Presse
Imprimerie CHATEAUDUN
59-61, r. La Fayette, Paris-9e

4 A

COPIES D'ADRESSES

Vos loisirs deviendront une source de profits en copiant des adresses pour la diffusion de nos livres. Renseignements contre une enveloppe portant vos nom et adresse. Grande Librairie Française (Service 300), 106, boulevard Gambetta, Nice (Alpes-Mmes).

PUBLICITE EXCLUSIVE
O.P.G., 46, rue de Lille, Paris - 7e
Tél. : LITtré 15-44

But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS

Directeur : Gaston BENAC
Rédact. en chef: Félix LEVITAN

TARIF DES ABONNEMENTS
6 mois ..... 800 fr.
1 an ..... 1 600 fr.
C. C. P. Paris 5.390.08

Abonnements :
12, r. du Croissant, Paris-2e
Téléph. : CENtral 87-20 (Poste 61)

La vente des photos sportives

Nous avons organisé un service de vente de photographies. Adressez vos commandes : Service de vente des photographies, « But et Club-Le Miroir des Sports », 124, rue Réaumur, Paris-2

TARIF DE VENTE

Photographie 13 x 18	120 fr.
Photographie 18 x 24	200 fr.
Photographie 30 x 40	300 fr.

FRAIS D'ENVOI

Ajouter pour frais d'envoi (jusqu'à dix photographies) :
30 fr. pour les 30 x 18
40 fr. pour les 18 x 24
60 fr. pour les 30 x 40

MODE DE PAIEMENT. - Seules seront servies les commandes accompagnées du paiement. Ce dernier est à faire EXCLUSIVEMENT par MANDAT-LETTRE ou par MANDAT-CARTE.

C'EST GAGNER DEUX FOIS QUE DE GAGNER UNE COUPE
Christofle

VEDETTE
POINTES INÉBRANLABLES
foot bouts ½ dur et souple
CHAUSSURES
MERCIER
et en Rugby la pipet but de Puig Aubert
50 ans au service du sport

POINTES INEBRANLABLES
Fabrication MERCIER
Brevet 882-984
Tout contrefacteur sera poursuivi
(Loi de 1844, sur les brevets)

OJD DIFFUSION · PUBLICITÉ

Direct.-gér. : MM. VERRIERE et MASSOT.
Siège social : 124, r. Réaumur, Paris (2e).

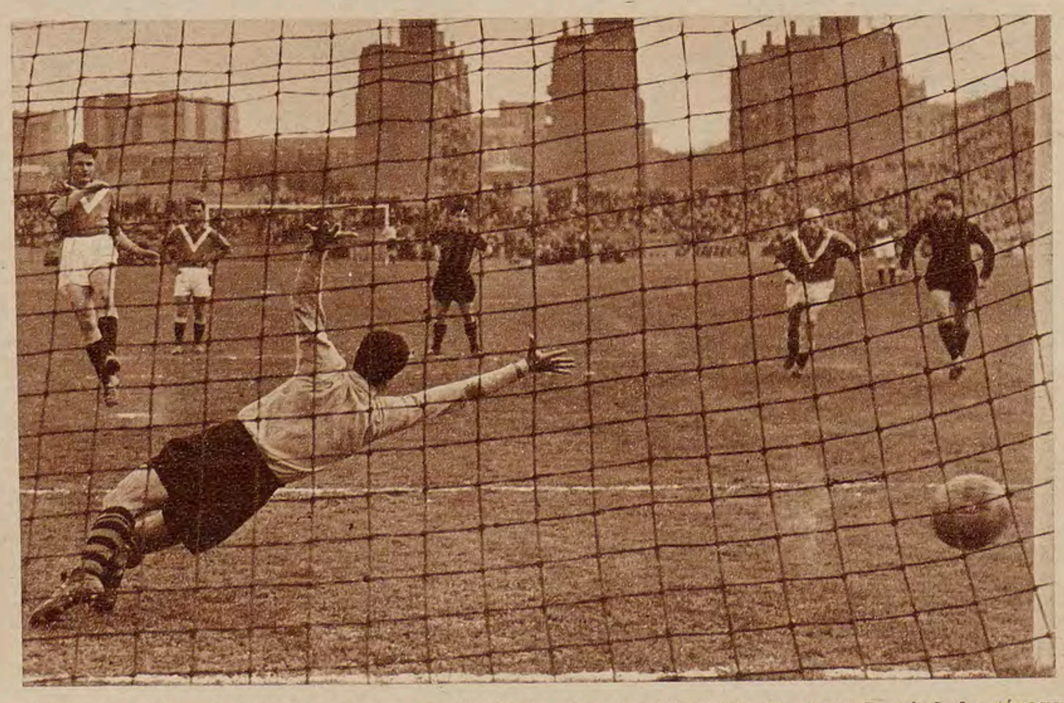
RBITRE FRUSTRE LES BORDELAIS

a qualité du football n'ait pas atteint une grande protège devant Huguet qui dégage. A g. : Mahjoub.

Le demi centre de Bordeaux, Garriga, fut le meilleur du match. Autoritaire et clairvoyant, il commanda avec brio la défense bordelaise. Ici, il va stopper avec fougue une descente de l'inter niçois Nuremberg, balle au pied. Au fond, on reconnaît Ujlaki aux côtés de Gallice.

, vient de frustrer les Girondins d'un penalty indiscutable pour main de Poitevin, et, tandis que les Bordelais protestaient, Ujlaki a marqué ! Sur cette vue d'ensemble prise au téléobjectif, eferee ne voudra rien entendre et maintiendra sa décision : but pour Nice. Les Bordelais décideront alors de regagner les vestiaires où ils séjourneront pendant 1/4 d'heure avant de rejouer.

ir sur deau. Le second penalty pour Bordeaux et qui (celui-là) sera reconnu valable par M. Kohler. Kargu (8) a été fauché et s'effondre devant Hairabedian. A gauche : Gonzales et Mahjoub.



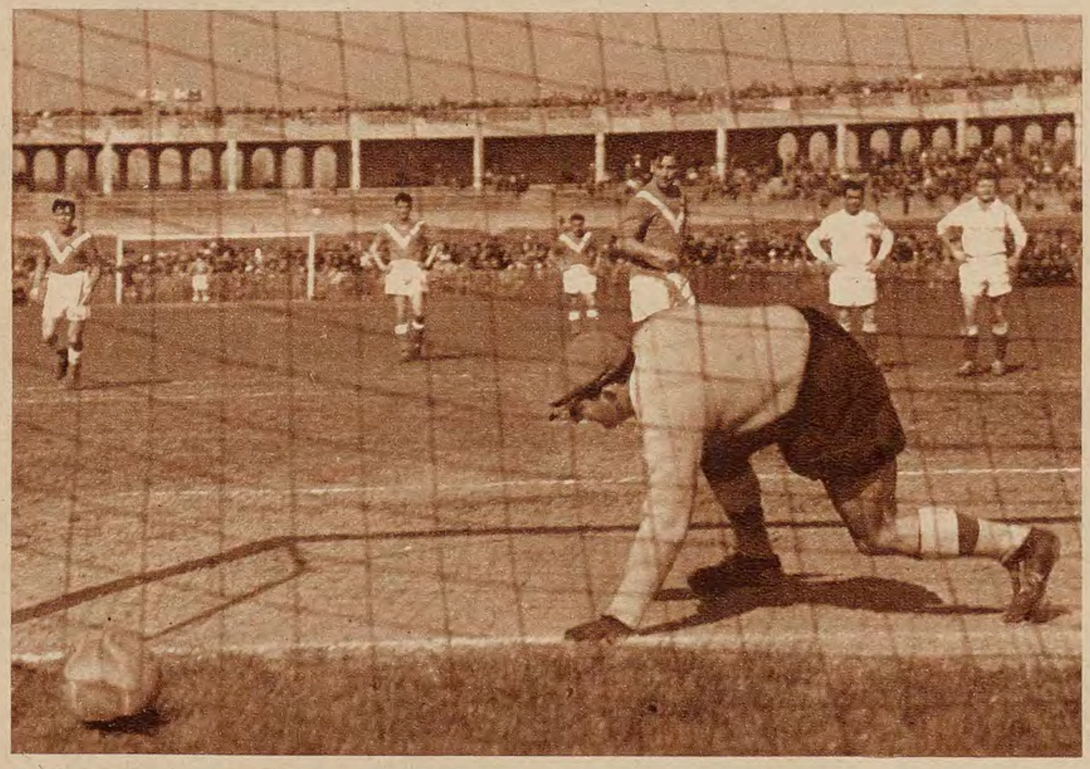
L'inter droit des Girondins, Kargu, a décidé de shooter lui-même le coup de pied de réparation. Il a tiré en force dans le coin : Hairabedian plonge, mais est battu. Egalité : 1-1

ROUEN ET BESANÇON ONT SUCCOMBÉ DEVANT MARSEILLE ET

MARSEILLE-ROUEN (3-2, apr. prol.), à **Lyon. l'Olympique de Marseille a triomphé de justesse. Le Phocéen Johansson se replie devant le Rouennais Beraudo qui n'a plus la balle.**

Le goal de Marseille, Angel, est sorti de sa cage et bloque la balle bien que menacé par Beraudo, qui a suivi une offensive de Melchior (invisible). A dr. : Le Marseillais Johansson.

Les avants de Rouen furent souvent entreprenants et Angel eut à s'employer. Il a bondi et stoppé une attaque normande menée par Quaino (en partie masqué). A gauche : Salem.



Penalty contre l'O.M. pour main de Salem. L'ailier de Rouen, Melchior, l'a shooté avec précision. Le goal Angel s'est détendu, mais il est battu et ramassera la balle dans ses filets.

SEDAN-BESANÇON (2-1), à Dijon, en 1/4 de fin. de la Coupe. Lorius arrête devant C. Oliver.

La défense de Besançon eut à supporter tout le poids du match, mais s'en tira avec honneur. Lorius et les arrières se mirent fréquemment en vedette. Ici, Lorius n'aura pas à intervenir, son coéquipier Fiori va dégager en force devant le Sedanais Fulgenzy.

SEDAN APRÈS AVOIR LUTTÉ JUSQU'A LA LIMITE DE LEURS FORCES

L'ailier droit autrichien Melchior, s'il marqua les deux buts de **son équipe**, n'a pas fourni, cependant, une partie transcendante. Il s'avéra très dangereux, toutefois, par sa puissance et son jeu direct. Aux prises avec Salem et le demi marseillais **Mésas**, il a été dépossédé de la balle qu'il convoitait. (Reportage de nos envoyés spéciaux P. Boileau et Y. Bardin.)

Mêlée sur les buts de Besançon. Lorius, une fois de plus, a jailli avec autorite et a intercepté le ballon que son demi droit Carra (en partie masqué) allait reprendre de la tête.

Le demi centre de Besançon, Schleider, a sauté d'une façon acrobatique et a réussi à détourner de la tête une passe que Fulgenzy attendait. (Ph. de notre env. sp. R. Trécourt.)

EXCLUSIF

LA FOULÉE DE ZATOPEK EN QUINZE IMAGES

Le phénomène tchèque court comme M. Tout-le-Monde...

SI l'on excepte ses grimaces légendaires, et naturellement la rapidité de sa course, Emil Zatopek est un athlète comme tout le monde. Sa foulée n'a rien d'extraordinaire en soi. Elle est sobre, dépouillée, sans aucune exagération dans un sens ou dans l'autre, c'est-à-dire qu'elle n'est ni trop longue, ni vraiment courte. Elle est simplement économique, ce qui est fort important il est vrai. Quant au mouvement de bras, s'il peut paraître désordonné à première vue, on remarque à l'examen qu'il laisse les muscles décontractés à l'extrême. Le style de Zatopek, si l'on arrive à oublier le visage, est très pur, sinon aux yeux des esthètes, du moins à ceux des techniciens de la course. Sa grande qualité est d'être *naturel*. C'est l'explication technique d'une carrière prodigieuse.

APARTÉS

- **HENRI JORGE** n'a pas donné son accord au Celtic qui le sollicitait : il espère toujours être requalifié à XV.
- **LE GENERAL CHASSIN**, nommé à Paris après avoir animé l'équipe de la III[e] R.A. de Bordeaux, ne fait aucune différence entre les dirigeants à XIII et à XV. Il assiste à leurs réunions dans la tribune officielle et promet impartialement à tous de faire venir dans son unité les jeunes rugbymen mobilisés et aptes à renforcer les clubs parisiens.
- **M. FRASINELLI**, membre de la Commission Technique de la F.F.A., a ignoré l'interdit jeté sur le cross de Vincennes pour les officiels. Il a été speaker de la réunion.
- **CHARLES HUMEZ** s'est longuement entraîné avant son match contre Panther avec un sparring-partner dont le nom a été tû dans la presse. C'était Albert Yvel, qui, après un drame auquel il fut mêlé, est en liberté provisoire en attendant un probable non-lieu.
- **L'U.S.A.P.** est mécontente de la F.F.R. qui lui a accordé le match Toulouse-Toulon alors que les XIII présentaient Perpignan-Carcassonne. Résultat financier : 1.420.000 francs de recette pour les XIII; 792.000 pour les XV.
- **PAUL MATTEOLI** ne participera pas aux Six-Jours parce qu'il s'entend mal avec Guerrini et qu'il craint de manquer de métier, mais surtout parce qu'André Mouton ne lui a offert que 200.000 francs pour la course.
- **ENZO SACCHI** a été encensé par la presse australienne au cours de la tournée qu'il vient d'effectuer avec Harris et Patterson, mais ce dernier a été vilipendé par ses compatriotes qui l'accusent de manquer de conscience professionnelle.
- **M. JUY**, constructeur du dérailleur-Simplex, qui avait invité des amateurs de toutes nationalités à s'entraîner pendant un mois à Monaco, tous frais payés, a éprouvé un douloureux étonnement en apprenant que la Fédération Britannique avait froidement classé professionnels les quatre amateurs anglais qui avaient profité de l'aubaine.
- **RIK VAN STEENBERGEN** n'a pas participé au classique Gand-Wewelgem pour cause de première communion de sa fille aînée.
- **DANS LE PROCHAIN CODE DE LA ROUTE** actuellement à l'étude, les cyclistes seront (enfin) autorisés à rouler « à deux de front ».
- **L'ELIMINATION DU P.U.C. ET DU RACING** du championnat de rugby a réjoui les dirigeants du Comité de Paris qui auront les meilleurs joueurs parisiens à leur disposition pour préparer le voyage en Roumanie du XV de la capitale.
- **ROGER HASSENFORDER** a commandé tout un assortiment de fausses moustaches, fausses barbes, lunettes et chapeaux en papier pour se distraire pendant les Six-Jours. André Mouton s'est promis de lui rappeler que la course n'a rien à voir avec la mi-carême.
- **CAMBRIDGE** connait des difficultés financières. Pour le centième match l'opposant à Oxford, ses rameurs ne disposeront pas d'un bateau neuf. Oxford, par contre, a maintenu la tradition et son équipe a réalisé le meilleur temps de l'année dans sa nouvelle embarcation.
- **ABDALLAH** n'est pas resté au Centre Sportif de l'Armée entre le National et l'International pour une histoire de comptes entre la F. F. A. et l'Armée. S'il était demeuré à Vincennes, il ne fut peut-être pas tombé malade et eut pu courir à Birmingham.
- **LA JEUNE ET CHARMANTE** championne cycliste Suzanne Egloff vient de faire l'acquisition de deux paires de caleçons longs en laine. Elle les porte pour rouler à l'entraînement et perdre ainsi plus rapidement l'excédent de poids qui nuit à sa forme.
- **DEUX COUREURS FRANÇAIS**, qui étaient fort bien placés dans le peloton d'arrivée de Milan-San-Remo, affirment que Rik Van Steenbergen fut catapulté par un véritable relais d'américaine que lui donna... Hugo Koblet. Motif de cette aide précieuse : les « Grands » du cyclisme international sont désormais d'accord pour faire échec à la supériorité devenue trop.... tyrannique de Fausto Coppi.

PAYS DE GALLES-FRANCE (19-13), samedi à l'Arms Park de Cardiff. Dominés en avant, les Français se sont montrés en dessous de leur valeur. Une touche courte vient d'être jouée. Cazenave, qui a été servi par Chevallier, s'apprête à passer le ballon à ses lignes arrières. De gauche à droite : Cazenave, Labadie, Willis, Chevallier, Robbins, Thomas, Mias et Judd.

Notre envoyé spécial à Cardiff, M. de Laborderie, constate avec dépit:

LES FRANÇAIS ONT PERDU UNE BELLE OCCASION : BATTRE POUR LA 1RE FOIS, LES GALLOIS CHEZ EUX

27 mars 1954. — Stade d'Arms Parks à Cardiff. — PAYS DE GALLES (Evans ; Ken Jones, Alun Thomas, Griffiths, Rowlands ; Glyn Jones (o.), Willis (m.) (cap.) ; R.C.C. Thomas, Judd, Davies, Robbins, R.H. Williams, W.O. Williams, B. Meredith, C. Meredith) BAT FRANCE (Claverie ; Cazenave, Martine, M. Prat, Boniface ; Labazuy (o.), Dufau (m.) ; Domec, Baulon, Jean Prat (cap.), Mias, Chevallier, Domenech, Labadie, Bienès) 19-13. — Beau temps, ciel gris, bon terrain. — 60.000 spectateurs. Arbitrage excellent de M. A.R. Dickie (Ecosse).

PAYS DE GALLES : 1 essai (Griffiths) transformé (Evans (10'), 1 coup franc (Evans 44'), 1 essai (Meredith 55'), 2 coups francs (Evans 66' et 70') : 19 points.

France : 1 essai (Martine) transformé (Jean Prat 35'), 1 essai (Baulon) transformé (Jean Prat 60'), 1 coup franc (J. Prat 78'), 13 points.

Classement du tournoi des 5 nations : 1. Angleterre, 6 pts ; 2. Pays de Galles et France, 4 pts ; 4. Irlande, 2 pts ; 5. Ecosse, 0 point.

CARDIFF. — L'équipe de France de rugby a perdu une belle occasion de vaincre pour la première fois le quinze du Pays de Galles sur son terrain mascotte d'Arms Park, à Cardiff. En même temps elle a perdu celle de s'installer solidement en tête du classement du tournoi des Cinq Nations. Successivement victorieuse de l'Ecosse et de l'Irlande(et même de la Nouvelle-Zélande), notre formation avait caressé l'espoir de ne compter que des succès au cours de la présente saison.

UNE MAUVAISE DISPOSITION

L'échec de Cardiff est venu nous rappeler à la modestie. Pourtant, tout se présentait admirablement pour nous : les Gallois étaient successivement privés des services de leur meilleur attaquant, le demi d'ouverture Cliff Morgan, et de leur capitaine, le redoutable avant seconde ligne, Rees Stephens, et l'ambiance prodigieuse du Stade d'Arms Park dont on pouvait redouter les effets pour nos joueurs nous était nettement favorable. Les soixante mille spectateurs qui garnissaient les tribunes avaient repris en chœur notre « Marseillaise », au moment des hymnes nationaux, et notre formation avait été plus acclamée que celle des Gallois, à son entrée sur le terrain.

Les opérations avaient bien débuté pour nous. Deux minutes ne s'étaient pas écoulées que Jean Prat pouvait tenter un but de pénalité de 35 mètres ; hélas ! il le manqua. Cette offensive ne fut que feu de paille. Nos trois quarts centre adoptèrent aussitôt une curieuse disposition sur le terrain : ils se tenaient à la hauteur de la mêlée, cependant que le demi d'ouverture Labazuy se tenait en profondeur. Comment pouvaient-ils attaquer dans ces conditions ? On peut s'expliquer une telle stratégie pour assurer une défense, mais s'y décider immédiatement sans avoir pris la mesure de son adversaire, sans avoir essayé ses propres forces, c'est une véritable abdication.

GERARD DUFAU, HOMME DE LA SITUATION

Du reste cet échelonnement était-il si efficace en défense ? Il gênait visiblement Maurice Prat, et il aboutit au bout de dix minutes à un essai gallois, préparé par le demi d'ouverture Glyn Jones, bottant en position avancée, voisine du hors jeu, un coup de pied au-dessus de nos trois quarts. Le rapide Griffith reprit cette balle, ou l'arracha des doigts de Claverie, en position délicate, devant la charge de quatre maillots rouges.

Nous n'étions pas au bout de nos alarmes ; l'arbitre, M. Dickie, bravant la réprobation de la foule, avait beau pénaliser sévèrement les avants gallois (huit coups de pied de réparation en notre faveur, contre deux aux Gallois en première mi-temps), notre équipe n'en était pas moins malmenée. Elle était outrageusement dominée aux remises en jeu à la touche, battue au talonnage, surclassée dans le jeu au pied, bousculée dans le jeu ouvert, mais il lui restait ses admirables réactions, ses improvisations subtiles et déconcertantes. Notre demi de mêlée Gérard Dufau fut, dans cette pénible première demi-heure, l'homme de la situation, il défendait à tour de bras, et réussissait par de diaboliques interventions à retourner la situation, et à transformer en offensives de nos lignes arrières les charges menaçantes des joueurs gallois. Bien mieux, deux attaques françaises étaient menées. Un débordement de Cazenave, suivi d'un coup de pied de déplacement, fut stoppé par un hors jeu de Domec, mais une tentative de drop goal de Maurice Prat aboutit à un essai de Martine ; le ballon heurtant un poteau prit à contre-pied la défense galloise, ce dont sut profiter l'astucieux trois quart centre.

(SUITE PAGE 24.)

Mêlée « ouverte » dans les 22 m. gallois. Sous les yeux de l'arbitre écossais M. Dickie (à g.), le 2e ligne français Mias transmet le ballon à Gérard Dufau. Chevallier, dans son élan, plaque Williams. De g. à dr. : Labadie, M. Dickie, Robbins, Chevallier, Williams, Domenech, Mias, qui cache Biénès, Baulon et Gérard Dufau. Derrière Dufau, on aperçoit : Jean Prat.

Le centre gallois Griffiths est parti à l'attaque, Mais M. Prat l'a rejoint et le stoppe.

Boniface, que l'on aperçoit au fond, a transmis le ballon à Domec, qui dégage en touche.

Au cours de la 2e mi-temps, Dufau a été blessé à la lèvre. On le soigne sur la touche.

Le match est terminé, Maurice et Jean Prat, qui ont l'air consterné, regagnent les vestiaires.

L'ARTICLE DE MARCEL DE LABORDERIE (SUITE DE LA PAGE 23)

Les deux équipes étaient donc à égalité à la mi-temps, 5-5. Le remarquable arrière Evans se chargea d'assurer la victoire de son quinze. Il réussit trois buts de pénalité qui s'ajoutèrent à un autre essai gallois, marqué par l'avant Williams qui avait mis à profit des maladresses de nos défenseurs.

EVANS, GRANDE VEDETTE DU MATCH

Nous devions répliquer par un essai de qualité, à la suite d'un mouvement amorcé par Maurice Prat, poursuivi par Martine, à nouveau par Maurice Prat, puis par Cazenave, et enfin par Domec, bien placé, et par Baulon qui dut s'arracher avec énergie à l'arrêt des Gallois pour marquer.

La beauté du mouvement ne nous faisait que regretter davantage la défaillance physique de beaucoup de nos joueurs. Fatigués, les avants n'avaient pas leur mordant habituel, et nos demis et trois quarts commettaient des fautes de main surprenantes. Nous ne parlons pas de coup de pied... Labazuy et Maurice Prat purent à peine enlever de terre le ballon dans leurs tentatives de drop goal !

En fait, l'équipe du Pays de Galles était de première valeur : l'arrière Evans, auteur de 13 points, en a été la vedette ; Glyn Jones, remplaçant de Morgan, a été fort brillant et toujours agressif : Ken Jones constituait une menace permanente (c'est le mérite de Cazenave d'avoir si bien défendu devant lui). Quant aux avants gallois, étaient-ils plus grands, plus lourds ? Toujours est-il qu'ils dominèrent les nôtres aux touches, aux mêlées et dans le jeu...

Du côté français, Dufau fut remarquable par son tempérament, on l'excuse d'avoir commis des maladresses en fin de match, tant il s'était donné. On remarqua encore Boniface qui, hormis son erreur de la fin — il donna un coup de pied à suivre au lieu de servir Martine — réussit de jolis mouvements. Biénès, Chevalier, Domenech se dépensèrent généreusement, mais la victoire nous échappait quand même...

Il nous reste un espoir : battre l'Angleterre le 10 avril à Colombes.

Reportage photographique de notre env. spécial Robert Covo

LA CARTE LOURDAISE A ÉTÉ MAL JOUÉE

SIX joueurs du F.C. Lourdes dans l'équipe de France, c'est une proportion qui n'a jamais été atteinte par aucun club. Les événements y avaient contraint les sélectionneurs puisque le demi d'ouverture parisien Haget, blessé, avait dû être remplacé par Antoine Labazuy et que Claverie avait été finalement préféré au racingman Vannier, arrière à la recherche de sa forme.

Avec le triangle central Labazuy, Martine, Maurice Prat appuyé par la base sur l'arrière Claverie et étroitement intégré à la mêlée par les deux avants aile Jean Prat et Domec on pouvait attendre merveilles de cette carte maîtresse.

Hélas, les Lourdais ont dévalué eux-mêmes l'atout qu'ils constituaient. On comptait sur le jeu offensif de Claverie : il ne participa qu'à deux attaques ; l'une aboutit à un débordement de Boniface, l'autre échoua car Maurice Prat ne le servit pas.

On comptait sur Labazuy pour lancer ses partenaires, mais Labazuy se tenait profondément en retrait. Très adroit, il pécha par manque de vitesse et de résolution. Son jeu au pied, habituellement excellent, fut faible.

On comptait sur l'agressivité de Maurice Prat. Il fut parfois précieux, mais, contrairement à son habitude, il fut maladroit de ses mains et il est à l'origine de l'essai du gallois Williams. Il a été inférieur à ce qu'il est réellement.

On comptait sur Domec pour bousculer Glyn Jones et donner des occasions à ses partenaires. Il ne parvint que deux fois à le stopper et Jones lui-même exprima son étonnement de n'avoir pas été plus inquiété. Pénalisé pour hors jeu, Domec nous coûta un but, mais on peut porter à son crédit la part primordiale qu'il prit dans la conduite de l'essai marqué par Baulon.

On comptait sur Jean Prat, mais légitimement préoccupé par son rôle de capitaine et visiblement insatisfait du rendement de l'équipe, ce souci l'empêcha d'apporter sa note personnelle au débat. Il s'employa avec activité et, plié par la douleur à la suite d'un choc, il reprit courageusement sa place. A son crédit, sept points dus à deux transformations et à un but de pénalité.

On comptait sur Martine. Au centre de la ligne des trois-quarts, il produisit un jeu entreprenant et solide. Il marqua le premier essai et en aurait amené un autre si l'ailier Boniface l'avait eu bien placé à ses côtés.

On avait beaucoup demandé aux Lourdais. Ils ont marqué dix points sur les treize réussis. Ce n'était pas encore suffisant.

M. L.

Le Viennois Baulon, qui fut un des meilleurs Français sur le terrain et qui marqua un essai à la 60e minute, essai transformé par Jean Prat, tente de percer en force la défense des Gallois. Il est stoppé dans son effort par G. Rowlands qui s'apprête à le ceinturer. Derrière : Labadie.

LE XV "B" TENU LONGTEMPS EN ECHEC A GRENOBLE

GRENOBLE. — Les rugbymen de France B ont finalement battu l'équipe d'Allemagne mais, alors qu'on s'attendait à un « cavalier seul » des nôtres, ils ont eu un certain mal à le faire. Nos espoirs se heurtèrent à une défense adverse serrée et volontaire qu'ils ne purent pas franchir aisément. Ils furent aussi trop personnels dans leur action, chacun cherchant à briller au lieu de construire le jeu. Ce manque d'organisation fit que, à la mi-temps, malgré l'avantage certain du vent, les Français, pourtant très supérieurs, ne menaient que par 6 à 0. Durant cinquante minutes, les Allemands se défendirent, évitèrent le pire. Puis, ensuite, surtout dans le dernier quart d'heure, Danos, Bouquet, Basauri et Duffaut permirent à notre équipe de se détacher nettement. L'écart final (25-3) est normal car les Allemands n'ont pas l'expérience des contacts avec de fortes équipes,

FRANCE-ALLEMAGNE (25-3) à Grenoble. Le trois-quart centre français Darrieu, perce la défense allemande et va lancer son ailier Rogé (à gauche) qui marquera l'essai. A droite, on reconnait le 3e ligne Moncla. (Téléphoto transmise de Grenoble ci-contre.)

7 JOURS DE SPORT

(suite de la page 2.)

CYCLISME 28. — Giuseppe Minardi a remporté le Tour de Calabre première épreuve du championnat d'Italie sur route, en battant Coppi au sprint.

● 28. — Au Parc des Princes, en attendant le Critérium de la Route, Gérardin a battu en vitesse Lognay, Bellenger et Beyney qui effectuait sa rentrée. L'omnium est revenu à Patterson-Mockridge, 5 pts, gagnants du kilomètre lancé (1'04"4/5) et de l'individuelle devant Piazza-de Rossi, 6 pts, vainqueurs de la poursuite par équipe et Andrieux Matteoli, 7 pts.

● 28. — La classique belge Gand-Wewelghem a été remportée par l'espoir suisse Rolf Graff (20 ans) qui a battu de 20"... son professeur Ferdi Kubler.

CYCLOMOTEURS 22. — Marcel Blanchet, sur cyclomoteur Vap, termine premier du 4e rallye Paris-Foire de Nice. Il n'a été pénalisé que de 13 points contre 15 au second, Thillien, et 18 à Choqueuse et Philippe, classés ex-æquo.

ESCRIME 27. — A Palerme, la France et l'Italie font match nul en Coupe Gaudini au fleuret (18 victoires chacune).

● 27. — A Saint-Quentin, les épéistes français battent les Belges (8 victoires chacun, mais 66 points contre 63).

● 27. — A Paris, l'Algérois Lavoiepierre est champion de France des moins de 21 ans, au fleuret, le Parisien l'imite au sabre.

FOOTBALL A la suite de la défaite de l'Espagne par tirage au sort dans la Coupe du Monde, le bureau de la Fédération Espagnole, président Sancho Davila en tête, a donné sa démission.

● 27. — A Wembley, l'Ecosse amateur a battu l'Angleterre 4-1.

● 27. — West Bromwich et Preston disputeront la finale de la Coupe d'Angleterre le 1er mai à Wembley. A Birmingham, West Bromwich a battu Port Vale 2-1 et à Manchester, Preston a battu Sheffield Wednesday 2-0.

● 27 et 28. — Dans le 3e tour de la Coupe Drago, les résultats suivants ont été enregistrés : Sète bat C.A.P. 2-1, Sochaux bat Red Star 4-0, Nancy bat Racing 3-2 après prolongations, Lille bat Strasbourg 7-2, Metz bat Stade Français 2-0, Lyon bat Rennes 2-0, Reims bat Toulon 4-1, Toulouse et Le Havre 1-1 après prolongations.

● 28. — En championnat de France amateurs, dans le groupe Nord, le Racing bat Montargis 2-1 et Reims bat Saint-Maur 3-0. Dans le groupe Est, Metz et Fesches font match nul 0-0.

● 28. — En match retour des éliminatoires de la Coupe du Monde, (groupe I) l'Allemagne s'est qualifiée pour la phase finale en battant la Sarre 3-1. A Athènes, la Yougoslavie a battu la Grèce 1-0.

JUMPING 23. — On annonce que le championnat du monde se disputera du 12 au 20 juin à Madrid.

NATATION 24. — Tous comptes faits, le gala organisé au profit de Georges Vallerey laisse un bénéfice net de 191.000 francs.

NEIGE ET GLACE 26. — L'Autrichien Christian Pravda remporte le slalom géant des « Trois Tre », à Trente, devant ses compatriotes Hinterseer et Oberaigner. Classement des Français : James Couttet, 5e ; Bozon, 6e ; Simond, 7e. Le slalom spécial est remporté le 27 par Eriksen devant Hintersser et Pravda-Bozon et Couttet sont 7e et 8e ; Simond 11e. Le combiné est gagné par Pravda.

PATINAGE ARTISTIQUE

22. — A Chamonix, Nicole Erdos devient championne de France cadette de patinage artistique, totalisant 239 points 8 contre 238.2 à la championne 1953, Michèle Allard.

POIDS ET HALTERES 22. — A Moscou, le Soviétique Vladimir Vilkovski bat le record du monde l'arraché à deux bras, catégorie poids coq, en soulevant 98 kg. 500. L'ancien record appartenait à son compatriote Ivan Oudodov, avec 98 kilos.

RUGBY A XIII 28. — En championnat de France, Toulouse bat Cavaillon 38 à 26 et Villeneuve bat Lézignan 16-10.

RUGBY A XV 27. — Au Parc des Princes, le Racing a battu Cambridge 19 à 9 après une très belle partie.

● 27. — A Bordeaux, le comté de Middlesex a battu 22-20 une sélection de la Côte d'Argent.

● 28. — A Toulouse, le Stade Toulousain a battu le Comté de Surrey 13-12. A Cognac, une sélection du Poitou a battu le Comté de Middlesex 8 à 0.

TENNIS 28. — Le tournoi de Roubaix a été gagné par Marcel Bernard qui a battu Nys 6-3, 6-4, 6-1.

LE MIROIR DES ESPOIRS

Joseph GROUSSARD

CYCLISME

C'EST à 18 ans, en 1952, que Joseph Groussard (né le 2 mars 1934, à La Chapelle-Janson, près de Fougères) vint au cyclisme. Fils de cultivateur, ce jeune et solide garçon (1 m. 73, 71 kg.), s'imposa rapidement sous les couleurs du Vélo-Sport Fougerais. Ses victoires régionales furent nombreuses et l'an dernier, pour sa deuxième année de compétition, il remporta notamment le championnat de Bretagne, une étape de Paris-Saint-Brieuc, et les principales classiques de Saint-Malo, Rennes et Fougères. Au total : 27 victoires. Toujours fidèle à son club, et sous la bannière de René Arliguie, il effectua un excellent Paris-Côte d'Azur, démontrant ses qualités de sprinter au terme de la première étape, où, à Nevers, il devança tout le peloton, au sein duquel on notait cependant des routiers-sprinters de valeur.

Groussard ne veut pas brûler les étapes d'une carrière qui s'annonce fertile en succès. Il visera tout spécialement, cette saison, le championnat de France des indépendants, Paris-Plougasnou (3 étapes), le championnat de Bretagne,

Joseph BREITENSTEIN

BASKET-BALL

ENCORE junior (il est né à Mulhouse le 3 mai 1935), Joseph Breitenstein ne vit que pour le basket qu'il pratique depuis 1949 après un début sans lendemain la balle au pied. Fils de l'ancien gardien de buts de l'équipe première de football de Modenheim, il a été élevé dans une ambiance sportive. Son frère aîné, Alphonse, fut également considéré comme un espoir, mais dut abandonner par suite de maladie. En revanche, le benjamin Pierre (12 ans) est le plus sérieux espoir des minimes du F.C.M.

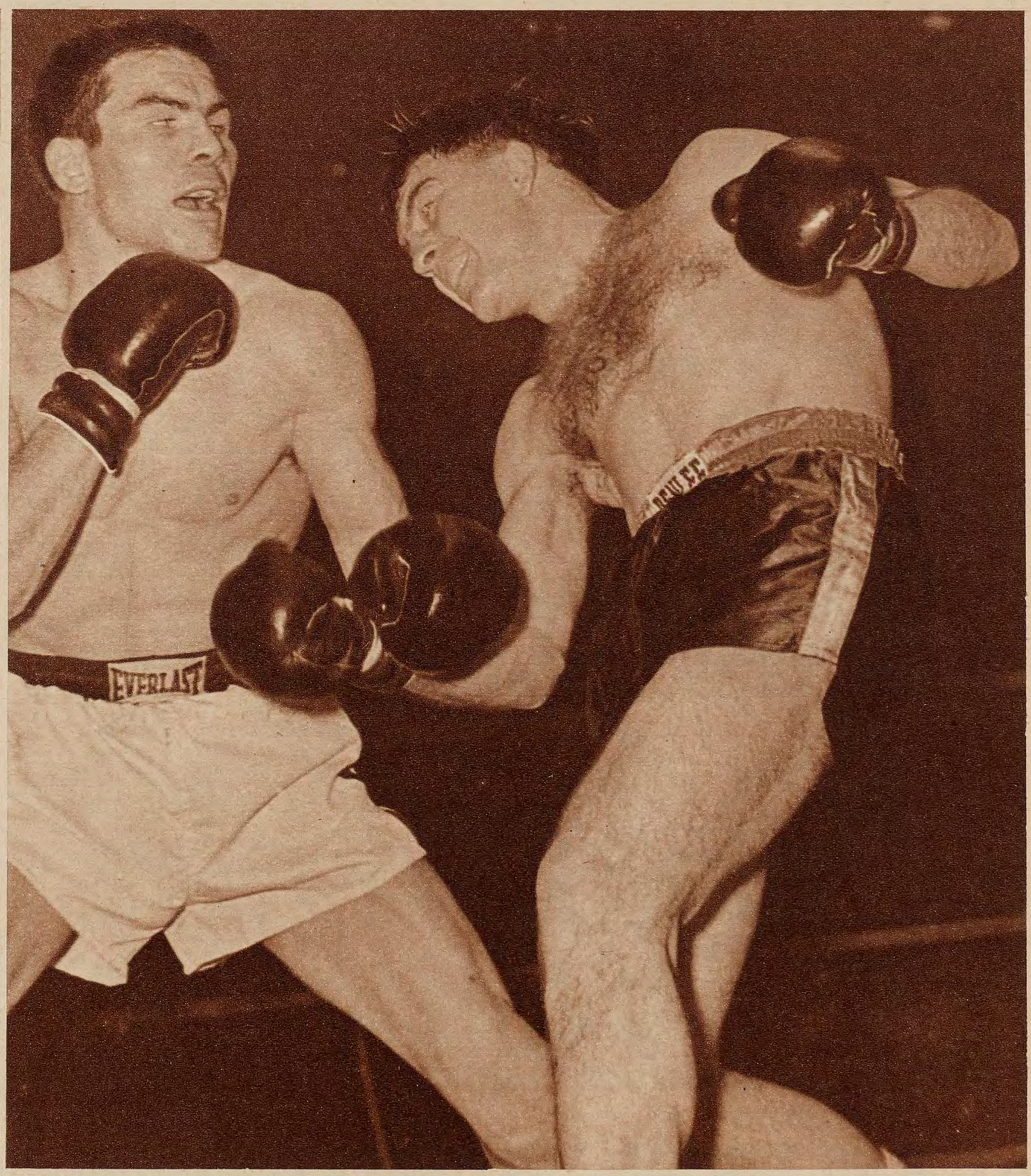
Employé de bureau aux mines de potasse d'Alsace, Breitenstein, qui pèse 72 kilos pour 1 m. 75, n'a pas encore donné le meilleur de lui-même. En progrès constants, il sera à suivre sérieusement la saison prochaine et Robert Busnel peut l'inscrire déjà sur ses tablettes où s'ajoutera sans doute un jour le nom de la jeune Marie-Louise (15 ans), sœur cadette de Joseph, qui pratique elle aussi le basket avec succès.

René ALA

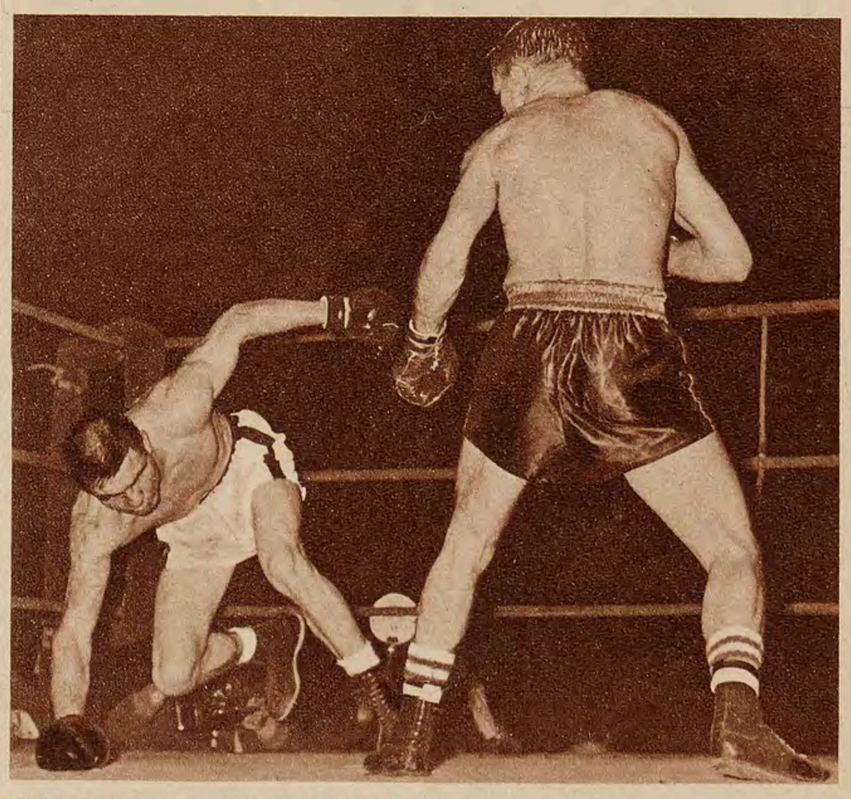
CELTIC XIII DE PARIS

CE Catalan de vieille souche est généralement comparé à l'un de ses aînés... basque d'un métal également pur : Robert Caillou. Il est effectivement aussi blond, aussi pâle et aussi mince (65 kg. pour 1 m. 73) que l'était l'ancien capitaine du XIII de France à son âge. Mais alors que Caillou est réputé surtout pour l'efficacité de ses placages, ce sont les qualités innées d'un grand attaquant : vitesse, souplesse, inspiration, que l'on décèle chez René Ala.

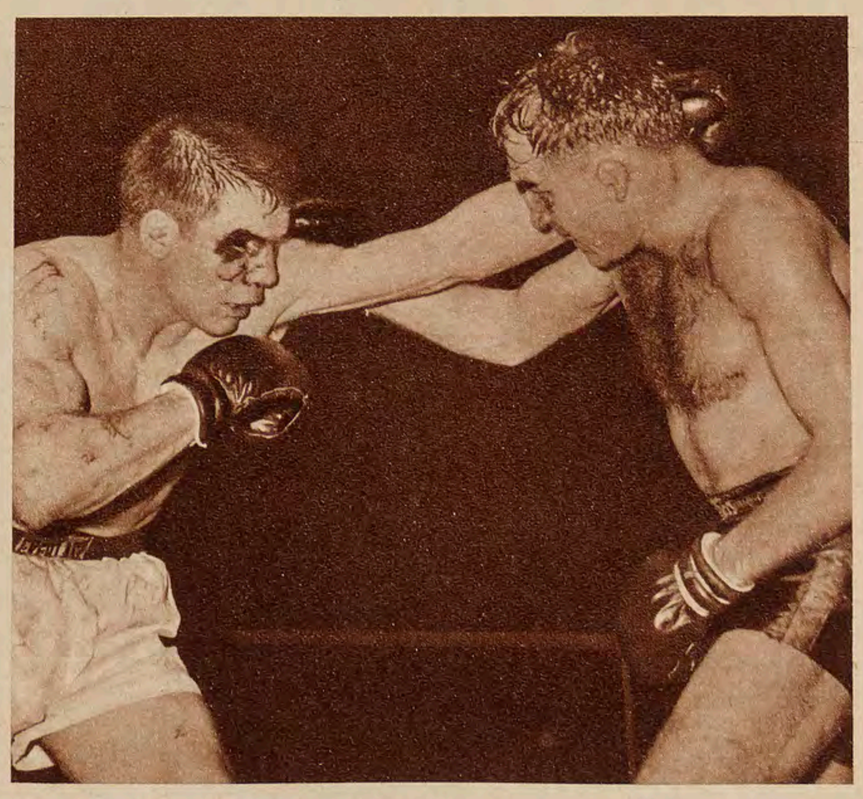
Né à Thuir le 30 janvier 1934, Ala a été formé entièrement aux treize. Il n'a disputé que quelques rencontres à quinze en équipe universitaire à Montpellier. Il a également pratiqué le basket-ball. Etudiant à Paris depuis deux saisons, il prépare l'Ecole Nationale de la France d'Outre-mer. Ala a d'abord joué dans le XIII du Métro, mais il a immédiatement répondu aux sollicitations de M. Maurice Tardy, qui vient de reconstituer le Celtic XIII. Dans cette équipe, animée par Héricé, il forme une ligne de demis de toute première force avec Menichelli, excellent défenseur. Ce potache si doué aura sans doute le temps d'atteindre la grande consécration dans les équipes de la F.F.J. XIII avant de rejoindre une lointaine affectation dans un territoire de la France d'Outre-mer.



Infiniment plus rapide et plus agressif que son adversaire, **Garth Panter**, dont la boxe primaire déçut, **Humez** (à dr.) prit le meilleur dès le premier round et mena le combat durant les dix reprises d'un match où **Panter**, incapable de placer sa droite, en fut réduit à la défensive.



A la dernière reprise, **Panter**, hébété par les coups, mit un genou au tapis sur un crochet du droit, mais il se releva sans avoir été compté.



Seules d'extraordinaires qualités d'encaisseur permirent à l'Américain de tenir, mais l'on voit, ici, la sévérité de la punition reçue.

Humez s'est joué du malhabile Garth Panter

Charles Humez (Français), 26 ans, 1 m. 75, 72 kg. Manager : Sion. Champion de France poids moyens. 69 combats, 63 victoires, 4 défaites, 2 nuls. Bat aux points Panter (Américain). 23 ans, 1 m. 78, 72 kg. Manager : Giacoma. 70 combats, 56 victoires, 12 défaites, 2 nuls.

ON ne savait trop que penser de ce Garth Panter, citoyen américain âgé de 23 ans, mormon de religion, père de famille nombreuse (cinq enfants) et frappeur redoutable aux dires de son palmarès. En le voyant pour la première fois, Humez avait fait la grimace : un torse d'haltérophile sur des jambes minces, une sorte de Ray Famechon de 72 kilos, avec le faciès écrasé du bagarreur des rings new-yorkais, il y avait de quoi demeurer perplexe. A l'entraînement, cependant, ce Panter parut très lent, mais Bassett a fait la même impression et cela ne prouvait rien..

Dès que le coup de gong lança les deux hommes au centre du ring, on comprit. Ce Panter n'était pas lent parce qu'il dissimulait son jeu : il était incapable d'aller plus vite, voilà tout. Dès lors, Charles Humez avait la partie belle à condition de ne pas trop se découvrir et de ne pas être touché par une droite d'un poids respectable. De fait, la droite arriva au deuxième round et Humez fit une grimace plus significative encore que la première. Rendu circonspect par cet avertissement, il se garda bien de se découvrir et, fort intelligemment, profita de sa vitesse pour mener les opérations à sa guise.

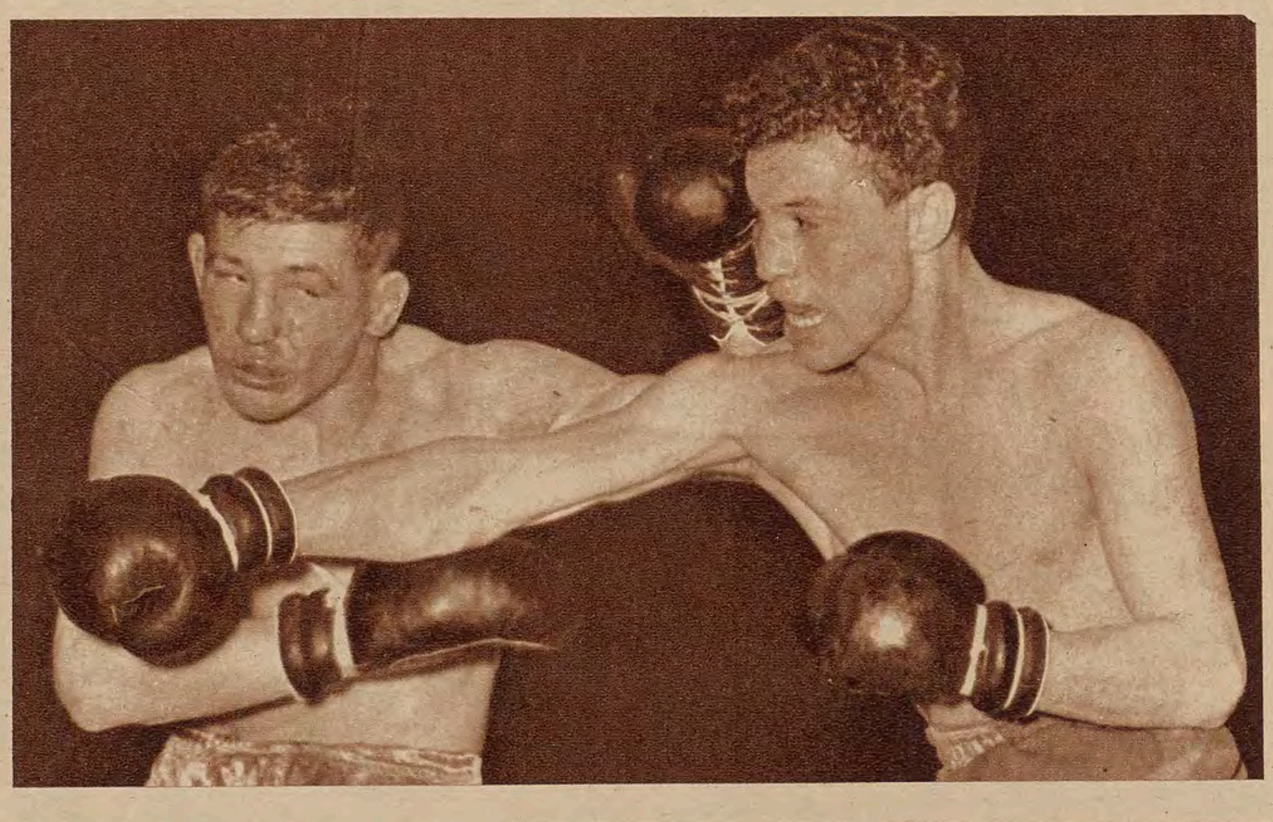
Très vite, il prit l'ascendant, multipliant les crochets, mais le poing vite ramené vers une mâchoire qu'il importait de préserver. Cette précaution même devint rapidement inutile, encore que le champion de France, à qui « l'accident Durando » a donné à réfléchir, ne l'ait jamais (et fort sagement) négligée. Visiblement, Panter faiblissait au cours de reprises pour lui de plus en plus pénibles. Il termina fort mal en point après avoir mis un genou en terre au dernier round, mais sans qu'Humez ait pu obtenir un résultat décisif devant cet encaisseur imnavide qu'on peut déjà classer parmi les « has been » malgré sa jeunesse.

Humez, si facile qu'ait été sa victoire, n'a pas fait un grand combat. On notera à son actif qu'il se couvre mieux et qu'il n'a rien perdu de son agressivité. A sa décharge, qu'il n'est pas facile de boxer un homme très maladroit, qui pousse, accroche et tient, faute de pouvoir agir.

Ballarin avait déçu devant Lavoine. Il fut plus mauvais encore devant le Belge Delmine. Boxant avec son crâne plus qu'avec ses poings, quand il ne fuyait pas la bataille, il se fit disqualifier au huitième round, sous les sifflets d'un public excédé.

Ferrer et Hamia ont encore gravi un échelon en battant respectivement Simon Périllat et le Belge Lessène. Ce furent les deux meilleurs combats de la soirée. Nos deux jeunes espoirs n'eurent pas affaire à des adversaires étrillés d'avance. Aussi bien, Périllat que Lessène acceptèrent la bataille et s'y lancèrent avec une fougue d'excellent aloi. A ce jeu, ils s'usèrent l'un et l'autre, Périllat contre le remarquable tempérament combatif de Ferrer, Lessène contre la boxe intelligente d'Hamia. Tous deux furent battus avant la limite : Périllat par jet de l'éponge après un knock-down de 9, Lessène par abandon après une mésaventure analogue. Du moins s'en sortent-ils avec les honneurs de la guerre. On n'en peut dire autant de Panter et surtout de Ballarin...

Andy DICKSON.



Le jeune espoir Cherif Hamia a confirmé ses progrès en battant le Belge Dessène de manière fort décisive. Le combat fut très violent et notre jeune poids plume n'eut pas toujours la partie facile devant un adversaires coriace et résolu. Par sa boxe mieux coordonnée, plus intelligente, Hamia prit cependant l'ascendant au fil des reprises. Durement touché par un crochet du gauche à la mâchoire, Lessène fut compté 9 au septième round, et, pour éviter une punition, abandonna.

★

Séraphin Ferrer eut affaire à forte partie avec le Savoyard Simon Périllat (à dr.). Le remarquable tempérament de l'ardent poids léger nord-africain finit cependant par prévaloir sur la frappe très lourde de Périllat. Après un combat extrêmement violent, Périllat, à bout de force, subit l'emprise de son jeune rival. Envoyé au sol au huitième round sur un rude crochet gauche, il se releva péniblement à 9 et son manager lança, sagement, la serviette dans le ring en signe d'abandon.

ALBI, MARSEILLE, LYON ET LES CATALANS, DEMI-FINALISTES DE LA COUPE DES XIII

LES quarts de finale de la Coupe de France des XIII ont été marqués par de nettes victoires, ce qui ne manque pas de surprendre car, à l'exception de Rodez-Albi, les matches paraissaient équilibrés. L'exploit le plus étonnant de la journée est à porter à l'actif de Lyon : le tenant a magnifiquement éliminé Bordeaux par 25-16 après une étourdissante seconde mi-temps où les hommes de Duffort totalisèrent 20 points. Les Lyonnais se sont très bien repris et il deviendra difficile de leur enlever leur trophée !... Les Bordelais, pour leur part, n'ont pas à rougir d'avoir été battus par de tels adversaires ; ils conservent de sérieuses chances en championnat et pour les élèves de Duhau ce peut être une belle consolation...

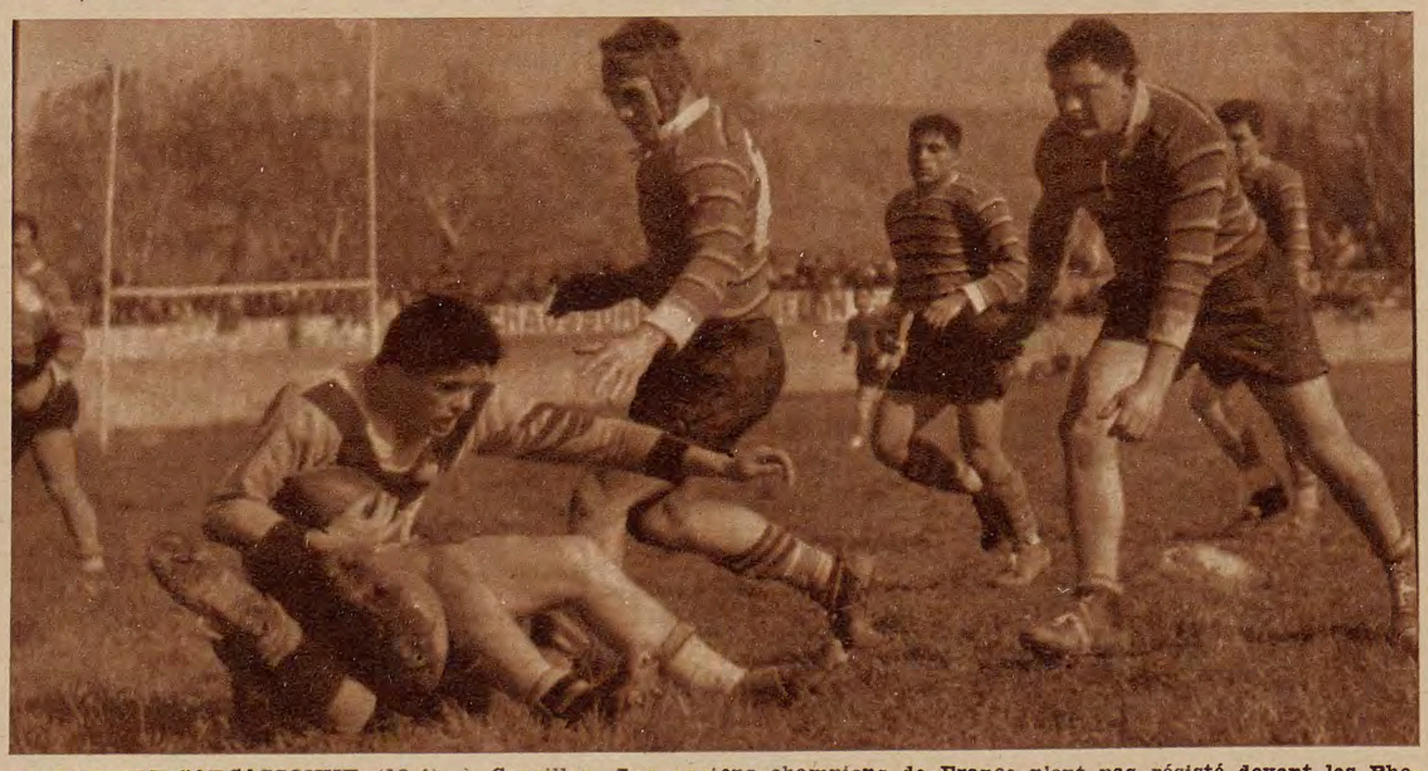
Marseille a réduit à néant les dernières ambitions de Carcassonne axées entièrement sur la Coupe de France. Par 14 à 3, les Phocéens ont étouffé un ensemble débordé et incapable de percer le rideau défensif des Provençaux. Eux aussi sont à suivre dans ces ultimes matches de Coupe et de championnat.

Où s'arrêtera le XIII Catalan ? Avignon n'a pas pu tenir devant lui (8-17). Le XIII de Puig-Aubert connaît actuellement une période faste. Sans bruit il se hisse en cette fin de saison au tout premier plan du jeu à XIII français. En un an le vieux club catalan a retrouvé tout son éclat. Son rôle de trouble-fête a redonné aux compétitions nationales un regain d'intérêt.

Enfin, dernière équipe amateur en course, Rodez n'a pas pesé lourd devant Albi (14-34). Les Tarnais vont-ils trouver dans la Coupe une compensation à leurs malheurs de Championnat ? Ce n'est pas impossible, mais il leur faudra cependant donner de meilleures preuves de leur valeur devant d'autres formations.

R. L.

LYON-BORDEAUX (26-15), à Perpignan. Le Lyonnais Rey est stoppé par le Bordelais Duplé. (Tél. tr. de Perpignan.)



MARSEILLE-CARCASSONNE (12-4), à Cavaillon. Les anciens champions de France n'ont pas résisté devant les Phocéens. L'avant Jammes, de Carcassonne, est plaqué et, déjà, les Marseilais Pambrun et Delaye se précipitent. (Téléph.)

Directeurs-gérants : MM. VERRIERE et MASSOT. - Siège social : 124, r. Réaumur, Paris-2e. - Grav. et imp. E. Desfossés-Néogravure, 13, quai Voltaire, Paris.

But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS

NICE ET BORDEAUX DEVRONT REJOUER

L'avant centre bordelais Abdesselem, « bête noire » de toutes les défenses de France, fut soumis pendant 120 minutes à l'étroite surveillance du demi centre nicois Poitevin, qui le devance, ci-dessus, sur une balle haute.